27,687 A
1

J xxxviii
17/h

42550
1

TRAITÉ
DES
MALADIES AIGUES
DES ENFANS

AVEC DES OBSERVATIONS Médecinales sur les Maladies & sur d'autres très-importantes, & une Dissertation sur l'Origine, la Nature, & la Curation de la Maladie Vénérienne, traduit du Latin de M. Gautier-Harris, Médecin du Roy d'Angleterre, sur la seconde Edition imprimée à Londres en 1705. par M. Devaux, Maître Chirurgien-Juré à Paris, & Ancien Prevôt de sa Compagnie.

A PARIS,

Chez JACQUES CLOUZIER, ruë S. Jacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie, à l'Ecu de France.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PREFACE.

SI quelques perſonnes ſçavantes ont fait à la premiere édition de ce Traité, un accueil peut-être un peu trop favorable; & ſi cette eſtime a donné lieu à quelques autres éditions qui en ont été faites dans les pays étrangers : ſi quelques Médecins d'un grand mérite, tant de nos Provinces, que des lieux les plus éloignez, m'ont adreſſé à ſon occaſion des lettres fort obligeantes, par leſquelles ils approuvent le deſſein que j'ai toujours eu de me rendre utile au Public j'attribuë tout cela à la bonté ordinaire des habiles gens qui ont aſſez d'humanité pour fermer

les yeux ſur les défauts de ceux qu'ils ſe ſont déterminez à honorer de leur bienveillance.

Car quand il nous arriveroit d'ailleurs de compoſer un ouvrage bien écrit, appuyé ſur de juſtes raiſonnemens, & approchant même de la perfection, nous ne devons pas nous en enorgueillir, & nous en faire beaucoup à croire, puiſque le plus haut degré de ſcience & de ſageſſe où les hommes puiſſent atteindre, eſt de ſe montrer un peu plus ſenſez & moins ignorans, que le commun du peuple; & je ſuis perſuadé que celui qui ſe croit ſincerement participer plus qu'aucun autre, à l'ignorance de tant de choſes à laquelle nous aſſujettit la condition humaine, doit tenir le premier rang parmi les ſçavans.

Ainſi, que les autres ſe flatent de bien concevoir pourquoi le globe terreſtre eſt naturellement, & conſtament ſtable dans un certain

lieu de l'univers ? pourquoi ſa prodigieuſe peſanteur ne le fait jamais décliner vers un autre endroit de cet air fluide qui l'environne de toutes parts ; & comment il ſe peut faire que la legere compreſſion de l'aſtmoſphere ſoutienne un poids ſi énorme dans ſon juſte équilibre.

Que d'autres encore par la pénetration de leur eſprit, puiſſent décrire des terres inconnuës & ſituées dans les plus profonds abîmes, ou l'état des corps celeſtes qui ſont tellement couverts de nuages, qu'ils échapent à tous les teleſcopes ; que d'autres comprennent aiſément ce qui produit ces furieux tourbillons de vents, d'où ils viennent, & où ils paſſent ſi promptement, enfin lorſqu'ils ſont le plus violemment agitez, ce qui peut ſubitement en réprimer la violence.

Que d'autres portent par tout ailleurs leurs recherches, & faſ-

ſent ainſi admirer la force de leur imagination, je me tiendrai toujours dans une modeſte ſituation qui me paroît la plus ſtable.

Que ſi la Philoſophie la plus épurée donne quelque choſe pour inconteſtable, & ſi un axiome paſſe pour certain, parce que tout le monde en tombe d'accord, c'eſt certainement que la tranquilité de l'eſprit, que la vertu & l'innocence, quoi qu'ordinairement mépriſées, & que la derniere ſur tout paſſe pour puerilité; ces trois avantages néanmoins ſont autant audeſſus des agrémens les plus flateurs des choſes défenduës, que la lumiere la plus brillante eſt audeſſus des ténebres, & que la ſanté du corps la plus ferme eſt preferable à un état d'infirmité le plus triſte & le plus accablant.

Au reſte, ſi quelques perſonnes d'eſprit, & bien verſées dans la Médecine prétendent qu'il n'y a dans ce petit ouvrage rien de

bon, rien d'eſtimable, ni qui mérite d'être envié, j'y conſens volontiers, parce que je comprends qu'il eſt plus facile de compoſer de gros livres pleins de mots fleuris, de raiſonnemens fort variez, de citations nombreuſes, qui en rendent la lecture agréable, que de ſe renfermer dans les bornes d'un opuſcule que l'on travaille avec ſoin, & que l'on tâche ſurtout de rendre utile & profitable au public.

Or ſi mes recherches ſont trop peu conſiderables pour procurer aux petits enfans les avantages que j'ai en vûë en travaillant en leur faveur, du moins mies intentions ſont bonnes, ce qui eſt toujours une conſolation, quand on travailleroit inutilement pour la fin qu'on ſe propoſe, puiſque l'on eſt au moins ſûr que n'ayant pû par tous ſes ſoins & toute ſon application, tirer des bras de la mort ces innocens, ils ſont par là délivrez

pour toujours des miſeres & des pieges auſquels leurs parens ſont ſans ceſſe expoſez dans tout le cours de la vie, & qu'ils ſont mis auſſi-tôt dans cette celeſte & permanente demeure, infiniment plus déſirable que les ſtations paſſageres d'une vie dont chaque jour avance le terme qui ne peut être fort éloigné.

Je ne doute pas même, ſelon que j'en crois pouvoir juger, que notre ſouverain Seigneur à la volonté duquel tout doit être ſoumis dans le Ciel & ſur la terre, n'ayant point été offenſé par ces pauvres innocens, ne place dans le Ciel par ſon infinie miſericorde envers le genre humain, cette innombrable multitude de petites créatures qui meurent avant le tems, pour empêcher que ces petits enfans venant à l'âge de puberté, ne s'aſſocient dans quelque mauvaiſe compagnie, & ne ſe corrompent dans la contagieuſe ſocieté des méchans.

Il eſt du moins certain qu'un nombre preſque infini de ces ames innocentes vont inceſſament de ce bas monde peupler le Ciel, s'il eſt vrai ſur le calcul de la liſte que l'on fait à Londres de ceux qui meurent toutes les ſemaines, que le tiers & plus du genre humain eſt délivré de cette vie mortelle avant la ſeptiéme année, & que la plûpart des adultes qui meurent plus tard, loin d'avoir conſervé leur innocence, ne ſe ſont peut-être pas diſpenſez de commettre des crimes qui doivent leur faire apprehender qu'après avoir mené ici bas une vie fort agitée, ils n'eſſuient malheureuſement une gêne ſans bornes dans l'éternité.

Mais pour ne pas pouſſer plus loin cette digreſſion, ce qui me reſte à dire en finiſſant ce préliminaire, c'eſt que dans ce petit traité, ainſi que dans les obſervations qui ſont à ſa ſuite, j'ai eu ſoin de taire le nom des malades, conſiderant

que cela ne peut contribuer en rien à faire valoir les faits que je rapporte, ne les rendant ni plus clairs, ni plus touchans; outre qu'il m'a paru plus convenable pour des perſonnes de diſtinction des deux ſexes, que leurs enfans paruſſent plûtôt aux yeux du public ſous le dehors gracieux d'une bonne ſanté, qu'accablez ſous le poids de quelque facheuſe maladie.

AVIS
DU TRADUCTEUR.

L'Uſage étant de mettre les enfans en nourrice auſſi-tôt après leur naiſſance dans des villages plus ou moins éloignez des grandes villes, où ils peuvent bientôt après être attaquez de diverſes maladies par une infinité de cauſes différentes; il m'a parut que ces petits innocens tombant alors entre les mains de gens peu inſtruits dans la Théorie & dans la pratique Médecinale, plus difficile encore à

exercer ſur ces corps délicats que ſur des adultes ; il m'a, dis-je, paru qu'il ſeroit avantageux que les Chirurgiens des lieux, auſquels on s'adreſſe pour les traiter, euſſent un bon guide pour les conduire en quelque façon dans des cures ſi importantes.

C'eſt à quoi j'ai crû pouvoir contribuer en mettant entre leurs mains en langue vulgaire, le Traité des Maladies aiguës des Enfans, compoſé par M. Harris, Médecin du Roy d'Angleterre, dans lequel, s'ils veullent bien le lire avec attention, ils trouveront des no-

tions juſtes de leurs maladies, & la méthode de cet auteur ſenſé, leur fournira des ſecours prompts & faciles pour les terminer heureuſement, & ſauver par-là beaucoup de ces petits ſujets, qui meurent prématurément, & qui auroient pû augmenter le nombre des Citoyens, & ſe rendre utiles à l'Etat.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le *Traité des Maladies aiguës des Enfans, par M. Gautier Harris, traduit en François par un Chirurgien de Paris*, & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce Samedi 22. Janvier 1729.

ANDRY.

PRIVILEGE GENERAL.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Sénechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé JEAN-BAPTISTE OSMONT Fils, Libraire à Paris, Nous aïant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs Traitez qui ont pour titres: *Traité de la vertu des Médicamens par le Sieur Herman Boerhaave, traduit en François par le Sieur de Vaux Chirurgien de Paris; Traité de la Nature des causes des Symptosmes, & de la curation de l'accident le plus ordinaire du mal venerien par Guillaume Cockburn, traduit de l'Anglois; Traité du sieur Gauthier Harris concernant les maladies aiguës des enfans, & sur l'origine la nature & la curation de la maladie venerienne, traduit de l'Anglois; Traité des maladies qui arrivent aux parties genitales des deux sexes par le sieur Jacques Vercellone, traduit de l'Anglois; Emmenologie ou Traité de l'evacuation ordinaire aux femmes par le Sieur Freind, traduit de l'Anglois*; qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux

caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre scel des Présentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Traitez ci dessus spécifiez en un ou plusieurs volumes conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour dela date desdites présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Traitez ci-dessus exposez en tout ni en partie; ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction en langue Latine ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amande contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Traitez sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Traitez, seront remis dans le même état où les Approbations y auroient été données ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de

France le sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le treiziéme jour du mois de Mai l'an de grace mil sept cent vingt-neuf. Et de notre Regne le quatorziéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 378. Fol. 321. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le premier Juin mil sept cens vingt-neuf.

P. A. LE MERCIER, Syndic.

Je soussigné cede à M. Jacques Clouzier la moitié au présent Privilege, pour en jouir suivant l'accord fait entre-nous. A Paris ce 20. Septembre 1729. J. B. L. OSMONT.

Régistré la Cession ci-dessus sur le Registre VII. de la Communauté des Libraires Imprimeurs de Paris, page 378. conformément au Reglement, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le vingt Septembre mil sept cens vingt-neuf.

P. A. LE MERCIER, Syndic.

TRAITÉ
DES
MALADIES
AIGUES
DES ENFANS.

LIVRE PREMIER.

IL y a quelques années que durant l'Eté m'entretenant par hazard avec le très-ſcavant & le très expert Medecin M. Sydenham, des ſuccès réïterez que j'avois eus dans le traitement des maladies des enfans les plus dangereuſes, cet excellent homme reflechit ſérieuſement ſur la méthode que je pouvois avoir ordinairement ſuivie dans une pratique que l'on avoit juſqu'alors ar-

Ce qui a déterminé l'Auteur à compoſer ce Traité.

France le sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le treiziéme jour du mois de Mai l'an de grace mil sept cent vingt-neuf. Et de notre Regne le quatorziéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 378. Fol. 321. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le premier Juin mil sept cens vingt-neuf.

P. A. LE MERCIER, Syndic.

Je soussigné cede à M. Jacques Clouzier la moitié au présent Privilege, pour en jouir suivant l'accord fait entre-nous. A Paris ce 20. Septembre 1729. J. B. L. OSMONT.

Régistré la Cession ci-dessus sur le Registre VII. de la Communauté des Libraires Imprimeurs de Paris, page 378. conformément au Reglement, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le vingt Septembre mil sept cens vingt-neuf.

P. A. LE MERCIER, Syndic.

TRAITÉ
DES
MALADIES
AIGUES
DES ENFANS.

LIVRE PREMIER.

IL y a quelques années que durant l'Eté m'entretenant par hazard avec le très-ſcavant & le très-expert Medecin M. Sydenham, des ſuccès réïterez que j'avois eus dans le traitement des maladies des enfans les plus dangereuſes, cet excellent homme reflechit ſérieuſement ſur la méthode que je pouvois avoir ordinairement ſuivie dans une pratique que l'on avoit juſqu'alors ar-

Ce qui a déterminé l'Auteur à compoſer ce Traité.

demment désiré de se former, mais dont les Médecins du plus grand mérite n'avoient point encore eu, pour ne rien dire de plus, une pleine & entiere connoissance.

Ce fut pour lors que je lui proposai très-volontiers, & sans délai, celle qui m'avoit fait plus de plaisir. Enfin cet habile Médecin l'ayant examinée, & mis lui-même en pratique, non-seulement il ne la desaprouva pas, mais il disoit même hautement sur ses propres experiences qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fut d'un très-bon usage, & il m'exhorta fortement par ces lettres d'en faire part au Public. C'est donc sur l'approbation d'un si excellent homme que j'ai mis la main à la plume, & que je me suis appliqué de tout mon pouvoir à rendre service à ces pauvres petits innocens.

Je sçai que j'entreprends de parcourir un pays dont la route est assez mal tracée, & même presque inconnuë, parce que ces petits malades ne sont point en état de nous rien faire entendre qui nous mette précisément au fait de leurs maladies, si ce n'est par leurs plaintes, par leurs cris, & par un lan-

gage indéterminé qui ne nous permet pas d'en rien tirer de fixe & d'inſtructif. C'eſt pour cela que pluſieurs Médecins d'un grand nom, n'ont pas fait quelquefois difficulté de dire en ma préſence lorſqu'ils étoient mandez malgré leur repugnance pour voir des enfans fébricitans, ils n'y alloient qu'à pas lents, comme pour développer un grand myſtere, ou pour traiter d'une maladie incurable.

On peut inferer de là que rien n'eſt plus à deſirer dans la Médecine qu'une bonne méthode de traiter les maladies des enfans : car ce ne ſont pas ſeulement les perſonnes les plus riches, & qui ont de grands fonds de terres, qui voulant avoir des heritiers & les conſerver en ſanté, comptent en cela beaucoup ſur la Médecine, mais auſſi les perſonnes de toute condition qui aiment naturellement leurs enfans, & qui n'ont pas une moindre attention à les maintenir en ſanté, qu'ils en ont eux-mêmes pour leur propre conſervation.

S'il m'arrive donc de donner quelque jour, pour foible qu'il ſoit, à cette Médecine particuliere, qui puiſſe au moins engager quelques Médecins plus éclairez & plus capables que je

ne ſuis à y faire quelque progrès, & à la perfectionner, je ne me repentirai point d'avoir rompu la glace, & je croirai toujours avoir fait un bien conſiderable.

Les enfans plus faciles à guérir qu'on ne penſe.

Après cela quiconque à mon ſens examinera avec ſoin les ſymptômes qui arrivent aux enfans du premier âge, qui reflechira ſur la delicateſſe de leur conſtitution, qui conſiderera attentivement le régime qui leur convient, ne trouvera pas à beaucoup près dans l'execution de ce ſujet toutes les difficultez que ſon imagination prévenuë lui repreſentoit auparavant comme autant de monſtres difficiles à vaincre.

En effet j'oſe aſſurer, qu'entre les maladies qui arrivent aux enfans dans ce premier âge, il y en a très-peu dont le genre ſoit différent de celles qui arrivent aux adultes, & qu'elles n'en different que du plus au moins; & même que la gueriſon des enfans eſt plus ſure & plus facile que celle des hommes & des femmes qui ſont d'un âge plus avancé.

Preuve de cette propoſition tirée des âges.

Entre les âges des hommes, comme on obſerve que les vieillards ont beaucoup de peine à ſoutenir quelque al-

teration que ce ſoit en mieux à cauſe de la ſechereſſe & de la dureté de toutes leurs parties ſolides, & de leur conſtitution dont l'inflexibilité approche, pour ainſi dire, de celle des pierres ; on remarque auſſi que la moleſſe des jeunes gens & leur tendreſſe preſque mucilagineuſe, eſt diſpoſée à ſouffrir toutes ſortes d'alterations.

Toutes les parties qui ſont ſeches dans un vieillard, ont beaucoup d'humidité dans les enfans, comme ſont leurs os, leurs membranes, ligamens, arteres, veines, nerfs, & même leurs chairs; auſſi peut-on dire que leurs os ſont plûtôt des cartilages ; & comme ils abondent ſi fort tant en humide radical qu'en celui qui s'y joint ſans ceſſe, il faut ſûrement conclure qu'il n'y a point de temperament ſi humide que celui de cet âge.

Et comme le temperament des enfans eſt très humide, je ne crains pas d'avancer que toutes leurs maladies ſont du même genre, & n'ont toutes que la même cauſe ; & que comme les diverſes parties de leur corps ſoit ſuperieures ou inferieures, ont coutume d'être atteintes de differentes maladies ;

ſelon que l'eſtomac, les inteſtins, les poumons, la tête & les nerfs, ſont plus mal diſpoſez, la même maladie eſt connuë ſous pluſieurs noms.

Mais pour ne pas paroître en avançant cela ſoutenir un paradoxe ; voyons comment Hyppocrate lui-même dans ſon livre des vents, parle d'une ſeule cauſe générale des maladies. Toutes les maladies, dit-il, n'ont qu'une ſeule & même diſtance, & la partie du corps qu'elles attaquent en fait toute la difference : c'eſt pour cela que toutes les maladies ſemblent n'avoir rien de ſemblable entre elles, à cauſe de la diverſité des lieux qu'elles occupent, quoique toutes les maladies ſoient renfermées ſous une ſeule eſpece, & qu'elles n'ayent qu'une même cauſe.

Les maladies des enfans n'ont qu'une ſeule cauſe.

Si donc nous examinons la nature de l'humide des enfans, nous ſerons pleinement perſuadez qu'il ne peut contracter d'autre corruption que l'aigreur. Auſſi de quelque maladie dont les enfans ſoient atteints, quoiqu'on leur donne differens noms, il eſt très-rare de remarquer qu'ils rendent des excremens qui ne ſentent l'acide, ou qu'ils ne rendent au commencement une

grande quantité de rots acides. De plus, preſque toutes les liqueurs qui tendent à ſe corrompre tirent d'abord à l'aigreur; le lait même qui eſt la propre nourriture des enfans du premier âge, quand on le garde un peu long-temps s'aigrit de lui-même & ſe coagule de lui-même au feu ſans addition d'aucun acide. En un mot tous les ſymptomes qui arrivent aux enfans procedent de l'acide. Quelle eſt elle.

Si l'on ajoute à cela le ton foible de leur ſang & la foibleſſe de ſa conſtitution, qui font que les eſprits qui s'y trouvent n'y dominent pas encore de telle ſorte qu'ils puiſſent par leur propre vertu exercer dûment toutes leurs fonctions, & calmer par eux-mêmes les mouvemens irreguliers qui ſont excitez dans les humeurs par des cauſes internes & externes: car la liqueur vitale ſemblable au moût, degenere aiſément dans une aigreur contre nature avant qu'elle ait acquis ſa parfaite integrité; on ne laiſſe pourtant pas de la remettre aſſez aiſément dans ſon ordre naturel, quand on y apporte bien à propos le ſecours de l'art.

Et certes on ne ſçauroit trop rebat-

tre combien les prompts ſecours de l'art donnez à propos peuvent être utiles aux malades dans tous les âges ; parce qu'un habile Médecin peut aiſément les ſoulager au commencement des maladies aiguës ou chroniques, à peu près comme il eſt facile de prévenir un grand incendie en éteignant les premieres étincelles qui ſont diſpoſées à le produire ; au lieu que ſi l'on y apporte le moindre délai, une étincelle négligée, donne lieu à des dégats & à des deſordres incroyables. Et je puis aſſurer ſur des experiences ſouvent réiterées que dans toutes les maladies aiguës lorſque j'ai été appellé de bonne heure, j'ai eu de très-heureux ſuccès & que les malades ont été gueris en fort peu de temps, pourvû que les malades mêmes & les aſſiſtans ayent fidellement executé les ordonnances, & que de la part des malades il y ait quelque reſſource dans leurs principaux viſceres.

Le bon ſuccès des remedes que l'on fait à propos dans les fievres.

J'ai auſſi ſouvent eu occaſion d'éprouver que les fievres continuës ſont aiſément déracinées, lorſqu'étant chargé du ſoin de la maiſon Royale du Roi Guillaume III. pendant cinq années

que dura la guerre entre les troupes confederées & celles des François. Car j'avertissois souvent toutes sortes de domestiques de me mander dès qu'ils auroient la moindre atteinte de fievre, ce qu'ils font assez volontiers quand les visites du Medecin leur sont renduës gratuitement, tout au contraire de ce qui se fait communément à Londres, où le peuple par un usage mal établi aime mieux se mettre pendant quelque tems entre les mains des Apoticaires & des femmelettes jusqu'à ce qu'ils soient dans un extrême peril, avant que d'appeller d'habiles Médecins, en étant peut-être empêchez par la crainte d'une grosse dépense. Il arriva pour lorsque d'un grand nombre qui furent successivement attaquez de la fievre pendant la campagne, presque aucun ne perit pendant tout l'Eté.

Or j'entends ici le terme d'enfant, non seulement avec Galien dans un sens très-étroit, comme n'ayant qu'un mois, deux mois, ou au plus trois mois après sa naissance, mais dans un sens un peu plus étendu, comme on le fait d'ordinaire, j'étens l'enfance jusqu'à l'âge de quatre ans. J'étends après cela la puerilité

Distinction de l'enfance & de la puerilité,

juſqu'à un âge plus avancé, je veux dire juſqu'à quatorze ans; & je prétens que d'autant qu'un malade eſt moins âgé, il ſera d'autant plûtôt gueri de quelque maladie aiguë que ce ſoit, fondé en cela tant ſur la raiſon que ſur un grand nombre d'experiences.

Car quelque impreſſion qui ſe puiſſe faire, ſoit en bien, ſoit en mal, elle ſe fait plus promptement & plus aiſément ſur l'humide que ſur le ſec, ſur le mou que ſur le dur, quoiqu'étant faite ſur le ſec & ſur le dur, elle y reſte plus long-tems. Les enfans tombent aiſément malades, & à moins qu'ils ne ſoient traitez, ou trop tard, ou très-mal, ils ſe rétabliſſent bien-tôt de leurs maladies.

Les regles qui donnent lieu de connoître les maladies des enfans.

La connoiſſance des maladies des enfans ne ſçauroit ſe tirer de leur propre relation, ni gueres par l'attouchement du pouls, ou par l'examen curieux des urines; il faut la tirer adroitement du récit des nourrices, des aſſiſtantes, & de leurs réponſes aux demandes qu'on a lieu de leur faire.

Ce ſont elles qui ſavent ſi la maladie a commencé par des nauſées & par le vomiſſement, depuis quel tems

elle s'eſt déclarée ; s'il rejette par la bouche le lait coagulé, ou quelqu'autre aliment, s'il eſt fatigué de veilles ou de cris opiniâtres, s'il a des inquietudes qui marquent qu'il eſt tourmenté de tranchées du ventre; s'il rend des rots acides ; s'il a des hocquets ; ſi ſon ventre eſt moins libre qu'à l'ordinaire, ou s'il eſt plus relâché ; quelle eſt la couleur des déjections, ſi elles ſont blanchâtres ou verdâtres, ou fort chargées de bile; elles ſavent encore s'ils ont une ſoif extraordinaire qui peut être l'effet de la fievre ; s'ils ont dans la bouche de ces ulceres qu'on nomme des aphtes, ſi ces ulceres ont beaucoup d'étenduë, & s'ils leur font de la peine quand ils mangent.

S'il leur demande ſi le malade n'a point de convulſions épileptiques, ſi elles ſont legeres ou conſiderables, paſſageres ou plus longues, frequentes ou plus éloignées ; il ſaura ce qui en eſt par leurs réponſes.

Le Médecin pourra lui-même obſerver ſi quelque endroit des gencives eſt tumefié & blanchâtre, & par conſequent ſi l'enfant a mal aux dents ; enfin s'il y a quelqu'autre choſe qui

mérite attention, comme par exemple tumeur au bas-ventre, ou en quelqu'autre partie; s'il ne paroît point sur son corps de taches, de pustules, d'exanthemes, si sa peau n'est point teinte de jaune, ou si elle n'est point d'une rougeur phlegmoneuse semblable à ceux qui ont la rose. Tout le reste, selon moi, demande plûtôt une speculation reflechie, qu'il ne regarde la pratique.

Sur quel fondement les Médecins se plaignent de l'incertitude des signes des maladies des enfans.

Or la plainte que font les Médecins de l'incertitude qui se trouve dans la connoissance des maladies des enfans, dont ils font une grande affaire, vient moins, comme je crois, du défaut des signes qui peuvent les aider dans cette notion, que de leur maniere d'agir à contre-tems, & sans regle dans le traitement de ces petits malades: cependant sous ce pretexte, ils ne laissent pas de vouloir souvent cacher, comme sous un voile specieux, leur ignorance & leurs fautes.

Sur quoi je ne puis comprendre comment le souverain maître de l'univers reglant toutes choses par sa divine Providence, & disposant tous les êtres de l'univers dans un ordre merveilleux,

après avoir bien voulu donner aux bêtes & même aux insectes les plus mépriſables, l'adreſſe dont ils ont beſoin pour leur conſervation, comment, dis-je, il peut avoir refuſé au berceau du genre humain les mêmes moyens de conſerver les enfans, qu'il a ſi liberalement accordées à toutes les autres eſpeces.

Pour ce qui eſt du pouls des enfans, il eſt naturellement fréquent, & la cauſe la plus legere le fait toujours paroître comme fébricitant. De plus, l'indifference dans laquelle vivent la plûpart de ces jeunes enfans, fait que tenant toujours leur poignet dans la même ſituation ſans le mouvoir, à peine peuvent-ils le ſoutenir un moment pour donner le tems d'examiner le battement de l'artere. Enfin il y a tant de diverſes circonſtances qui rendent leur pouls plus vifs, ou qui le changent en mille manieres, que les jugemens qu'on en fait ſont le plus ſouvent fautifs ou trompeurs.

Il ne faut pas beaucoup conter ſur le pouls des enfans.

Les urines des enfans qui ſont en parfaite ſanté ſont fort épaiſſes, ce qui fait que ceux qui les examinent ſans en avoir l'experience s'imaginent que leur épaiſſeur eſt un ſigne de quelque maladie, pendant qu'ils jouiſſent d'une

Non plus que ſur leurs urines.

ſanté très-parfaite ; outre que l'urine des enfans ſe trouvant dans leurs langes confonduë avec leurs excremens, elle eſt plus propre à excorier leurs cuiſſes qu'à fournir quelque indication au plus curieux examen qu'on en pourroit faire.

La cauſe primitive de leurs maladies.

Pour mieux connoître les maladies des enfans il ne faut pas tout à-fait négliger de donner quelque attention à leurs cauſes primitives : ce qui ſe rapporte principalement aux diſpoſitions, tant du pere que de la mere ; qui ont beaucoup contribué aux principes prolifiques dont ils ont été formez, au tems de leur conception, & aux alimens dont ils ont été nourri dans le ſein de leur mere, qui ont été les fondemens de leur vie & de leurs mouvemens, ſoit qu'ils les ayent reçûs par l'ombilic, par la bouche, ou par les pores des chairs, ou de la peau qui ſont alors très-ouverts, pour donner paſſage à la nourriture qui convient au fœtus

Les peres & meres y ont beaucoup de part.

Perſonne, je penſe, ne diſconviendra qu'il y ait des maladies hereditaires, qui viennent du pere ou de la mere par droit de ſucceſſion : car perſonne ne doute que la goutte, l'épilepſie, la pierre, la phtyſie, & bien d'autres

maux ne paſſent aſſez ſouvent des peres aux enfans. Il y a des familles entieres nées de la même race qui meurent ſouvent de la même maladie : car la ſemence prolifique imprime quelquefois ſi fortement la diſpoſition maladive dans tout le corps de l'enfant, qu'il n'y a aucun moyen de l'en effacer quelque ſoin qu'on y apporte. Que ceux donc qui préferent aux plus grandes richeſſes & autres biens de la vie d'avoir des enfans d'une forte, ſaine & vigoureuſe conſtitution, évitent ſur tout l'alliance des femmes qui peuvent perpetuer dans leur lignée, l'épilepſie, les écrouelles, la lepre, & d'autres maladies contagieuſes.

Or j'eſtime que la cauſe la plus fréquente de la communication des maladies hereditaires aux enfans, vient de la mere dans tout le temps qu'ils ſont retenus dans ſa matrice ; parce que les femmes groſſes ſont fort diſpoſées à mal garder le regime durant toute leur groſſeſſe, & ſont expoſées à mille évenemens caſuels, ou qui les effrayant ſoudainement, ou les bleſſant de quelqu'autre maniere, impriment ſur le corps du fœtus dans un âge ſi tendre des taches inefaçables.

En effet de quelles envies abſurdes ne ſont pas paſſionnées certaines femmes pendant leur groſſeſſe ? Les unes mangent des charbons, d'autres du plâtre, d'autres dévorent les cendres, & ſe font un très-grand plaiſir d'en avaler ; d'autres mangent les chairs & les poiſſons crus. On en a vû d'autres dont le goût étoit ſi terriblement dépravé qu'aucun aliment ne pouvoit leur plaire qu'il ne ſoit aſſaiſonné de quelque partie calleuſe tirée du corps humain.

De plus, pour juger de la force de l'imagination dans les femmes groſſes, & de ſes monſtreuſes productions, il ne faut que regarder tous les jours chemin faiſant, les étranges taches que leur idée frapée imprime ſur le corps de leurs enfans, & ſi je voulois à preſent ramaſſer de toutes parts les hiſtoires admirables des femmes groſſes, je veux dire, que pour faire parade d'érudition, & d'une grande lecture, j'aurois lieu de faire ici une ſçavante digreſſion, & de me donner dans un beau champ, quoi qu'étranger, une ſpatieuſe carriere.

Mais j'aime mieux me renfermer dans mon ſujet, & continuer d'être court, que

que de vouloir par un long circuit de paroles, & par les ridicules citations d'auteurs trop connus, faire le frivole étalage d'un ſçavoir mal placé ; parce que j'ai toujours eſtimé qu'on eſt réellement, & de fait, plus ſçavant quand on peut de ſon fond produire quelque choſe de bon, que d'être réduit à raſſembler les ſentimens de mille Auteurs quelque capacité qu'on ait à les indiquer.

Les femmes les plus ſujettes à ces ſortes d'apetits étrangers, impriment des taches ſur leurs enfans qui ne ſe diſſipent qu'à la longueur du tems. Les plus pauvres qu'un travail continuel empêche de ſe livrer abſolument à la mélancholie, ou qui ſont engagées à un ſervice journalier, & dont le regime eſt ſimple, ſont moins ſujettes que d'autres à ces goûts dépravez ; ſurtout les femmes hiſteriques y ſont fort diſpoſées, auſquelles on peut joindre la plûpart de celles qui idolâtrent leur perſonne, & vivent dans l'oiſiveté, dont le ſang s'aigrit par un lent engourdiſſement, & dont les ſeroſitez croupiſſantes ſe corrompent & communiquent aſſez ſouvent à leurs enfans une

disposition maladive avec les premiers rudimens de leur conformation, parce que comme on dit, un mauvais corbeau fournit toujours un mauvais œuf.

Pourquoi les animaux y sont moins sujets.

Dans les autres animaux la bonté de leur nature passe naturellement à leurs petits, & parce que leur maniere de vivre est très-simple, & notamment parce que les mâles de chaque espece gardent inviolablement les loix de la nature, & ne commettent jamais le crime de se joindre à leurs femélles quand elles ont une fois conçû, soit qu'ils s'en rendent certain, par la finesse de leur odorat, ou par la sagacité de leur instint.

Mais le genre humain, que sa superbe raison porte le plus souvent à s'élever vers le Ciel, & à tenir fort au-dessous de soi tout ce qui a le moindre rapport avec la brute, sçait si peu moderer son indomptable passion, que presque plus lascif qu'un bouc, il ne cesse pas de se joindre à sa femme, & de la tourmenter jusqu'à l'importunité depuis le commencement de sa conception jusqu'au tems de l'accouchement.

C'est ce qui fait que les hommes robustes & vigoureux engendrent quel-

quefois des enfans valetudinaires ; c'eſt auſſi la raiſon pour laquelle des vieillards après s'être long-temps paſſez des embraſſemens des femmes, venant à ſe marier dans un âge fort avancé, malgré leur ſemence qu'on croiroit épuiſée, ne laiſſent pas d'engendrer des enfans d'une meilleure ſanté que beaucoup de jeunes gens qui paroiſſent vigoureux & animez des plus vifs aiguillons de Venus.

Après la cauſe éloignée de la mauvaiſe ſanté des enfans que nous avons fait dépendre des principes de leur génération, ou de la groſſeſſe de leur mere, les cauſes plus prochaines des maladies qu'elle produit peuvent ſe tirer de quatre choſes ; 1°. De l'impreſſion du froid ; 2°. Du lait trop épais d'une nourrice ; 3°. D'avoir trop tôt mangé de la viande ; 4°. De l'indulgence mal reglée des meres & des nourrices qui permettent trop ſouvent à leurs enfans l'uſage du vin & des liqueurs ſpiritueuſes.

Cauſes prochaines des maladies des enfans.

L'impreſſion du froid dont les enfans ſont facilement ſuſceptibles, principalement vers le ſoir, les diſpoſe ſouvent aux fievres dont ils ont coutume

Premiere cause, l'impression du froid.

d'être attaquez, n'ayans, à la difference des animaux aucune couverture naturelle, ils sortent nuds du sein de leur mere. La raison, ou plutôt la nature leur insinuë d'abord que leurs enfans ne pouvant s'aider par eux-mêmes, ont besoin d'un secours étranger, & qu'on ne peut les conserver qu'en leur fournissant des vêtemens très chauds.

La vicissitude de l'air dans un climat qui passe incessamment du chaud au froid & du froid au chaud, nous fait comprendre que nous devons être très-attentifs à nous mettre à couvert des injures de l'air. Car plus la constitution d'un adulte est délicate & plus elle est susceptible des impressions de l'air. Mais la constitution des enfans étant par la molesse de leur tissure la moins propre à resister aux impressions de l'air exterieur, si l'on n'a soin de les prémunir par des habits moins somptueux & magnifiques que plus ou moins chauds, selon leur âge, sur tout ceux qui sont d'une naissance un peu distinguée, ils ne tardent pas à souffrir les atteintes des maladies que le froid de l'après dîné leur cause.

Et l'attention que l'on doit au choix

des habits paroît si necessaire à tous les âges, quoi qu'en disent certaines personnes d'une constitution des plus vigoureuses, qu'autant que je l'ai pû observer, ceux qui sont infirmes toute leur vie vivent plus long-tems, & parviennent plus souvent jusqu'à la vieillesse, que ces sanguins qui sont doüez d'un temperament très-robuste, ce qu'on ne peut attribuer qu'au soin qu'ont eu les premiers de se vêtir conformément à leurs besoins, & à la negligence qu'ont eu les autres de se bien regler sur cet article.

Le lait trop épais d'une nourrice est en second lieu très-préjudiciable à la santé des enfans : car dès qu'une nourrice est sujette à boire beaucoup de vin, & des liqueurs spiritueuses, son lait s'enflamme aussi-tôt, & elle fournit par là à son nourrisson un foïer de chaleur qu'on ne peut éteindre. Si cette même nourrice extrêmement lubrique souffre pendant ce tems là trop fréquemment les embrassemens de son mari, ses regles lui sont excitées qui aigrissent & corrompent son lait, & la matiere du lait étant portée ailleurs, son lait diminuë insensiblement, & l'enfant se trouvant épuisé par cette mauvaise nourritu-

Deuxiéme cause, le lait vicié des nourrices.

re, meurt pour l'ordinaire en langueur.

Enfin si la nourrice est histerique, je veux dire d'un temperament trop foible & trop délicat, quoiqu'elle soit chaste & sobre, cependant son lait devenant trop épais, perd plûtôt ou plûtard ses bonnes qualitez. On peut juger de-là à quel danger sont sans cesse exposez les enfans qu'on met en nourrice, & combien la vie de ces innocentes victimes est incertaine entre les mains de ces marâtres.

C'est de là, certes, & de quelques autres causes que je vais alleguer, qu'il arrive que les sonneries funebres des villages qui sont autour de Londres, se font si souvent entendre pour annoncer la mort de quelqu'innocent qui ne périt que pour être tombé entre les mains d'une nourrice gourmande, malpropre, & de mauvaises mœurs.

Recit à ce sujet d'une observation très-notable.

Des mêmes causes dépendoit l'observation, dont un Theologien Recteur d'une paroisse à douze milles de Londres, me faisoit part il y a quelque tems, me racontant très-sérieusement, & même outré de douleur que sa paroisse assez étenduë & assez peuplée, & située dans un très-bon

air, étoit à son avenement toute remplie d'enfans en nourrisse, & cependant que dans l'espace d'un an il les avoit tous enterrez à l'exception de deux & de son fils unique qu'il avoit heureusement confié à mes soins dès sa naissance, que le même nombre d'enfans avoit à deux diverses fois rempli la place des autres, tant une des plus grandes villes du monde est difficile à épuiser, mais que ces mauvaises nourrices plus attachées au gain qu'à leurs devoirs les avoient bientôt réduits dans un tel état qu'il leur avoit à tous rendu les devoirs d'une sépulture prématurée.

Si l'on joint à cela l'épaisseur du lait produit d'une infinité d'autres causes, elle ne peut manquer de causer à ces enfans un grand nombre de maladies, leurs corps ayant encore plus besoin que ceux des adultes, d'une nourriture continuellement fluide pour tenir toujours ouverts les conduits du chile qui sont très-déliez, & l'épaisseur du lait contre l'ordre naturel, étant en cela même tout-à-fait contraire à leur nature très-fluide, elle doit necessairement former des obstructions dans toute l'étendue des premieres voyes.

Troisiéme cause prochaine. L'usage prématuré de la viande.

Pour ce qui est de l'usage prématuré de la viande que les enfans avalent plûtôt qu'ils ne la mangent puisqu'ils n'ont pas de dents, on ne peut assez s'étonner que des meres auſquelles la vie de leurs enfans doit être chere, en leur donnant une nourriture si peu conforme à leur état, semblent les vouloir égorger, pendant qu'elles paroissent d'ailleurs les aimer si éperdûment, que cet amour excessif les fait regarder comme très-proches de la folie.

Car qui est-ce qui peut s'imaginer qu'une substance grossiere & tenace, comme celle des chairs, puisse convenir à des enfans tendres & délicats, auſquels aucunes dents ne sont encore sorties, ou s'ils en ont quelques-unes, elles sont encore si foibles, qu'elles ne sont point du tout en état d'en bien faire la mastication ? En un mot, qui peut assurer ayant la moindre étincelle de bon sens, qu'un aliment qui ne convient qu'à un âge viril & robuste, peut être propre à un âge très-tendre & très foible.

Un régime bien reglé est necessaire dans tous les âges, mais parce que le temperament des jeunes enfans soutient

tient moins qu'un autre le préjudice que peuvent lui faire les mauvais alimens, & que les maladies ſont ſupérieures à leurs forces, il s'enſuit qu'il faut encore apporter de plus grandes précautions pour en prévenir les déſordres.

L'engorgement prématuré des viandes, eſt la plus feconde de toutes les cruditez, qui eſt l'appanage inſéparable des enfans; or l'aliment crud & indigeſte produit neceſſairement la corruption des humeurs, & cette corruption non-ſeulement engendre des vers, mais encore divers ſymptômes très-facheux & fort irreguliers, qui jettent les enfans dans la langueur.

Il faut remarquer ici en paſſant, que les cruditez des enfans s'accumulent de jour en jour, parce que preſque toutes les nourrices, après tout aliment tel qu'il ſoit, leur permettent de s'endormir.

La boiſſon du vin & des liqueurs ſpiritueuſes très-nuiſible aux enfans.

L'indulgence imprudente que l'on a de faire gouter du vin aux enfans & des liqueurs ſpiritueuſes ſe doit rapporter comme la précedente à la fatuité de ces femmes qui s'imaginent que tout ce qui leur fait plaiſir & qui peut leur

donner de la joye ne sçauroit faire de mal à leurs enfans. Quelle bétise ! comme si tous les pieds pouvoient chausser le même soulier, comme si les poupées pouvoient convenir aux hommes faits, & ce qui convient aux hommes faits être propre aux enfans.

Certes, ces bonnes femmes ne pensent pas à la dureté de leur cuir comparée à la molesse de la pellicule des enfans : elles ne se souviennent pas de ce qu'on dit d'ordinaire, que ce qui sert de nourriture à l'un, est un poison pour l'autre ; elles ne font aucune attention à leur estomac presque dévorant, qui ne peut être rassasié que par les chairs les plus grossieres, au lieu que l'appetit languissant & très foible des enfans n'est pas en état de digerer la moindre panade.

En quel tems le vin & les liqueurs spiritueuses conviennent.

Mais plus on s'avance vers la vieillesse plus il est à propos d'augmenter la dose du vin sans en prendre avec excès, parceque la chaleur languissante des vieillards a besoin d'être excitée par des aiguillons spiritueux que le vin leur fournit en abondance pour conserver ou pour augmenter leur chaleur naturelle. C'est pourquoi le vin

eſt très-contraire à la nature des enfans qui eſt fort eloignée de celle des vieillards. Les nerfs des enfans très-foibles ſont facilement abbatus, & leurs petits corps tendres tombent inſenſiblement en colliquation par la chaleur du vin, ou contractent précipitament des inflammations fébriles.

Cependant bien que le vin ſoit abſolument contraire à cet âge tendre auſſi bien que la ſéroſité laiteuſe que fournit le vin de Canarie, dont ces ſortes de nourrices alaitent ſi ſouvent leurs enfans ; je ne ſçaurois approuver vivant dans nos régions Septentrionales, ce que dit Galien qui vivoit dans les Méridionales, où il exercoit la medecine avec une très grande réputation, que les enfans ne doivent pas même gouter le vin avant l'âge de quatorze ans.

Car le vin pris moderement fait du bien à nos jeunes filles : il fortifie leur eſtomac ſujet aux obſtructions lorſque leurs regles ſont prêtes à ſe déclarer, & il les exempte ſouvent des vers. L'uſage exceſſif des ſucs d'oranges, de limons, & de toutes autres ſortes d'acides, des viandes froides, ſurtout celles qui ſont

En quel tems le vin eſt ſalutaire aux jeunes filles.

préparées avec le vinaigre ou en vinaigrette, cauſent ici des obſtructions très-opiniâtres, nuiſent à l'écoulement des premieres regles, & ne les laiſſent venir qu'avec de grandes douleurs, des défaillances, des inquietudes, troubles d'eſtomac & vomiſſement, tant qu'enfin ce flux ſi neceſſaire au ſalut de toutes les femmes, ſe trouve ſupprimé.

Il y en a qui permettent l'uſage du vin aux plus petits enfans, parce qu'ils mangent prématurement de la viande, eſtimant qu'il ſert beaucoup à la coction des cruditez auſquelles ces enfans ſont ſujets à cet âge. Mais je ne diſputerai point ſi une erreur doit être corrigée par une autre erreur, ou s'il ne vaut pas mieux éviter l'une & l'autre. Je m'en tiendrai donc à l'obſervation qu'on peut faire des enfans des pauvres, qui ont été par neceſſité très-ſimplement & très-pauvrement nourris, avec ceux des riches qui vivent dans le luxe & dans l'abondance.

Toutes ſortes de vins pris un peu trop largement, auſſi bien que d'autres liqueurs chargées d'eſprits, détruiſent le levain naturel de l'eſtomac des enfans, leur ôtent l'appetit, jettent dans la

phlogoſe les tuniques du ventricule, & les rendent comme un parchemin que l'on a trop approché du feu; & ce qui eſt d'une plus grande conſéquence, c'eſt qu'ils donnent une fâcheuſe atteinte à ſa tunique nerveuſe, & par ce moyen ils ébranlent tous les nerfs du corps, & mettent à coup-ſûr une étrange confuſion dans tous les eſprits animaux.

Le vin qui bleſſe moins cet âge tendre, eſt le vin blanc, que les Anciens ont appellé froid, quoiqu'il ne le ſoit pas actuellement; mais en comparaiſon d'autres vins, ſoit qu'ils ſoient rouges, rouſſâtres, ou jaunâtres. Pour Galien il a rigoureuſement défendu aux enfans de gouter du vin avant le tems ci-devant indiqué.

Le vin blanc moins nuiſible aux enfans.

Toutes les cauſes des maladies des enfans antecedentes ou mediates telles qu'elles ſoient ou qu'on les peut imaginer, ſe réduiſent enfin dans une ſeule cauſe immédiate & très-prochaine, c'eſt à ſçavoir dans l'acide qui ſurabonde chez eux de tous côtez; c'eſt donc de la maniere qui ſuit que s'engendrent les maladies les plus conſiderables dont les enfans ſont ordinairement attaquez,

Les cauſes des maladies des enfans ſe rapportent à une ſeule.

L'eſtomac des enfans contracte ſouvent une intemperie acide de quelque cauſe qu'elle vienne, d'où il arrive que toute ſorte d'aliment, n'eſt pas converti dans une ſubſtance chileuſe bien uniforme, mais dans une maniere de lait coagulé. Cette inégale diſpoſition du chile ou de l'aliment toujours appuyée ſur une avidité prédominante, produit les nauſées, le vomiſſement, & des éructions qui ſentent l'acide plûtôt que d'autres ſymptômes.

Les ſymptômes qui accompagnent d'ordinaire les maladies des enfans.

Quand le mal fait plus de progrès, le viſage des malades pâlit de plus en plus & ſon coloris naturel devient enſuite jaunâtre & verdâtre ; pour lors les vents gonflent l'eſtomac, & des éruptions flatueuſes ſe portent vers les parties ſuperieures, pendant ce tems-là une ou deux puſtules font ſoulever la cuticule dans quelqu'une des parties ſuperieures du corps, ce qui eſt le ſigne d'un acide ſurabondant, & ces puſtules ſe manifeſtent tantôt à l'une ou à l'autre joüe ; tantôt au menton, tantôt au front, ou en la région du col, & quelquefois même aux parties inferieures, & l'enfant de jour en jour ſe trouve plus mal; ſa reſpiration devient dif-

ficile, & un ronflement qui se fait entendre de tous les assistans, est quelquefois le précurseur de sa mort. Ce symptôme est ordinaire au malade toutes les fois que sa maladie devient aiguë, surtout lorsqu'il est chargé d'embonpoint.

Il est de plus souvent tourmenté d'une petite toux séche, qui menace quelquefois de suffocation : cette toux est séche à cause de l'acrimonie des humeurs qui agacent continuellement les petites branches de l'âpre artere ; elle est aussi suffocante, parce que les bronches du poulmon sont inondez, & fort chargez d'une quantité de serositez qui ne trouvent pas leur issuë.

Ils ont de plus une grande foiblesse de tout le genre nerveux, & ils sont d'un temperament très-mou & très délicat, ensorte qu'ils ne supportent qu'avec une peine extrême une toux violente, & la rude secousse que souffre leur poitrine, les fait paroître comme suffoquez, le visage noir & prêt à succomber. Si les coagulations dont on a parlé passent subitement de l'estomac dans les intestins, ce qui arrive très-souvent, elles produisent tantôt des

tranchées au bas-ventre, tantôt des dejections verdâtres; mais quelquefois auſſi des diarrhées très violentes.

Pendant que ces triſtes ſcenes ſe paſſent dans le bas-ventre, les douloureuſes tranchées allument une fiévre aigüe, qui n'étant pas bien traitée enleve d'ordinaire pluſieurs enfans; ou bien ces douleurs ſe trouvant un peu adoucies, ou paroiſſant ceder à ce premier traitement tout mauvais qu'il ſoit, plutôt par haſard qu'autrement, le tout ſe termine à une dureté de ventre, qui donne lieu dans quelques-uns au rachitis ou aux ſcrofules.

Une humeur ſemblable à une gelée tremblante, qui eſt la matiere prochaine des vers, quelquefois blanchâtre, & quelquefois rouſſâtre, jaunâtre, ou verdâtre, s'échappe tantôt d'elle-même, & plus ſouvent encore par l'effet des remedes donnez à propos, elle ſort avec les excremens par les ſelles. Cependant les enfans ſe frottent ſouvent le nez, ce qui marque des vers dans l'opinion commune des femmes, mais ce qui arrive auſſi dans toute ſorte de fievre quand elle eſt produite par la corruption des humeurs, parce que

l'acrimonie de ces humeurs se portant aux parties superieures, irrite & picote les membranes sensibles du nez, soit dans les fiévres ou dans beaucoup d'autres maladies chroniques, aussi bien aux adultes qu'aux jeunes enfans.

Les tranchées du ventre dont on vient de parler, ont coutume de causer aux enfans des inquietudes, des plaintes, & des cris perçans tant le jour que la nuit, & la nourrice pour appaiser un peu ces plaintes si vives, présente son sein à têter à l'enfant, par où elle lui donne quelque instant de repos, & se procure à elle même quelque tréve dans sa fatiguante fonction : mais si la pauvreté de la nourrice l'oblige de vaquer à son travail & d'abandonner son enfant à ses cris, ou si n'ayant d'autre vûë que celle du gain, comme il arrive souvent, & qu'elle ne soit point émuë des cris de son nourrisson, il contracte fréquemment une hernie d'intestin ou d'épiploon qui lui dure plusieurs années.

Tous les symptômes que soufrent les enfans viennent de l'acide.

Or pendant tout le tems que l'enfant soufre de ces tranchées, le lait & tout autre aliment qui ne sont pas digerez, s'aigrissent & se coagulent, l'enfant est

insensiblement saisi d'une petite fiévre, il est fort alteré, & tombe dans un grand abattement de tout son corps, la tête ne peut plus se soutenir sur son col, & ce petit malade s'affoiblissant de jour en jour, sa maladie se termine par des mouvemens convulsifs, ou des sautillemens de membres, qui succedent à son extrême foiblesse : & comme les nerfs n'ont plus assez de force pour faire mouvoir les muscles du cœur qui servent à la circulation du sang, on voit alors le blanc des yeux de l'enfant se tourner naturellement vers le ciel, qui est le vrai séjour dû à l'integrité de son innocence, & il finit ainsi sa carriere prématurément, & avant que la raison, dont il n'a point eu l'usage, ait pû lui faire comprendre, à quelles miseres on est exposé en vivant plus long-tems dans le monde.

Quand le tems de la sortie des dents est arrivé où les enfans sont toujours malades, ils sont aussi souvent tourmentez des mêmes symptômes qui ont été ci-devant énoncez, & ils ont de plus des aphtes qui sont des ulceres de la bouche couverts d'une pellicule blanchâtre, qui précedent souvent les dou-

leurs de dents, & qui viennent quelquefois plûtard, mais qui ſont dans toute leur vigueur quand les dents ſortent. Ces petits ulceres cauſent dans la bouche des enfans une chaleur brûlante, & s'y multiplient tellement, qu'avec tout l'empreſſement qu'ils ont pour teter ils ne le peuvent faire, & ne peuvent qu'avec beaucoup de peine avaler quelques cueillerées de bouillie.

Joint à ce que la bouche de ces pauvres innocens étant ainſi maltraitée par les aphtes, tout leur viſage eſt dans une telle tenſion qu'ils ſont quelques jours ſans pouvoir crier ni pleurer, quoiqu'ils ſouffrent beaucoup, tant de la grande chaleur de leur bouche que des autres accidens qui accompagnent la fievre; ce qui me fait tirer un bon augure de ces malades, quand de muets qu'ils étoient ils deviennent criards, & quand ſur la fin de leur maladie, toute la maiſon retentit de leurs plaintes & de leurs clameurs.

Les cruelles douleurs des tranchées, & l'extrême pâleur du viſage confirment évidemment la prééminence des humeurs acides. Quand les enfans ſont tourmentez de ces cruelles douleurs,

qu'oiqu'ils fuſſent auparavant d'un temperament ſanguin & qu'ils euſſent un tein bien fleuri, ils pâliſſent pour lors à l'excès, ſi ce n'eſt que leurs joües rougiſſent & pâliſſent ſucceſſivement en fort peu de tems.

Ce ne ſont pas les ſyſtêmes qui font connoître les maladies mais la pratique.

Je dirai ici en paſſant, que je n'ambitionne point l'honneur, s'il y en a, d'inventer une hypotheſe, & ſi j'en imagine quelqu'une, & que je l'établiſſe par quelques moyens que ce ſoit, je ne prétendrai pas que toutes les raiſons que j'aurai employées pour lui attirer la créance publique, même contre l'ordre naturel, viennent de moi; parce que rien n'eſt plus important dans la Medecine, & n'eſt plus ſalutaire à tout le genre humain, que la connoiſſance de ces maladies ſur quoi toute experience & toute curation ſont fondées & affermies; & toute autre explication de ces ſortes de phénomenes, toute ſçavante & ſubtile qu'elle ſoit, peut bien ſervir à ſe donner ſouvent pour Sophiſte, Philoſophe de nom, & homme d'un eſprit pénétrant; mais ce ne ſera jamais par-là que l'on ſe donnera le relief d'un Medecin vraiment habile & excellent dans ſon art.

Car toutes ces belles ſpéculations, que les jeunes gens par une eſpece de laſciveté, ſemblable aux enthouſiaſmes des poëtes regardent comme admirables, n'exiſtent ſouvent que dans leurs idées phantaſtiques ; & ſont preſque toujours les productions des moins experimentez dans la pratique de la medecine. Mais les veritables & ſolides idées des maladies ne ſe prennent bien & leur veritable nature n'eſt jamais bien connuë & confirmée, que dans la pratique.

Je ſçai que la notion que j'ai conçuë de l'acide prédominant dans toutes les plus fâcheuſes maladies des enfans, n'eſt pas approuvée de tous les critiques. Je ne diſputerai pas avec eux pour ſçavoir ſi toutes les marques d'acidité qu'ont pû établir nos demi-ſçavans d'ailleurs déſoccupez, & que les altercations amuſent, ſe trouvent préciſément dans l'acide que je crois dominer dans l'eſtomac des enfans. Je ſerai bien content ſi pour perfectionner cette idée avec moins de peine, je ſuis aſſez heureux d'indiquer une methode plus ſûre & plus efficace que celle qu'on a ſuivie juſqu'à préſent, & que je laiſſe pour-

tant très-volontiers à ceux qui veulent abſolument décider ſur la vérité des choſes que d'autres annoncent.

Je ne paſſerai pas néanmoins ſous ſilence ce qu'Hippocrate, que l'on appelle avec raiſon le Prince des Medecins, a dit un peu plus au long des cauſes des maladies, dans ſon livre de l'ancienne medecine, pour convaincre abſolument ceux qui en doutent, que les maladies générales ne doivent pas leur origine aux premieres ni au ſecondes qualitez. Voici ſes propres termes :

Hippocrate n'a pas tiré les indications curatives des premieres ni des ſecondes qualitez.

» Ces premiers auteurs n'ont pas » eſtimé que ce fut le froid ou le chaud, » le ſec ou l'humide qui fiſſent du bien » ou du mal à l'homme ; mais ils ont » crû que l'unique ſource de tous ſes » maux étoit ce qu'il y a de plus fort » en chaque choſe, & que la nature ne » peut ſurmonter, & voilà ce qu'ils ont » cherché à retrancher.

» Or ce qu'il y a de plus fort dans » les choſes douces, c'eſt ce qui eſt » très doux ; dans les choſes ameres, » ce qui eſt très-amer ; dans les choſes » acides, ce qui eſt très-acide, & ainſi » dans chaque choſe ce qui eſt porté » au plus haut dégré. Car ils ont vû

» que toutes ces qualitez étoient dans
» l'homme & nuisoient à l'homme.

» En effet, dans l'homme se trouve
» l'amer, le salé, le doux, l'acide,
» l'acerbe l'insipide & mille autres
» qualitez qui ont toutes des puissances
» & des vertus differentes, selon leur
» quantité & leur force. Toutes ces
» choses bien mêlées ensemble & tem-
» perées les unes par les autres, ne sont
» point sensibles & ne font aucun mal;
» mais lorsqu'il y en a quelqu'une qui
» se sépare & qui est seule, elle devient
» sensible, & fait un grand ravage dans
» le corps.

» Il en est de même des alimens.
» Tous ceux qui ne nous sont pas pro-
» pres sont amers, violens, salez, ou
» acides, ou enfin trop forts; c'est pour-
» quoi ils nous causent les mêmes in-
» commoditez que les humeurs dont
» j'ai parlé; mais ceux qui nous sont
» propres ne participent nullement de
» ces qualitez trop fortes & nuisibles ...
Il dit ensuite: » Car ce n'est pas le chaud
» qui a beaucoup de vertu, c'est l'acer-
» be, c'est le fade ou l'insipide, &
» toutes les autres qualitez dont j'ai
» parlé.... Et plus bas il dit encore: Ce

„ n'eſt pas le chaud qui fait la fievre, &
„ qui eſt la ſeule cauſe du mal ; c'eſt le
„ chaud amer, le chaud acide, le chaud
„ ſalé, & mille autres choſes de diffe-
„ rente nature; comme auſſi le froid joint
„ à d'autres qualitez. „

Cet endroit d'Hippocrate, & beaucoup d'autres choſes qui ſont déduites plus au long dans le même livre, nous font concevoir que ce divin vieillard, qui a pratiqué la medecine plus ſagement qu'aucun autre, a certainement déterminé que ces ſecondes qualitez ; ſçavoir l'acidité, l'amertume, la ſalure & d'autres ſemblables, jointes au chaud ou au froid, ſont les principales cauſes de maladies, & qu'on les en doit regarder comme les plus efficaces.

Auſſi n'heſiterai-je pas d'ajouter, qu'il s'enſuit naturellement qu'il faut moins s'attacher dans la cure des maladies, à éteindre la chaleur par le froid, qu'à embaraſſer l'acide, à alterer l'amer, à temperer le ſalé, à inciſer les humeurs trop épaiſſes, à rendre plus compactes celles qui ſont trop fluides, & enfin à ouvrir les conduits du corps qui ſont obſtruez ; & à les délivrer du fardeau qui les accable.

Mais

Mais avant que d'en venir à la cure, il eſt à propos, conformément à la louable coutume de ceux qui ont écrit de la Médecine, de dire quelque choſe du prognoſtic : mais il me ſemble que ce prognoſtic dépend plutôt de la bonne ou mauvaiſe méthode obſervée dans la curation, des mœurs de la nourrice & de ſon obéïſſance, ſçavoir ſi elle s'en fait accroire, ne ſuivant que ſes propres idées, ou ſi elle eſt traitable, & ſuit à la lettre ce qu'on lui preſcrit ; ce prognoſtic dépend, dis-je, plûtôt des deux articles precédens, que de la nature des maladies des enfans. Car les fievres des enfans du premier âge ſont legeres par elles mêmes, & leur chaleur fébrile n'eſt pas ſi ardente, & ne s'augmente que très-peu ; à moins que ſous de ſiniſtres auſpices on ne s'adreſſe à une Médecine peu éclairée qui s'appuye ſur les cardiaques remplis de feu & d'eſprits. Le prognoſtic des maladies des enfans.

Les enfans corpulens & chargez de graiſſe, qui ſont remplis de pituite, ont la région du vertex très-molle, & preſque ſemblable à une pulpe ; ils conſervent très-long-tems leur fontanelle ouverte, & même leur future ſa-

gittale eſt écartée depuis ſa partie antérieure juſqu'à la poſtérieure, & ſont fort ſujets au rachitis, à la toux convulſive, aux aphtes opiniâtres, & aux ſcrofules.

Ceux qui ſont maigres & élancez, ſont les plus délicats de tous, & ils ont ſelon leur âge une chaleur âcre & brûlante, qui les diſpoſe à être ſouvent attaquez de fievres malignes & inflammatoires qui ſont contraires aux nerfs.

Les enfans qui ſont nez de meres hiſtériques, délicates, infirmes, qui ſe gorgent pendant leur groſſeſſe de quantité de fruits d'été ou d'alimens préparez avec le vinaigre, qu'elles déſirent ordinairement en ce tems-là, ou de nourritures acides ou acerbes, qui mangent avec excès, n'ayant preſque d'autre ſoin que de remplir leur ventre, ou dont le goût eſt abſolument dépravé en toute maniere, ces enfans, dis-je, échapent avec peine des maladies fâcheuſes quand ils en ſont attaquez.

Ceux qui ont le ventre libre ſe portent mieux d'ordinaire que ceux qui ſont naturellement conſtipez.

Le Printems & l'Eté ſont les ſaiſons

les plus favorables pour guérir promptement les fievres des enfans ; l'Automne & l'Hyver y ſont moins propres.

Depuis le milieu du mois de Juillet preſque juſqu'au milieu de Septembre les tranchées épidémiques des enfans augmentent chaque année de telle ſorte à cauſe que leurs forces ſont épuiſées par les grandes chaleurs de cette ſaiſon, qu'il meurt alors ordinairement plus d'enfans en un ſeul mois, qu'il n'en meurt en trois & en quatre dans un autre tems.

Les convulſions & les tranchées des enfans qui durent long-tems, & qui ſont accompagnées d'inſommie, font juger que ces petits malades ſont dans un péril éminent.

Les convulſions ou les ſautillemens des tendons qui ont beaucoup affoibli les enfans, ou ceux qui ſont beaucoup échauffez par un régime peu convenable, achevent pour l'ordinaire de les conduire à la fin de leurs ſouffrances.

La cure des maladies des enfans.

Pour ce qui regarde la cure des maladies des enfans, il me ſemble que tous les Auteurs qui en ont traité comme de celle de toutes les autres maladies dans des volumes fort étendus, n'en ont pas

encore parlé d'une maniere dont on puiſſe être content. Je conviens volontiers qu'ils n'ont pas négligé de décrire exactement un grand nombre de maladies, de s'expliquer également ſur leurs cauſes, & ſur leurs ſignes diagnoſtics & prognoſtics à la maniere ordinaire. Ils ont ſuivi l'un après l'autre un chemin battu depuis long-tems, & le plus ſouvent ceux qui ont écrit les derniers ont reçû pour conſtant ce que leurs prédéceſſeurs avoient établi comme tel, ſans en examiner la vérité.

Il y en a eu très-peu juſqu'à preſent qui ſe ſoient donnez la liberté de propoſer d'autres indications curatives que celles qui ont été vulgairement approuvées, & qui ayent donné en particulier ſur les maladies de ces jeunes ſujets des obſervations tirées de leur propre nature plûtôt que des relations factices, & ajuſtées au théatre avec beaucoup d'artifice.

L'éloge & la cenſure de Delboë Sylvius.

Entre tous les Auteurs que j'ai lû ſur cet article Delboë Sylvius eſt celui dont le traité m'a fait plus de plaiſir, parce qu'il y a fortement ſoutenu que l'acide eſt la cauſe des maladies des enfans la plus vraie & la plus générale : mais

ce ſçavant homme, tant par ſon extrême prévention en faveur de quelques préparations chimiques très-volatiles, & par conſéquent trop chaudes, & en partie par ſon entêtement pour l'uſage continuel des opiates, quand il s'agit de traiter les enfans même dans l'âge le plus tendre, de maniere qu'on pourroit avec raiſon le diſtinguer en l'appellant le Docteur opiate, ce ſçavant homme, dis-je, a gâté abſolument dans ſa pratique, & même détruit de fond en comble, ce qu'il avoit établi avec autant d'érudition que de vérité dans ſa théorie.

Si nous voulons donc établir la cure des maladies des enfans ſur un fondement ſtable & ſolide, il faut avoir ſous les yeux la délicateſſe de leur conſtitution & leur foibleſſe naturelle; & il faut auſſi choiſir pour le traitement de leurs maux les remedes qui leur ſont les plus convenables : car en employant les remedes les plus doux qui ſont les plus sûrs, nous ſerons d'autant plus certains de leur réuſſite.

En effet il n'y a point d'occaſion plus propre à bannir l'uſage de ces grands & puiſſans remedes, comme on

les appelle, que dans le traitement des enfans, la vaſte étenduë de la Médecine pouvant aiſément nous en fournir de plus convenables. Car à quoi ſert d'allumer jour & nuit des feux pour tirer la vertu des minéraux pour des cures où les ſeuls altérans ſuffiſent ? Quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre la dureté preſque impénétrable de ces métaux, & la moleſſe du tempérament des enfans ? Comment ſe pourra-t-il faire que le foible eſtomac des enfans, qui peut à peine digérer une petite panade, & le ſimple lait de ſa nourrice, ſupporte la vertu cauſtique des remedes inflammatoires, & d'une nature tout-à-fait oppoſée à la délicateſſe de ſon tempérament ? Et comme les alimens qui conviennent aux enfans ſont les plus ſimples, on ne doit auſſi leur donner que des médicamens très-ſimples & très-doux, qui ayent beaucoup de rapport à leur nature, & qui ne ſoient pas préparez avec tant d'art.

Quel doit être le fondement de la cure des maladies des enfans.

Puis donc que l'acidité des humeurs eſt la premiere cauſe de toutes les maladies qui attaquent les enfans dans leur âge le plus tendre, tout l'artifice de leur curation conſiſte uniquement à maî-

triſer & ſubjuguer cet acide vicieux. On peut ſans doute offuſquer les yeux des commençans par d'épais nuages qui les empêchent de découvrir la vérité, quelque application qu'ils apportent à la pénétrer par d'exactes recherches. Mais au ſurplus s'il eſt permis de dire la vérité, & que nous ne cherchions pas à perdre notre tems & nos peines, il n'y a que ce qui tend à dompter l'acide qui ſoit propre à guérir les maladies en queſtion, & tout ce qui ne tend pas à ce but en fait de Médecine, inſulte plus ou moins le corps délicat des enfans.

Deux indications curatives à ce ſujet.

Mais pour abſorber ce mauvais acide il n'y a que deux vûës à remplir, c'eſt 1°. de préparer l'acide & le rendre propre à ſortir du corps du malade avec facilité : 2°. Que l'acide ainſi preparé ſoit chaſſé hors du corps par des évacuations qui ne ſoient point à charge à la nature. L'une de ces vûes ſans l'autre ne ſuffira pas, au lieu que l'une & l'autre enſemble s'entre-aideront, & agiſſant conjointement contre ces maladies aiguës, les détruiront promptement & sûrement, pourvû qu'on uſe bien à propos des moyens qui tendent

à cette fin : & l'action réunie de ces deux moyens peut auſſi donner beaucoup de ſoulagement aux malades dans les maladies chroniques.

La purgation donnée aux enfans dans un âge ſi tendre durant la rigueur des maladies aiguës, paroît d'abord dangereuſe & peu conforme à leur foibleſſe ; mais la certitude des avantages qu'ils en tirent en ſuivant la méthode que nous allons décrire, engagera bien-tôt à en faire l'expérience.

La même purgation preſcrite aux adultes dans les fievres continuës, a d'abord paſſé pour une audace pleine de témerité dans l'eſprit de ceux qui n'en avoient pas l'expérience ; mais l'heureux ſuccès qu'elle a eu entre les mains de quelques Médecins modernes des plus éclairez & des plus experts, lui a mérité enſuite l'approbation générale.

Sydenham a ouvert la voye de la purgation dans les fievres.

Le grand fleau des fievres de toute eſpece, & cet incomparable praticien M. Sydenham, a été le premier dans notre climat qui a rendu la purgation dans la vigueur des fievres d'un uſage ordinaire, & dans l'avertiſſement qu'il fit imprimer il y a quelques années, où il

il exposa sa méthode pour guerir cette fievre épidemique qui regnoit en ce tems là en Angleterre, & il nous paroît qu'il merita par là, que tant que la Médecine sera en honneur, il n'y ait aucun siecle où sa mémoire ne soit en veneration, soit dans sa partie ou dans les pays étrangers. Il ne s'est pas rendu moins recommandable d'avoir proscrit dans ses ouvrages l'usage trop fréquent des diaphoretiques.

Et ce célebre Médecin s'étoit assez déclaré dans les ouvrages qu'il avoit d'abord publiez, sur les avantages que l'on pouvoit tirer de la purgation, par exemple dans la cure de la fausse peripneumonie, qui est une maladie assez commune parmi nous, & dans les additions qu'il avoit faites à ses autres ouvrages, principalement dans la cure de la fievre d'Hyver, il avoit avancé que la guérison de cette maladie dépendoit uniquement de la purgation.

Enfin le regret qu'avoit ce grand homme presque septuagenaire travaillé de grandes infirmitez, étoit, sentant sa mort peu éloignée, mais toujours animé d'un grand zele pour le bien public, son regret étoit, dis-je, de ne pou-

voir mettre un grand nombre d'observations qu'il avoit faites sur ce sujet dans toute leur perfection, dans le precieux recueil qu'il avoit fait de ses ouvrages.

L'utilité de la purgation.

Quoique la purgation ne soit pas regardée comme un secret dans la Médecine qu'elle ne cede en rien aux merveilleux arcanes de la Chimie, & qu'elle tienne en effet le premier rang entre tous les remedes que la sagacité des hommes les plus curieux a jamais inventez pour la guerison des maladies; je ne laisse pourtant pas d'être persuadé que la purgation n'a ces avantages, que parce qu'elle supplée dans les maladies à la purgation naturelle qui se fait tous les jours dans le corps de ceux qui ne se maintiennent en santé, & ne se relevent de quantité de legeres infirmitez qu'autant que cette évacuation naturelle se fait chez eux regulierement, & dans une quantité moderée: car cette purgation naturelle n'est pas moins necessaire à la vie, & au maintien de la santé, que les alimens que nous prenons tous les jours pour notre nourriture.

Aussi faut-il convenir que si pour soutenir notre vie il est necessaire que

la meilleure & la plus ſucculente portion des alimens que nous prenons, paſſe dans les veines lactées pour nourrir toutes les parties de notre corps; il ne l'eſt pas moins que la portion la plus groſſiere & abſolument inutile, laquelle étant retenuë ne manque pas de fournir des exhalaiſons nuiſibles & venimeuſes aux parties ſuperieures, ſoit chaſſée vers la ſentine du corps, & évacuée par nature ou par art.

Et l'on ne peut douter que la purgation n'ait de droit l'avantage d'aider la nature pour une évacuation ſi neceſſaire, & que ce ne ſoit cette prérogative qui lui a fait donner l'excellent nom de Medecine préferablement à tous les autres remedes.

Sept ans avant la premiere édition de ce petit ouvrage, j'avois commencé à donner dans les fievres des enfans même les plus petits, des purgatifs ſuivant ma méthode ſi fort approuvée, ce que je ne faiſois pas encore dans le traitement des adultes, & je ne puis trop repeter combien cette pratique m'a réuſſi.

C'eſt pour cela qu'en liſant depuis avec attention les ouvrages dont j'ai parlé, j'ai reſſenti une auſſi grande

joie que m'auroit pû causer la plus insigne faveur dont m'auroit gratifié la divine Providence ; ce qui m'engagea à faire la même experience sur les adultes, & avec le même succès que je l'avois faite sur les enfans.

Il faut remarquer que les accidens de ces fievres portoient alors directement à la tête, que l'estomac ne s'y trouvoit presque pas interessé, & que la nature de cette fievre épidemique secondoit mieux l'effet de la purgation dans les adultes, que dans la fievre qui suivit immediatement, où l'estomac étoit fort troublé par les nausées & les vomissemens, ensorte que l'indication vouloit que l'on préferât d'abord les émetiques aux purgatifs.

Combien la purgation convenoit à la fiévre qui regnoit alors.

J'avertis alors ce grand Médecin de l'évidente alteration d'une constitution de l'air qui avoit regné depuis si long-tems ; mais il reconnoissoit lui-même que son âge avancé avoit tellement abbatu & diminué ses forces, qu'il n'étoit plus en état de porter aucun jugement sur les maladies populaires, ni de sortir de chez lui pour voir aucun malade.

Je puis ajouter que la fievre épidemique qui avoit si généralement regné

pendant le cours de l'année précedente, & qui a depuis désolé tant de familles dans toutes les villes & villages, qui attaque la tête plûtôt que les autres parties, & qui s'explique souvent par des accès violens & des intermissions fréquentes sans aucune horreur ni frisson manifeste, m'ont semblé plus sûrement, & plûtôt gueries par des purgations réiterées, que par l'usage du quinquina sans être accompagné de purgatifs, aussi bien que par d'autres méthodes secondées des cordiaques & des diaphoretiques.

La premiere indication est de préparer l'acide.

Or la premiere indication que l'on doit se proposer dans le traitement des fievres des enfans, consiste à bien préparer l'acide, pour l'évacuer ensuite avec plus de facilité; & l'on conviendra de la necessité de cette préparation, afin de rendre l'évacuation plus supportable aux malades, si l'on reflechit un peu sur la nature de l'acide : sçavoir, 1°. S'il a la qualité épaississante & coagulante qu'on lui donne communément; si c'est l'acide qui est la cause la plus frequente & la plus générale des obstructions; si c'est à ce même acide qu'on doit attribuer la corrup-

tion de toutes les liqueurs à l'exception des ſpiritueuſes ; ſi c'eſt l'acide ſeul qui cauſe les difficultez preſque invincibles que les Médecins ont à ſurmonter pour guerir les malades qui ſont beaucoup chargez d'aciditez ; ſurtout enfin s'il eſt cauſe des tranchées qui accompagnent les purgations données ſans preparation aux malades, dont la conſtitution tend à l'acidité.

Je ſçai que cette façon de parler, *preparations d'humeurs*, ſe peut lire dans beaucoup d'auteurs, & la fin qu'ont euë ces auteurs dans cette préparation d'humeurs a été que la purgation qui devoit lui ſucceder eut un plus heureux ſuccès ; c'eſt-à dire, qu'ils prétendoient que les humeurs groſſieres ſeroient par là plus attenuées, que les humeurs trop chaudes ſeroient temperées, que les voies obſtruées ſeroient renduës plus libres, ou de faire tranſpirer par là plus aiſément les humeurs au travers des pores de la peau par les diaphoretiques ; mais le plus ſouvent ces Médecins ont fait ſervir à cette préparation des ſirops, des eaux diſtillées, & d'autres ſemblables babioles qui n'ont pû produire l'effet qu'ils en atten-

Pourquoi l'ancienne préparation des humeurs étoit inutile.

doient ; & le tems qu'on auroit dû neceſſairement employer à combattre la maladie, ſe trouvoit non-ſeulement paſſé à ne rien faire, mais même à donner lieu au mal de faire un plus grand progrès.

Or cette prétenduë préparation telle qu'elle ſoit, a été, comme je crois, originairement fondée ſur l'aphoriſme vingt-deuxiéme de la premiere ſection mal entendu, qui porte que l'on doit purger les humeurs qui ont acquiſes une ſuffiſante coction, & non les cruës ; & cette ſentence détournée dans un mauvais ſens, a été cauſe que les Médecins les plus célébres n'ont preſque pas penſé depuis pluſieurs ſiecles aux avantages que pouvoit procurer la purgation dans la cure des fievres continuës ; parce que comme aux premieres attaques des fievres, après avoir mis les malades dans un lit bien chaud, on leur remarque ſouvent des ſignes de crudité aſſez viſibles, les Médecins qu'on appelle, quoique d'ailleurs bien verſez dans la pratique, ont alors recours aux ſudorifiques comme aux remedes les mieux indiquez, & marquent autant d'averſion pour les purgatifs que les

nourrices les plus ignorantes & les plus entêtées.

Pourquoi les Anciens ont négligé la purgation dans la cure des fiévres.

Je ſçai encore que differens auteurs ont fortement diſputé ſur l'uſage de la purgation dans les fievres; mais s'il eſt permis de s'expliquer là-deſſus nettement & en peu de paroles, ç'a plûtôt été par maniere d'acquit, & pour amuſer le lecteur en faiſant un pompeux étalage d'érudition, que pour mettre la verité dans tout ſon jour, & déterminer quelque choſe d'utile, qu'ils ont formé toutes ces diſputes. Mais Sydenham qui par ces grandes lumieres, & par la force de ſon eſprit, tout extraordinaire, a de nos jours ſi fort illuſtré la Médecine, a pleinement établi l'uſage de la purgation dans le traitement de toutes ſortes de fievres, non-ſeulement par les raiſons les plus ſolides, mais auſſi par ſes experiences, & par le ſuccès conſtant de cette pratique.

La préparation des humeurs par les aléxipharmaques, & les ſudorifiques eſt pernicieuſe.

La préparation des humeurs cruës uſitée dans les fievres, par l'uſage des alexipharmaques & des ſudorifiques; eſt plus propre à augmenter la crudité des humeurs qu'à leur procurer une véritable coction; & je puis aſſurer,

que de tels remedes préparans, préparent encore plûtôt les malades à une mort prématurée, en transportant les cruditez des parties inferieures du corps vers les superieures où elles occasionnent des phrénesies, des convulsions, & les accidens les plus pernicieux.

Au commencement des fievres soit essentielles ou symptomatiques, si l'on differe seulement d'un jour à l'autre les évacuations necessaires ce tems favorable à leur guérison s'échappe très-vîte, & ne revient plus. Ce tems précieux qui auroit dû servir d'abord de fondement à la cure de la maladie pendant lequel les forces du malade sont encore en vigueur, & n'y ayant que ce tems où les évacuations puissent produire de bons effets, s'évanouit peu à peu, pendant qu'on le perd en se servant sottement des cardiaques ; & en se fiant mal à propos aux fausses experiences des remedes chimiques, de maniere qu'un malade qui étoit peu de tems auparavant dans une habitude athletique, se trouvant atteint du délire, périt miserablement.

Après cela je suis certain malgrè tous les préjugez que l'on peut avoir au- La coction des humeurs est plûtôt

ptocurée par les évacuations que par d'autres remedes.

contraire, que les évacuations étant faites dans un tems convenable, l'urine qui aura d'abord paru crüe, acquerera bien-tôt une bonne coction, & que le malade donnera bien tôt des esperances de santé plus sûres & plus prochaines qu'aucun autre moyen qu'on puisse imaginer.

La préparation dont il s'agit à present ne doit donc pas être l'effet des sudorifiques proprement dits, qui sont beaucoup échauffans, & n'ont aucune qualité qui puisse s'accorder avec la constitution délicate des enfans, mais qu'on leur connoît assez souvent préjudiciable. Car les remedes temperez absorberont assurement l'acidité prédominante, calmeront le bouillonement des humeurs, & par leur vertu anodines les rendront incapables de produire aucun mal.

Dénombrement des remedes préparans.

Ces remedes sont, par exemple, les yeux & les pattes des écrevisses, les coquilles d'huitres, l'os de seche, les coquilles d'œufs, la craie, les coraux, la coralline, les perles, la mere des perles, les deux sortes de bezoard; la corne de cerf brûlée, l'os du cœur de cerf, la rapure de corne de cerf, l'u-

nicorne, l'ebene brûlée, le bol d'Armenie, la terre ſigillée, la pierre hématite, &c. Entre les remedes compoſez les plus eſtimez ſont la poudre des pattes d'ecreviſſes compoſée, la pierre de Goa, & les eſpeces de la confection d'hyacinthe.

Il n'eſt pas ſi facile entre les coquillages & les abſorbans de déſigner ceux dont il faut uſer préferablement aux autres, & qui ſont les plus efficaces dans les differentes maladies: car entre les plus ſçavans & les plus celebres Médecins il y en a qui joignant leurs ſentimens à ceux des Dames de qualité donnent la palme aux bezoards & aux perles, & les élevent juſqu'au Ciel, parce qu'elles ſont d'un plus grand prix, qu'elles viennent de loin, & ſont par conſéquent d'un plus grand mérite dans l'eſprit des femmes. Quels ſont ceux qu'il faut preferer aux autres.

Il y en a d'autres qui ne ſont pas moins habiles, mais qui en jugent peut-être plus ſainement, qui préferent aux autres les abſorbans les plus communs & les moins eſtimez, & qui eſtiment que ces remedes précieux ſont plûtôt ordonnez en faveur dss Apoticaires qui y font un gain conſiderable, qu'à

cauſe du bien qu'ils procurent aux malades.

Pour moi, comme je n'eſtime pas que l'on puiſſe facilement diſtinguer les vertus & les qualitez des eaux minerales, au goût, par l'analiſe, ou par quelqu'autre épreuve que les curieux puiſſent mettre en pratique, je veux bien quelquefois m'en rapporter aux idées des malades, & je leur laiſſe la liberté d'uſer indifferemment des eaux minerales purgatives quelque difference que l'on prétende y remarquer: car en mon particulier je n'ai jamais pû remarquer une notable difference dans l'uſage des pierres les plus précieuſes & les plus communes; ſi ce n'eſt que je crois volontiers que la bonté infinie de Dieu envers les hommes a donné dans chaque pays des qualitez & des vertus plus excellentes aux pierres & aux plantes qui y ſont connuës, & qu'on y trouve aiſément, qu'à celles qu'on y apporte de loin & à grands frais.

Je n'ai jamais pû me perſuader que les Princes & les grands ſeigneurs étoient plus ſûrement préſervez des injures de l'air, & de l'impreſſion du

froid dans nos climats fort ſujets à de grandes & frequentes variations du tems, avec leurs magnifiques habits de ſoie, de pourpre, & tous brillans d'or & d'argent, que le commun peuple qui n'eſt ni dans une facheuſe indigence, ni bouffi de l'orgueil que lui inſpire une abondance outrée, & qui eſt en état de ſe pourvoir d'habits, qui ſans être trop ſomptueux, conviennent à leur uſage, au Ciel & au climat où ils vivent.

Je n'ai pas crû non plus que l'abondance d'un vin exquis, François, Toſcan, & même de ce Falerne tant vanté, ni que des mets ſplendides & délicats que la cuiſine induſtrieuſe nous fournit, ſoient plus propres à maintenir les corps délicats de nos enfans en ſanté, que l'eau ſimple ou la petite bierre, & les alimens vulgaires, pourvû qu'ils ſoient ſalubres & bons dans leur genre.

Les remedes communs que l'on peut donner aux pauvres à peu de frais ne ſont pas moins bons que les plus chers.

Si entre pluſieurs coquillages à peu près de même nature, on peut en préferer quelques-uns à d'autres, je choiſirois les coquilles des huitres communes qui ſe trouvent ſur le rivage de la mer, qui ont été long-tems expoſées au ſoleil, & qui ſe ſont meuries,

pour ainſi dire, ſous les rayons bienfaiſans de la chaleur de cet aſtre, & qui ont été par-là mieux préparées que par le feu des chimiſtes qui leur donne une couleur bleuâtre ou jaunâtre qui ne leur eſt pas naturelle ; & s'il y a quelque choſe de merveilleux dans cette poudre de ſympathie, qu'on vante ſi fort, mais dont je ne ſçai rien de bien veritable, j'ai beaucoup de penchant à l'attribuer à la longue expoſition du vitriol à la vertu ſalubre des rayons du ſoleil.

Pour ce qui eſt en particulier des vertus admirables qu'il attribuë à cette poudre, notre Monſieur le Chevalier d'Ygbi, qui eſt un très-galand homme, poli, ingenieux, mais quelquefois un peu trop crédule, je n'y ai pas plus de confiance qu'aux relations merveilleuſes qu'on lit dans les Romans de Caſſandre, de Cleopatre, du grand Cyrus, & d'autres ſemblables fixions inventées pour amuſer des gens deſœuvrez, diſpoſez à ſe repaître de pareilles chimeres, dont l'illuſion empêche les jeunes gens, & ſurtout les femmes de s'occuper à des lectures plus ſolides, & de s'inſtruire utilement des veritables hiſtoires.

Cependant quoique je faſſe beaucoup de cas des adouciſſans les plus communs, & que je les préfere ſouvent aux plus ſomptueux & aux plus exquis, je ne prétends pas en critique inſultant & audacieux, traiter de fourbes & de trompeurs les ſçavans & excellens Medecins qui donnent de grands éloges aux perles & aux bezoards, & en font un cas tout particulier. Il eſt très-difficile, & il faut être bien hardi pour ſe croire en état de porter un jugement dogmatique & totalement déciſif tant ſur les médicamens que ſur toutes les autres choſes qui concernent la medecine ; & il me paroît bien plus ſéant de demander excuſe, & de l'accorder réciproquement, que de juger ſouverainement des choſes trop incertaines, comme ſi l'on étoit inſpiré par Apollon même.

Il faut juger avec beaucoup de retenuë des ſentimens des autres.

Les autres ont certainement autant de droit & d'autorité pour contredire mes ſentimens ſur la vertu & l'éfficace des medicamens que j'en ai d'examiner ceux qui ſont oppoſez à mes idées, parce qu'il eſt facile à quiconque a la cervelle un peu échauffée ou qui eſt de mauvaiſe humeur, de traiter de plantes

ſauvages & mal-faiſantes toutes celles qui ſont en uſage dans la Medecine, & de les déclarer plus propres à être ſarclées qu'à meriter l'attention des herboliſtes; mais j'ai toujours regardé une grande modeſtie dans celui qui l'a en partage comme un ſigne très-évident & très ſûr de ſon érudition & de ſon ſçavoir, & j'ai toujours plus approuvé la timidité d'un homme qui demande conſeil que la hardieſſe de celui qui ſçait juger des autres avec des yeux de lynx, mais qui n'eſt pas plus clair voyant qu'une taupe ſur ce qui le regarde.

Les Magiſteres ne doivent pas être mis au rang des préparans.

Je ne ſçaurois donner mon approbation aux magiſteres de perles que pluſieurs Médecins vantent à l'excès, parce qu'ils ont perdu leurs vertus naturelles, & qu'ils en ont contracté d'étrangeres; enſorte que s'ils ont eu par eux-mêmes la vertu d'abſorber puiſſamment l'acide, étant devenus acides doux par la préparation qu'ils ont ſoufferte, ils doivent à l'art d'être moins efficaces qu'ils n'étoient auparavant.

C'a été de propos déliberé que je n'ai point parlé des ſels volatiles, tant huileux que ſpirirueux, non plus que des bezoards, mineral, lunaire, ou ſolaire,

solaire, ni de l'esprit volatile de sel armoniac, & de corne de cerf; non que ces sels ne puissent quelquefois convenir même aux enfans; parce qu'ils ont la vertu d'absorber l'acide; mais il ne les faut donner, sur-tout aux enfans, qu'avec de grandes précautions à cause de la grande chaleur qui les accompagne.

Il est de même des sels & des esprits volatiles, & des sels lixiviels.

Je n'ai pas aussi pour la même raison beaucoup de penchant à exalter les sels lixiviels, non plus que les eaux cordiales qui ont beaucoup de chaleur, comme par exemple l'eau de pivoine composée, l'eau épidemique, l'eau céleste, l'eau admirable, l'eau de canelle la plus forte, & d'autres de même qualité, à moins qu'elles ne soient temperées en les mêlant en petite quantité avec des eaux plus douces, de maniere que leur chaleur soit presqu'insensible au goût.

Les remedes très-chauds ne conviennent pas aux enfans.

Car tous les remedes qui sont capables d'échauffer le corps, de quelque nom qu'on les honore, quelqu'estime qu'on en fasse, & quelque efficace qu'on ose leur attribuer, ne laisseront pas de dissoudre aisément le corps tendre des enfans, & sur-tout

de ceux qui ne font que de naître : ils consumeront insensiblement toute leur chaleur naturelle, & leur causeront enfin la fiévre ; & ces sortes de remedes doüez d'une excessive chaleur ne conviennent pas plus à l'âge tendre des enfans, que les laitages & les petites panades sont propres à tranquiliser l'estomac d'un laboureur affamé.

C'est pourquoi Galien interdit religieusement aux enfans l'usage de sa thériaque, de quelque maniere qu'elle soit préparée, quoiqu'il l'éleve d'ailleurs jusqu'au ciel, la regardant comme une véritable panacée.

Les préparations susdits doivent être tirez des anodins.

Que les poudres temperées dont nous venons de parler, absorbent ordinairement l'acide, c'est une chose si connuë qu'il est inutile d'en alleguer la moindre preuve ; & si l'on doute que ces anodins soient les plus sûrs moyens & les plus infaillibes pour appaiser les tranchées des enfans, on s'en convaincra parfaitement, si on leur ordonne une plus forte dose qu'à l'ordinaire, c'est à-dire une dose qui suffise pour arriver au but qu'on se propose.

Je dis ceci avec assurance que ces

fortes de poudres données en suffisante quantité appaisent toutes leurs tranchées & leurs douleurs de quelque cause qu'elles viennent, aussi certainement, que l'on est sûr de la vertu purgative de la rubarbe, à moins que le vice de quelque partie interieure & principale n'ôte toutes esperances de voir ceder la maladie aux plus puissans remedes que l'on pourroit employer pour la combattre.

Si dans quelque violente inflammation ou boüillonement des humeurs nous nous contentions d'ôter à un adulte six onces de sang quand il faudroit en ôter jusqu'à vingt onces, il ne faudroit pas dire pour cela que la saignée seroit un remede inutile aux enflammations : mais il faudroit attribuer le défaut du succès à la trop petite quantité du sang que l'on auroit tiré.

Il en est de même des poudres en question, car s'il en falloit donner jusqu'à une ou deux onces pour appaiser efficacement les tranchées & les douleurs de ventre opiniâtres d'un enfant, quel effet pourroit-on attendre d'une drachme ou deux données au petit malade dans le même espace de tems.

En quoi consiste la véritable habileté d'un Médecin,

La connoissance exquise des medicamens est peu de chose, & je dirai même la moindre partie d'un habile Medecin. Le bon usage des remedes pour satisfaire entierement aux indications que propose la Medecine, consiste à proportionner avec justesse l'espece & la quantité des remedes à la constitution particuliere du malade, en examinant à fond la nature de la maladie en cherchant avec soin à connoître le temperament du malade, surtout aux adultes s'il est sanguin ou mélancholique; si le sang a été fortement agité par la fievre, s'il manque d'esprits en consequence de cette agitation, si les forces en sont fort abattuës, enfin si la diete a été judicieusement prescrite. Toutes choses qui sont d'une bien plus grande consequence pour former un excellent Medecin que toute l'appareil des remedes de quelque part qu'on les ait tirez & amassez en grand nombre.

Si ce que je viens d'avancer n'est pas véritable, l'apoticaire avec des formules sera préférable en Medecine, à toute l'érudition du plus habile docteur, & le moindre garçon apoticaire

grand causeur, surpassera ou égalera bientôt son maître en merite; que dis-je, la moindre nourrice ou quelqu'une de ces femmes babillardes, garnie d'un livre de secrets qui lui sera venu de main en main damera le pion au plus sçavant Medecin & à l'apoticaire le mieux versé dans la connoissance & la préparation des remedes.

Mais pour en revenir à mon projet, voici les remedes que j'ai coutume de prescrire à un enfant d'un an qui a la fievre, & qui est tourmenté de tranchées.

Les formules des remedes préparans & la maniere de s'en servir.

Prenez de la poudre de pattes d'écrevisses composée, & de perles préparées de chacune une drachme; formez-en une poudre qu'il faut diviser en six paquets.

Ou bien prenez du besoard oriental, des perles préparées, des yeux d'écrevisses préparez, de chacun une demie drachme, des especes de la confection d'hyacinthe un scrupule; faites en une poudre, que l'on divisera en six paquets.

Ou bien prenez des coquilles d'huitres préparées, trois drachmes; des fleurs de soufre, une drachme; du cri-

ſtal mineral, deux ſcrupules; faites-en une poudre que vous diviſerez en douze portions égales.

Ou bien prenez de la poudre d'écreviſſes ſimple, une drachme; des yeux d'écreviſſes préparez, deux ſcrupules; de la cochenille, ſix grains; faites-en ſix priſes, le malade en prendra une à l'heure même, & une ſeconde ſi les douleurs ſont fort preſſantes, une demie heure après, & les autres après cela de quatre en quatre heures, à moins qu'il ne dorme, continuant ainſi pendant les deux premiers jours. Il faut donner ces poudres dans une cueillerée du julep ſuivant dont on donnera par-deſſus une ſeconde cueillerée.

Prenez de l'eau de lait alexitaire, quatre onces; de l'eau de cériſes noires deux onces; de l'eau de pivoine compoſée, & de l'eau épidemique de chacune deux drachmes; du ſucre perlé, demie once; mêlez le tout pour un julep.

Ou bien prenez des eaux de poüillot, & de lait alexitaire, de chacune trois onces; du ſyrop d'œillets, une once, mêlez-les pour un julep.

Je me ſers quelquefois du julep perlé

ſeul ſans autre mélange, avertiſſant de bien remuer la phiole avant de verſer la liqueur.

Prenez de l'eau de ceriſes noires quatre onces, de perles préparées une drachme, de l'eau de meliſſe deux onces, de l'eau épidemique trois drachmes, & autant de ſucre blanc. Mêlez le tout pour un julep perlé, dont le malade prendra trois cueillerées.

Lorſque l'enfant eſt travaillé d'une toux opiniâtre, il prendra une moindre doſe des poudres abſorbantes, & dans les intervalles on lui donnera une petite cueillerée du julep ſuivant.

Prenez de l'eau de poüillot, quatre onces ; du ſirop de guimauve, deux onces ; du beaume de tolut, une once ; mêlez cela pour un julep. On y ajoute ſouvent le bol d'Armenie, que l'on éprouve très-propre à calmer les catharres qui inſultent les poulmons. Le ſuc de poüillot chaud, dans lequel on diſſout le ſucre candi, égale en vertu beaucoup d'autres remedes ; l'huile d'amandes douces mélée avec le ſucre, produit auſſi de très-bons effets.

Le ſoufre vif ou les fleurs de ſouffre joints aux abſorbans des acides ſont

d'un trés-bon uſage pour les conſtitutions plegmatiques, parce qu'ils ont la vertu de diſſoudre les humeurs aſſemblées dans quelque partie du corps que ce ſoit : car le ſoufre n'a pas les qualitez nuiſibles & préjudiciables que Craton & d'autres Medecins celebres lui ont attribuées mal à propos, on lui reconnoit au contraire par experience une vertu alexitaire, expulſive, & trés-oppoſée à la corruption des humeurs.

On ne peut pas bien déterminer l'uſage plus ou moins fréquent que l'on doit faire de ces poudres, ſi ce n'eſt à raiſon de la maladie & de ſes ſymptômes, ſelon qu'ils ſont plus ou moins preſſans. Surquoi je ne puis dire autre choſe, ſinon que les inquiétudes, les veilles, & les tranchées des enfans ſont auſſi certainement calmez par les coquillages donnez à propos, que les douleurs & les inſomnies des adultes ſont appaiſées du moins pour un tems par les narcotiques.

Que s'il ſe trouve quelqu'un, qui mediocrement verſé dans la pratique medecinale, vienne à nous dire que l'uſage de ces poudres n'a rien de nouveau, ma réponſe ſera que l'uſage de

ces

ces poudres eſt véritablement inutile & incapable de remplir aucune indication curative quand on les donne en trop petite quantité, comme tout le monde en eſt depuis longtems perſuadé ; mais que l'on n'a pû juſqu'à préſent definir au juſte ni la quantité de leur doſe, non plus que le tems auquel il faut purger après en avoir fait un ſuffiſant uſage.

Il y a une fable triviale, dont on peut faire l'application à la difficulté qu'on pourroit nous propoſer à cet égard. Un plaiſant propoſoit un jour avec oſtentation à pluſieurs perſonnes de faire tenir un œuf ſtable ſur l'une ou l'autre de ſes extrémitez, ſur un plan horiſontal, & après pluſieurs tentatives, aucun des aſſiſtans ne pouvant y réuſſir, celui qui propoſoit la difficulté, en caſſant moyennement les deux extrêmitez de l'œuf le tint immobile, & leur revelant par-là le myſtere, appiêta à rire à tous ceux qui étoient préſens, qui connurent qu'on ne leur avoit propoſé ſous une image obſcure, qu'une choſe très-facile à faire.

On réſout une objection par une petite fable.

Trois jours après qu'on m'a mandé pour l'ordinaire, ſi la verole, la rou-

Diverſes formules de remedes doux,

geole, ou la fiévre écarlate ne paroiſſent pas, j'ordonne la purgation ſuivante ſi c'eſt un enfant d'un an.

Prenez du ſirop de chicorée avec rubarbe, deux drachmes; de la rubarbe en poudre, quinze grains, ou bien de la rubarbe & du ſené, de chacun demi ſcrupule; de l'eau de lait alexitaire, deux drachmes; de l'eau de canelle trente gouttes. Faites de tout cela une mixtion purgative.

Ou bien prenez deux drachmes de ſirop violat & quinze grains de ſené en poudre. Mêlez-les pour un bol laxatif.

Ou bien prenez de la poudre du comte de Warwik décrite dans la Pharmacopée de Londres; ſelon d'autres de la poudre de Cornachine, ſix ou huit grains. Faites-les avaler au malade dans une cueillerée d'eau de ceriſes noires dulcorée avec un peu de ſucre.

Ou bien prenez deux amandes douces pelées & broyées dans un mortier de marbre, en y verſant inſenſiblement une once & demie d'eau d'orge ou de l'eau de quelque ſimple plante; diſſolvez dans la coulure trois dragmes ou demie once de la meilleure manne. Mêlez le tout pour une émulſion laxative.

Ou bien prenez du lénitif fin deux ou trois drachmes, dissolvez-les dans une once d'eau de lait alexitaire, puis ajoutez-y huit, dix & douze grains de sené en poudre.

Dans les accidens extraordinaires causez par une grande corruption des humeurs, on donne la veille de la purgation, depuis six jusqu'à quinze grains d'Æthiops mineral, & quelques grains de mercure doux broyez ensemble dans un mortier de verre avec un peu de fleurs de souffre, que le malade avale dans une petite cuillerée d'un sirop agréable.

Ce qu'il faut faire dans des accidens extraordinaire.

Mais il faut observer que le mercure doux sublimé comme à l'ordinaire trois ou quatre fois, ne peut être administré aux enfans sans danger, & qu'on ne peut même sans péril en donner sûrement à plusieurs femmes la veille de leur purgation, parce qu'il excite d'ordinaire pendant la nuit des mouvemens desordonnez par haut & par bas, qui empêchent qu'elles ne soient purgées le jour suivant.

Avis sur le danger du mercure sublimé trois fois, & sur la sûreté de celui qui a été sublimé, 6. 9. & 12. fois.

De plus la salivation qui est quelquefois soudainement excitée par une seule dose, doit empêcher un medecin

prudent d'en donner aux personnes délicates.

Au reste ce même mercure doux sublimé au moins six, neuf & jusqu'à douze fois, se peut donner sans crainte tant aux enfans qu'aux femmes délicates, moins souvent neanmoins que l'Æthiops mineral. Mais ce mercure rendu si doux & tant de fois sublimé, lâche souvent le ventre en l'excitant presque sans violence, sans tranchées & sans vomissemens.

L'observation d'un très-habile Médecin.

En parlant l'été dernier de cet adoucissement & de cette sublimation réiterée du mercure, dans une consultation pour un enfant de qualité au sujet d'une fièvre qui le faisoit languir depuis long tems à la campagne, Monsieur Boyle très-habile medecin de Cantorberi, où il exerce sa profession avec beaucoup de réputation & de succès, nous dit qu'il avoit guéri plus de cent fois, autant qu'il pouvoit s'en souvenir, des enfans qui étoient attaquez des fièvres comateuses, symptôme très-dangereux, en leur donnant le mercure doux sublimé six fois. Sa pensée étant que les fièvres comateuses des enfans étoient le plus souvent produi-

tes par des vers ou des matieres vermineuſes qui troubloient toutes les fonctions du cerveau. Ce que je remarque ici non-ſeulement pour en faire honneur à ce ſçavant homme, mais encore afin que cette méthode ſoit connuë de pluſieurs autres Medecins qui en feront leur profit.

Lorſque l'enfant malade a trois ou quatre ans ou qu'il eſt vers la fin de la ſortie de ſes dents, ou s'il a des ſignes conſiderables d'avoir contracté depuis long-tems une inſigne corruption d'humeurs, un bol compoſé de ces ſortes de préparations lui ſera fort convenable, & on le pourra incorporer avec la gelée de coins, ou avec l'écorce de citron paſſée par le tamis de ſoye, & diſſous dans une cueillerée du julep.

Ces ſortes de bols conviennent très-fort à ceux qui ſont conſtipez, & qui ſont difficiles à émouvoir, parce qu'ils diſpoſent les voyes pour obeïr plus aiſément & plus promptement à la purgation du lendemain.

J'ordonne auſſi quelquefois d'appliquer l'emplâtre ſuivant ou un équivalent ſur la région de l'ombilic.

Prenez de l'aloës ſaccotrin une drach-

me, ou pareille quantité des eſpeces d'hyerepiere, des feuilles de ſabine, des ſommitez de petite centaurée, & de rhuë pulveriſée, de chacunes un ſcrupule, de la terebentine de Veniſe, ce qu'il en faut pour faire un emplâtre, que l'on environnera d'un peu d'emplâtre adherent; on peut y ajouter de tems en tems un ſcrupule de coloquinte.

Emplâtre qu'on peut appliquer ſur la région de l'ombilic.

Je ne connois aucun purgatif qui ſoit plus convenable à l'age des enfans & moins mal-faiſant que la rubarbe, dont un long & frequent uſage a fait connoître les effets. Elle enleve doucement & ſûrement la matiere febrile des enfans, en purgeant & fortifiant l'eſtomac, & tout le reſte du corps ſurchargé des mauvaiſes humeurs; ce qui convient fort par cette raiſon aux enfans, aux femmes groſſes, aux vieillards & à tous ceux qui ſe trouvent affoiblis par quelque maladie chronique.

La rubarbe pour purger les enfans eſt préferable aux autres purgatifs.

La rubarbe merite mieux, ſans doute, le titre de hyere, que les anciens ont ſi fort loué, & que les Modernes ont ſi hautement célébré, qu'ils en ont fait la baſe preſque de toutes les pilules que l'on garde dans les bou-

tiques des apoticaires, c'eſt l'aloës, lequel à cauſe de ſa grande amertume fait quelquefois de très-bons effets ſur les adultes, mais la chaleur, l'acrimonie & la corroſion, avec leſquelles il agit ſur le corps, le rend, & avec raiſon en quelque façon redoutable.

Le cas que l'on doit faire de l'aloës.

Après l'operation d'un doux purgatif, il faut donner vers le ſoir une doſe de poudre ſemblable aux précédentes, & la réiterer trois ou quatre fois le jour en des tems reglez, pendant deux jours & deux nuits; & il faut réiterer la purgation le troiſiéme jour, dont la doſe ſe doit regler ſur l'operation de la précedente.

On propoſe plus au long la méthode de purger.

Quand ces choſes ont été faites regulierement, les plus fâcheux accidens ſe trouvent calmez pour l'ordinaire, ou du moins beaucoup adoucis, de maniere que le malade eſt dès-lors hors de danger; quoiqu'il eut été un peu auparavant dans un très-grand péril.

Lorſque les enfans ſont un peu plus avancez en âge, il faut ſuivre la même méthode, de quelque maniere qu'on en uſe, c'eſt-à-dire qu'il faut d'abord préparer les humeurs, & enſuite les évacuer. On agira pour cela très-ſûre-

Le traitement des enfans qui ſont un peu plus âgés.

ment, en proportionnant exactement ces deux sortes de remedes aux differens âges des malades.

Il faut observer que la premiere purgation que l'on donne aux enfans qui ont la fiévre, soit non seulement composée de doux purgatifs, mais il faut aussi que leur dose soit moins forte, & le soir qui précede la purgation, on donne un lavement très-doux, avec quatre onces de lait de vache adouci avec le sucre, y ajoutant un peu de sel si le ventre est constipé avant d'en faire l'injection.

Quelques précautions qui regardent la premiere purgation des enfans.

Au reste pour avancer l'effet de cette premiere purgation, & suppléer au défaut du purgatif, s'il est trop foible, on peut avec sûreté donner un scrupule de cristal de tartre dans quelques cueillerées d'un foible bouillon d'avoine ou d'autre liqueur de même qualité.

Mais il faut sur-tout prendre garde que le cristal de tartre soit bien préparé, & qu'il ne soit point de ce faux cristal, que l'on donne presqu'au même prix que le tartre crud.

Si l'enfant malade est charnu, gras, & d'un temperament très-humide, qui tend à dégenerer en acide, vient à

être attaqué particulierement en hiver, de quelque maladie difficile à guérir, & que la corruption ne ſoit pas totalement détruite par une ou deux purgations preſcrites en la maniere précedente, il faut encore ſuivre la même route en purgeant de nouveau une ou deux fois, juſqu'à ce que la maladie ſoit abſolument diſſipée, ſi ce n'eſt qu'on peut laiſſer un jour ou deux d'intervalle de plus à donner les poudres alterantes.

Et je ne me ſuis jamais mal trouvé d'avoir ainſi réïteré la purgation autant qu'il a été neceſſaire aux ſujets d'une mauvaiſe conſtitution; loin de là leurs forces qui étoient auparavant toutes énervées, ont toujours paru ſe rétablir peu à peu.

Il faut ſeulement avoir égard en purgeant les enfans du premier âge quelle que ſoit la violence de la maladie, à ne leur pas donner des purgatifs qui ſoient au-deſſus de leurs forces.

Il ne faut jamais donner aux enfans de trop forts purgatifs.

C'eſt pourquoi je puis mettre ici ce que dit fort à propos Hippocrate notre grand Maître dans ſon livre des Médicamens purgatifs, mais que la plûpart ont mal interpreté, voici ſes ter-

Objection sur un texte d'Hippocrate.

mes : „ Tous ceux, dit-il, qui sont surpris de fortes fievres, ne doivent pas „ être purgez jusqu'à ce que la fievre „ soit diminuée du moins avant le quatorziéme jour, parce que leurs chairs „ & leurs ventres étant très-chauds s'ils „ viennent à prendre un medicament „ purgatif dans cet état, ils ne sont point „ purgez, & la fievre en devient plus „ forte, le malade change de couleur, „ & semble être atteint de l'ictéritie : „ car la bile étant émuë sans être évacuée, le malade ne veut ni boire ni „ manger, est dégouté de toute nourriture, & périt souvent dans ce triste „ état : mais s'il subsiste un seul jour „ & que la fievre diminuë après la purgation, il guérit. Il ne faut pas par „ consequent donner des médicamens „ purgatifs dans les fievres violentes ; „ mais quand le mal est pressant, on „ peut donner en tout tems un lavement purgatif au malade, parce que „ l'effet n'en est pas si dangereux.

Réponse à l'objection.

Il faut observer sur ce que dit en cet endroit ce grand Maître en Médecine, 1o. Qu'il parle des fievres violentes & très-ardentes qui arrivent aux adultes, & qu'il ne le faut pas enten-

dre des fievres qui arrivent aux nourriſſons, & aux enfans dont les fievres ſont naturellement moins fortes & moins ardentes. 2°. Que les remedes dont on ſe ſervoit dans ſon tems étoient très-forts & très-violens, & qu'on pouvoit preſque les regarder comme des poiſons, ſçavoir, le concombre ſauvage, la coloquinte, l'éllebore, & d'autres ſemblables purgatifs. 3°. Qu'Hippocrate parle des fievres dans leur état naturel, & ſelon leur propre caractere, ainſi qu'il fait des deſcriptions très-vraies & très-exactes des maladies épidemiques, ſelon ce qui ſe paſſoit dans ſon tems, mais qu'il ne faut pas prétendre qu'il ait parlé de la maniere dont on devoit traiter les fievres dans les ſiecles éloignez du ſien, & ſurtout dans le ſiecle preſent, où l'Art ayant acquis plus de perfection & de maturité, comme nos ſucceſſeurs pourront le reconnoître, les Médecins ont enfin appris à préparer plus promptement ces maladies à la purgation & à dompter leur ferocité, en faiſant prudemment une ſaignée aux adultes le jour qui précede la purgation, par où elle les adoucit, les tempere, & les dompte avec plus de

facilité. 4°. Il faut obſerver qu'Hippocrate nous apprend ici que ſi un particulier qui a la fievre prend un medicament purgatif, & qu'il échape par hazard dans le jour même du danger où il s'expoſe, il recouvre auſſi tôt ſa ſanté ; ce que je crois veritable, ayant vû très-ſouvent des enfans avec la fievre, ſur-tout au Printems & en l'Eté, auſſi tôt après l'opération de la premiere médecine, abſolument quittes de cette maladie & de tous ſes accidens, dès le jour même.

Tout ce que nous venons de dire étant ſuppoſé, je dis qu'Hippocrate a très-bien jugé des mauvais effets des purgatifs, par rapport à la violence de ceux de ſon tems quand ils étoient donnez mal à propos dans les fievres ardentes, c'eſt-à-dire ſans que la ſaignée eut précedé ; au lieu que ſi l'on purge un adulte avec nos minoratifs après lui avoir fait une aſſez grande ſaignée le jour précedent ; ou ſi l'on prépare les enfans à la purgation par des coquillages & d'autres remedes propres à temperer l'acide, & à rendre la matiere febrille originale par la plus ſoumiſe à la purgation, il me ſem-

ble que c'eſt ſe tracer vers la ſanté un chemin plus court & plus certain, que par l'uſage des cordiaux & des ſudorifiques prétendus les plus efficaces.

Mais pour deſigner en peu de mots la vraie & la principale raiſon pour laquelle la purgation dans les maladies aigues a été juſqu'à preſent ſi peu goûtée des plus habiles Médecins, c'eſt qu'ils mettoient, comme on dit en commun proverbe; la charuë devant les bœufs, en faiſant paſſer la purgation avant la ſaignée; ou du moins négligeant la ſaignée dans les cas où elle auroit été abſolument neceſſaire, ils donnoient témérairement la purgation ſeule compoſée des purgatifs les plus violens.

Erreur de quelques Médecins pour purger les malades avant la ſaignée.

Pour ce qui eſt de la ſaignée des enfans quand même la matiere febrile ſe ſeroit emparée des poumons, & qu'elle ſeroit accompagnée d'une toux convulſive, motifs qui ſeroient très-propres à engager quelquefois à la faire dans des cas ſi preſſans, il eſt pourtant évident que ce remede ne convient pas à leur nature dans le premier âge & qu'elle ne leur eſt pas plus propre dans un âge ſi tendre, qu'elle ne l'eſt

De la ſaignée des enfans.

aux vieillards dans un âge décrepit : c'eſt pourquoi j'eſtime que ſon ſecours eſt fort inutile dans toutes leurs maladies, ſi ce n'eſt dans les toux convulſives, ou dans les fievres qui ſaiſiſſent ſubitement les malades, & qui ſont accompagnées d'une toux facheuſe. Elle peut auſſi convenir aux grandes contuſions, & enfin dans les intervales des convulſions conſiderables.

En effet il eſt rare, & il n'arrive preſque jamais, pour ainſi dire, que les enfans dont le régime eſt reglé, & même aſſez auſtere, quoiqu'il leur paroiſſe d'ailleurs de l'embonpoint ſoient ſujets à une veritable pléthore.

Ils ont tous naturellement une humidité très-abondante ; & cette humidité qui a beaucoup de facilité à ſe convertir dans un mauvais acide, eſt la cauſe de toutes leurs maladies, & il n'y a pas lieu de croire qu'en tirant du ſang des veines on puiſſe efficacement corriger un temperamment humide qui commence déja à dégenerer en acide.

Reproches faits aux ennemis déclarez de la ſaignée.

Il y a des gens que leur penchant obſtiné à tout contredire porte à condamner abſolument tout uſage de la ſaignée même pour les adultes. Ce ſont

les fideles disciples d'Helmont, qui sont comme leur maître, inviolablement dévouez à son ancienne pratique ; & qui sont les heritiers fortunez de tous ses arcanes, de la connoissance desquels ni la Médecine ni la République n'ont jamais été dignes, qui se nomment Chimistes par excellence sous le fastueux titre d'adeptes initiez des principes d'une secte de philosophes dont toutes les productions ne se font qu'à la faveur du feu : ce sont en un mot des gens qui s'en font beaucoup accroire, & qui s'imaginant qu'il seroit indigne d'eux de suivre les routes battues, veulent toujours enfiler des chemins de traverses & peu fréquentez ; qui méprisent ce que les sciences ont de plus lumineux pour vaquer à la recherche de vaines chimeres qui ne peuvent soutenir le grand jour ; & qui prenant pour sublimes des speculations frivoles & de néant, bronchent sans cesse, & cherchent en vain avec beaucoup de peine & de travail de certaines panacées dont la découverte est impossible, & après s'être long-tems & inutilement repus des trésors imaginaires des adeptes, leurs biens se trouvant ré-

Portrait succinct des Alchymistes.

duits en fumée, ou perdent l'esprit & ont besoin d'Ellebore, & après s'être crus un peu auparavant plus riche que Crefus, ils ne remportent que des fonges, & meurent de faim & de misere.

Les vertus des coquillages.

Tous les coquillages tendent à dessecher les corps, & c'est pour cela qu'ils conviennent proprement aux maladies qui reconnoissent pour leur cause les humiditez trop abondantes aussi-bien que les constitutions humides : or le temperament des enfans est très-humide & tres-mou. Ces coquillages ont aussi une legere astriction que la calcination leur fait perdre, quoique l'action du feu imprime de la chaleur aux corps sur lesquels elle agit, & même une acrimonie considerable, comme on le remarque à la chaux vive, & comme plusieurs médicamens chimiques en fournissent des preuves très-évidentes.

Mais ces mêmes substances absorbent aussi très puissamment l'acidité qui n'est pas moins inséparablement accompagnée de la corruption de l'humidité aqueuse, que le feu est inséparable de la chaleur. Or les coquillages ne donnent aucune chaleur aux corps tendres des enfans, & c'est la raison qui me les fait

fait préferer dans le traitement de leurs maladies à tous les autres remedes.

Il y a pourtant encore un autre motif de ma préference en faveur de ces coquillages, c'eſt que l'eſtomac des enfans étant imbu d'un levain extrêmement vorace & preſque inſatiable, les ſeuls liquides ne ſuffiſent pas pour l'apaiſer, parce que la pointe de ce ferment doit être émouſſée, ou par une ſubſtance butyreuſe qui adhere longtems à l'orifice ſuperieure de l'eſtomac, ou par des panades ou des bouillies, qui n'étant pas aſſez promptement portées à l'eſtomac, ils contractent une faim extraordinaire.

J'ai obſervé plus d'une fois que des enfans malades ne tomboient en langueur, qu'à cauſe que leurs nourrices leur donnoient trop peu de nourriture & trop liquide. C'eſt pourquoi les coquillages ſont à divers égards très-conformes à la nature des enfans, les impreſſions ou les alterations qu'ils font dans la région de l'eſtomac ſubſiſtant plus long-tems que celles de toutes ſortes d'alimens liquides.

Pour ne rien dire de pluſieurs oiſeaux notablement affoiblis par la ma-

ladie nommé Pica ou appetit dépravé, maladie connuë aux poulles, ceux qui en ont ſoin, en mêlant du ſable dans la nourriture qu'ils leur font avaler, les guériſſent en fort peu de tems.

Ce qu'il faut entendre par les coquillages.

En parlant des coquillages je n'ai pas ſeulement entendu les corps qui portent ce nom legitimement, mais auſſi les coraux, la craie, la coraline, les deux bezoards, & d'autres ſemblables qui ſont douez de la même vertu d'abſorber l'acide, & conformes à la nature des enfans, quoique la plupart ſoient d'une eſpece toute differente de celle des coquillages.

Tous ces médicamens ſont depuis long-tems uſitez dans la Médecine, cependant leur veritable uſage & le plus conforme à la nature des enfans, ou n'a pas été connu juſqu'à preſent, ou n'a été d'aucun ſecours dans la cure de leurs maladies : car il eſt arrivé pour avoir trop affoibli leur doſe, que la plûpart des Médecins les croyant peu efficaces ont eu recours à des remedes moins ſûrs, & même nuiſibles & contraires à leur conſtitution, je veux dire aux opiates dont ils ſe ſont ſervis pour calmer leurs douleurs & leurs inſomnies.

Je me ſouviens bien qu'un celebre Médecin voulut à ce ſujet me tourner en ridicule, l'orſque traitant d'une fievre très-dangereuſe un enfant de qualité heritier de grands biens, je le fis appeller en conſultation. Comme il ne manqua pas de propoſer d'abord un narcotique, & s'appercevant que je répugnois beaucoup à l'uſage de cette drogue contre ſon attente, M. me dit-il, il me ſemble, à vous entendre parler, que votre pratique eſt bien particuliere & fort differente de celle qui eſt aujourd'hui la plus ſuivie ? Oui M. lui répondis-je, en traitant les enfans malades je ne ſuis point la coutume, & je me promets bien de ne la jamais ſuivre : car l'experience que j'ai faite des remedes que je viens de propoſer, m'ayant rendu beaucoup plus certain de leurs effets & de la ſûreté de leur réuſſite, qu'on ne l'eſt de ceux dont on ſe ſert dans la pratique ordinaire pour appaiſer leurs tranchées, les tranquiliſer dans leurs inſomnies, pour calmer leurs douleurs, & arrêter leurs diarrhées, & ayant fait plus d'uſage qu'aucun autre des remedes que je préfere aux narcotiques, quelque eſtime que d'autres en faſſent,

je ſuis déterminé à ne m'en pas ſervir aux dépens de la vie des malades.

C'eſt l'ignorance des vertus des coquillages qui a donné lieu à l'uſage immoderé des narcotiques.

Je ſçai qu'aucun des zelez partiſans des opiates n'en défend l'uſage aux conſtitutions mêmes les plus foibles, & que la plûpart les ordonnent trop librement, tant aux plus foibles qu'aux plus robuſtes, fondez peut-être ſur le proverbe qui dit que les morts ne diſent mot ; ou bien perſuadez que le ſommeil eſt toujours très-agreable aux malades, aux aſſiſtans, & aux gardes qui ſont pendant ce tems là quittes de tout ſoin, & jouiſſent d'une parfaite tranquilité.

Car quel Médecin donnant beaucoup plus qu'il ne doit aux narcotiques, quoiqu'il mette par là au croc, pour ainſi parler, le malade qu'il prolonge ſa gueriſon, & qu'il vuide ſa bourſe, ne ſera pas auſſi bien recû des malades qui ſont tourmentez de cruelles douleurs, que le ſont de grands Seigneurs, ceux qui ſçavent par de flateuſes inſinuations s'attirer leurs bonnes graces?

Les narcotiques ne ſont ni ſûrs ni néceſſaires aux enfans.

Mais le pouls des jeunes gens étant très-foible, leur conſtitution très-délicate, & leurs forces étant très-abat-

tuës, je ne comprends pas pour quelle raiſon l'on ſe ſerviroit dans le traitement d'un enfant malade de remedes incertains & dangereux quand on en a en main de très-ſûrs & preſque infaillibles.

A quoi je puis ajouter, que depuis que mes experiences m'ont aſſuré que les coquillages & d'autres remedes dont j'ai parlé ont une vertu anodine, & même aſſoupiſſante dans le traitement des enfans, pourvû qu'on les donne dans une doſe ſuffiſante, & qu'on les réitere ſelon le beſoin, il n'y en a eu preſque aucun dont la maladie quelque douloureuſe qu'elle ait été, qui ait eu beſoin du moindre des narcotiques qui ſont legitimement décorez d'un ſi beau nom.

Or, comme la pharmacie des opiates ne convient à pas une des maladies des enfans, à l'exception du vomiſſement opiniâtre dont nous parlerons dans la ſuite, on n'y doit point auſſi employer des médicamens trop échauffans quand on les qualifieroit, comme on fait d'ordinaire, du nom de cordiaux & de ſalubres, ſi ce n'eſt qu'on les donne en très-petite quantité.

Les médicamens très-chauds donnez ſous le nom de cordiaux ſont très-nuiſibles aux enfans.

Le nom de cordial a été inventé avec adreſſe pour flater agreablement toutes les femmes, & pour éblouir les payſans qui ſont ſouvent éloignez des lieux où l'on trouve d'habiles Médecins, & où de bonnes Dames font charitablement la médecine, qui leur donnent ces prétendus cordiaux pour toutes ſortes de maladies, & que tous les ignorans reçoivent avec un plaiſir indicible, ſe croyant exemts de tous maux quand ils en ſont munis : car qui eſt-ce parmi le petit peuple qui puiſſe après avoir pris un cordial, s'imaginer qu'aucun mal un peu conſiderable ait la hardieſſe de l'attaquer ?

Il y a cependant des Médecins marquez au bon coin qui doutent en quelque façon ſi parmi un grand nombre de ceux qui meurent ſans violence, pluſieurs ne doivent pas leur mort plutôt aux cordiaux qu'à leur maladie : parce que tout ce qui a coutume d'augmenter les ſymptômes de la maladie, tout ce qui augmente la ſoif, rend la langue ſeche, ou qui augmente de quelque maniere que ce ſoit la chaleur de la fievre, eſt peu convenable aux conſtitutions délicates, & qui

n'oppoſent qu'une foible reſiſtance aux inſultes de ces remedes.

Sur quoi je puis avancer avec toute la ſincerité poſſible, que j'ai toujours vû arriver de pernicieux effets, pour ne pas dire funeſtes, pour avoir tenu les enfans dans un régime trop échauffant, comme je l'ai déja fait obſerver plus d'une fois; au lieu que par l'uſages des drogues temperées toutes les fois que j'en ai été le maître, lors même que les ſymptômes ont été les plus violens, j'ai obſervé que ces petits malades n'en ont jamais ſouffert aucune incomodité.

Si l'uſage des coquillages produit des obſtructions.

Quelqu'un peut-être m'objectera que la ſubſtance dure & preſque pierreuſe des médicamens que je viens de propoſer, ne peut manquer d'engendrer des obſtructions, & que la nature délicate des enfans jointe à l'étroiteſſe de leurs conduits doit neceſſairement beaucoup aider à ces embarras.

Pour mieux répondre à cette objection, il faut conſiderer que l'intemperie acide eſt la mere legitime des obſtructions que les enfans ont coutume de contracter, tant par la froideur de

l'air, que par la délicateſſe de leur conſtitution, quoique leur régime ſoit très-régulier & leur boiſſon très-limpide. Il s'enſuit de là que tout ce qui peut corriger l'intemperie acide & l'adoucir, abſorber les aciditez & diſſoudre les coagulations, eſt propre à lever les obſtructions, & à calmer tous les ſymptômes qui en reſultent, & c'eſt ce que font à merveille tous les remedes que j'ai propoſé.

Il y en a d'autres qui prétendent que l'intemperie alkaline eſt la cauſe la plus generale de toutes les fievres, & que tous les acides donnez indifferemment aux febricitans produiſent de merveilleux effets, ſoit hommes ou femmes, enfans, ou adultes. Cette doctrine, pourvû qu'elle ne ſoit pas controuvée, a plûtôt été imaginée dans la vûe du gain, ou pour ſe ſingulariſer par la nouveauté, que pour établir une vérité ſolide.

Qu'on donne ſans conſequence à cette opinion le titre de doctrine, il eſt toujours conſtant qu'elle s'oppoſe à l'experience la plus commune, tant au ſujet des enfans, que des vieillards, & ſur tout des femmes, qu'au ſentiment

ment unanime des anciens Médecins les plus celebres, qui ont de tous tems statué que les acides sont très-contraires à la matrice & à toutes les maladies ; & conviennent tous que les acides fourniſſent au corps un mauvais ſuc, propre à produire un grand nombre de maladies, à irriter les parenchymes des viſceres, puiſqu'ils diſſolvent non-ſeulement les perles, mais même les métaux par leur vertu corroſive, qu'ils ſont auſſi très contraires aux nerfs qui ſervent aux ſenſations, qu'ils excitent quantité de vents, & qu'ils cauſent de violentes douleurs de tête.

Le ſentiment des anciens Médecins ſur les acides.

Enfin le trop grand uſage des acides eſt d'autant plus à craindre dans ce climat, que notre region d'Angleterre eſt déja plus ſujette qu'aucune autre aux affections mélancholiques qui ſont cauſées par des aciditez ſurabondantes.

L'uſage des acides plus à craindre en Angleterre qu'ailleurs.

D'autres pourront bien nous faire un crime de négliger la doctrine des criſes, laquelle quoiqu'aſſez obſcure n'a pas laiſſé d'être de tous tems fort autoriſée dans les Ecoles de Médecine ; & de ce que nous laiſſons dans l'oubli le calcul des jours critiques dont

Le jugement qu'on doit faire des criſes.

les anciens ont fait un ſi grand cas, & qui eſt encore à préſent ſi vanté par tant de gens qui admirent à l'excès les choſes dont ils ont le moins d'intelligence.

Je leur répond que la criſe n'étant autre choſe qu'un changement ſoudain qui ſe fait dans la maladie, ou vers la ſanté, ou vers la mort, après l'avoir obſervée avec toute la diligence poſſible nous avons reconnu qu'elle dépendoit totalement de la methode curative, particulierement dans les enfans dont il s'agit preſentement, & que c'étoit l'adreſſe ou l'imperitie de l'Art & des Artiſtes qui pouvoient la retarder ou l'avancer.

En effet, comme la cure des maladies eſt principalement appuyée ſur les évacuations générales procurées dans un tems convenable, les cruditez qui cauſent la fiévre ſont plus promptement digerées qu'elles n'avoient coutume de l'être, & une partie de la matiere morbifique eſt auſſi-tôt chaſſée, & celle qui reſte étant affoiblie, cede plus aiſément dans la ſuite aux remedes qui ſont donnez à propos.

Mais parce que les humeurs ſont

d'ordinaire beaucoup agitées par les diaphoretiques & par les cordiaux, que les esprits entrent de jour en jour dans une plus grande confusion, & que l'on ne peut employer que les lavemens, dont l'efficace n'est pas portée au-delà des gros intestins, la coction des humeurs, & la crise même ne doivent être attenduës raisonnablement qu'après un trop sçavant, trop solemnel & trop pompeux étalage d'une longue suite de médicamens, dont l'action est toujours très-lente & très-tardive.

La nature des crises demande plusieurs sortes d'évacuations.

Enfin la crise ne me paroît être autre chose qu'un dernier effort de la nature, laquelle rassemblant ce qui lui reste de forces, tend à évacuer la matiere morbifique par les voies les plus convenables, ce qui arrive chez nous très-fréquemment par les sueurs à cause d'un régime trop chaud gardé à contre-tems.

Il se fait encore des crises par une hémorragie, par le flux de ventre, par le vomissement, & quelquefois par un flux d'urine. On infere de tout cela que la nature elle-même qui est le plus savant & le plus sage Médecin que l'on puisse imaginer, ne veut jamais tenter

d'autre crise pour terminer les fievres, que celle qui s'accomplit par les évacuations les plus conformes aux besoins des malades, & de leurs maladies.

Ce qu'il faut juger des remedes précipitans.

On a beaucoup & differemment écrit & disputé dans ces derniers tems du merveilleux usage des remedes précipitans dans la Medecine; comme si toutes les maladies dont les hommes peuvent être affligez, pouvoient être aisément guéries, si l'on avoit la connoissance du précipitant propre & specifique à chaque maladie.

Mais il faut observer qu'il s'agit à présent des fiévres aiguës des enfans qui attentent soudainement à leur vie, & non pas des chroniques qui donnent au Médecin de longues tréves, & un tems suffisant d'examiner curieusement la vertu des remedes, & d'en éprouver les effets.

De plus, il faut entendre par précipitation, une separation de particules grossieres, qui par la vertu d'un dissolvant acide étoient suspenduës d'une maniere imperceptible dans une liqueur claire, mais qui déliées par une substance propre à briser l'acide, se précipitent au fond du vaisseau.

Or la crudité qui a coutume de se montrer dans les fievres, nous paroît être l'effet d'un acide prédominant, & la coction nous marque un acide presque détruit, & que la nature prend le dessus ; par conséquent la purgation excitée par art chasse vers le bas les cruditez qui s'étoient portées vers les parties superieures, & semble mieux précipiter les corps & plus naturellement que tous les autres médicamens, au moyen de quoi elles se déchargent enfin par le ventre ou par les urines.

Les purgatifs sont les principaux précipitans.

On peut même assûrer que quelqu'autre sorte de médicament que ce soit, malgré ce qu'en peuvent penser ceux qui s'en tiennent à la simple spéculation, a une espece de vertu précipitante, peut-être par la seule raison que tout médicament est en quelque façon purgatif, & cette legere vertu purgative le rend propre à produire cet effet.

Mais il ne faut pas s'imaginer que la précipitation se puisse faire avec la même viteſſe & la même efficace dans un corps revêtu des diverses formes, qui contient en soi autant de sucs & d'humeurs qu'il a de differens conduits

& de differens détours, que peut faire un Chimiſte joueur de goblets, qui ſçachant faire tomber adroitement dans ſes liqueurs differentes goutes, les fait dans un inſtant prendre de diverſes couleurs toutes merveilleuſes, ou bien y fait en fort peu de tems des précipitations appellées magiſteres.

Puis donc que la fiévre a coutume d'attaquer les parties vitales, & ſurtout les ſuperieures, & qu'elle ne laiſſe pas au Medecin le tems de refléchir ſur des experiences incertaines & dangereuſes, il eſt aſſurement de ſa prudence, non ſeulement de ne s'en pas tenir à flater la matiere febrile par des legers & frauduleux précipitans, mais de prendre d'abord le parti le plus ſûr, & d'employer la méthode la plus efficace pour exterminer radicalement & amplement cette matiere par de ſinceres & veritables évacuations qui n'en laiſſent aucun veſtige.

Mais comme pluſieurs Médecins d'une très-grande réputation ſe ſont aviſez depuis long-tems, & continuent encore de vouloir chaſſer promptement toutes les fiévres par des remedes ſudorifiques, il eſt aſſez à propos d'ajou-

ter ici quelque choſe touchant cette méthode.

Comment des fievres fort douces deviennent aſſez ſouvent malignes.

A l'inſtant même que ces Médecins voyent quelqu'un attaqué d'une fievre épidemique, ils ſe figurent d'abord je ne ſçai quelle malignité, qu'ils tâchent auſſi-tôt d'éloigner par des alexipharmaques & des ſudorifiques très-chauds : cependant la fievre, qui ſouvent eſt d'elle-même aſſez douce, & qui n'a aucune malignité, eſt ordinairement renduë par cette méthode réellement, & de fait une fievre des plus malignes.

Car comme la ſeroſité qui doit charier le ſang des arteres dans les veines, eſt totalement épuiſée par ces ſudorifiques témerairement donnez, il ne faut pas s'étonner que les parties groſſieres du ſang ceſſant de ſe mouvoir, croupiſſent dans leurs vaiſſeaux; que le pouls après cela ſoit débile, inégal, ondoyant, tremblotant, fourmillant, ou intermittent; que les malades pour la même raiſon rendent peu d'urine, & marquent beaucoup de crudités, & qu'enfin les premieres marques de malignité ont coutume de ſe manifeſter, qui ſont des vergetures ſur la

peau, des tâches pourprées, & quelquefois des marques de peſtilences, qui ſont des ſignes qui font connoître par degrez que la gangrene ſe fait, ou qu'elle eſt faite.

Car l'habitude du corps qui étoit chargée de beaucoup d'humiditez accompagnées d'une chaleur benigne & moderée, ſe trouvant enſuite ſous un regime plus chaud, ſe deſeche, ſe brûle & ſe trouve enfin comme rotie par une exceſſive chaleur, enſorte qu'il ne reſte pas une quantité ſuffiſante de lymphe deſtinée à arroſer les parties, & que le ſang trop épaiſſi & tout propre à s'arrêter, ne peut plus couler ni ſe mouvoir aſſez promptement dans les conduits qui ſervent à la circulation continuelle du ſang qui eſt neceſſaire pour le ſoutien de la vie.

Mais je propoſe la pratique des Turcs à tous ceux qui ſur la fauſſe idée de malignité très-propre à couvrir les funeſtes effets des plus chauds médicamens, ont coutume d'employer les diaphoretiques les plus inflammables dans le traitement preſque de toutes les fievres, & je tiens la méthode de ces Orientaux de pluſieurs marchands.

La méthode des Turcs dans les traitemens de la peſte n'eſt pas ſans fondement.

dignes de foi. Et quoique cette maniere d'agir ſoit contraire à l'érudition medecinale, elle me paroît pourtant fondée en raiſon, & même aſſez naturelle. Ils prétendent que c'eſt avec le ſuc de limons mêlé en quantité dans les bouillons, & en mâchant fréquemment des morceaux de limons ſucrez, que ces peuples ſe guériſſent de la peſte qui tient le premier lieu entre les fievres malignes, & qu'ils y joignent une boiſſon nommée ſorbet, qui eſt parmi eux d'un grand uſage, & qui n'eſt autre choſe que de l'eau édulcorée avec le miel ou le ſuc, enſorte qu'on peut dire que leur régime eſt très froid, en ſorte que notre mithridat, notre theriaque d'Andromaque, notre racine de ſerpentaire virginiene, & tant de remedes très-chauds que nous appellons alexipharmaques n'y ſont point connus, ou du moins n'y ſont pas fort eſtimez.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la crainte de la peſte dont tous les eſprits ſont ici frappez de tous points comme d'un coup de foudre, ne fait pas d'ordinaire perir plus de malades, & moins encore que fait ailleurs une ſimple fievre, & dans les régions mê-

mes de notre Europe, où la Médecine doctrinale eſt le plus en vogue.

Mais toutes les autres raiſons miſes à part, la réflexion que doivent faire nos Médecins, c'eſt que généralement parlant toutes nos fievres deviennent très-aiſément inflammatoires, & attaquent ſouvent en particulier quelque partie notable, comme la pleure, le poulmon, le larynx, les muſcles, les jointures, ou quelqu'autre viſcere, & que l'on attribuë communement toutes ſortes d'inflammations à la pléthore, ou à une réplétion exceſſive.

Les fievres en Angleterre viennent le plus ſouvent de réplétion.

Et de fait y a-t-il au monde quelque nation où il ſe faſſe une ſi prodigieuſe conſommation de troupeaux & de beſtiaux; Y en a-t-il quelqu'une où l'on trouve tous les mets & les aſſaiſonnemens qu'on peut déſirer en plus grande abondance? S'il eſt donc vrai que le luxe & la réplétion ſoient les cauſes ordinaires des maladies: & qu'elles donnent lieu à des fiévres inflammatoires ſi fréquentes, les remedes propres à mettre le feu ſur le feu, quelque indication que l'on puiſſe ſe propoſer dans leur uſage, ne doivent pourtant être donnez qu'avec beaucoup de précaution & de réſerve.

Mais comme toute fievre continue, quoique benigne & réguliere, & même toute fiévre intermittente, eſt toujours cauſée par un venin qui gâte & détruit les eſprits; ce que le célebre Morton nie fortement, fondé ſur une infinité de raiſonnemens philoſophiques, afin de favoriſer en ces occaſions l'uſage des alexipharmaques les plus échauffans, ou celui du quinquina; je ne ſçaurois pourtant déferer au ſentiment de cet excellent Medecin.

Car comme un ſage & habile Medecin, & qui a de la probité, doit toujours avoir devant les yeux le bien & le mal que peuvent cauſer à ſes malades les remedes qu'il leur ordonne; il n'y a rien auſſi de plus inhumain & de plus honteux à un Medecin, que de faire du mal à un malade qui demande ſon aſſiſtance, au lieu de ſe comporter avec prudence dans les occaſions douteuſes, pour ne pas lui donner occaſion de ſe plaindre d'être plus maltraité par ſon Medecin qu'il ne l'eſt par ſa maladie: & qu'il lui eſt alors bien plus ſéant de ſe contenter d'ordonner un bon régime au malade, & d'abandonner la maladie à la nature, parce

qu'il eſt plus honorable au Medecin de n'avoir rien à ſe reprocher, que d'être accuſé d'égorger des hommes même contre ſon gré, en faiſant des entrepriſes téméraires, dont quelques-uns de ceux qui ont recours à lui peuvent être les victimes.

Il eſt donc certain, que toute hypotheſe eſt dangereuſe, quoiqu'elle ſoit établie ſur des principes plauſibles, & ſur des raiſonnemens qui marquent beaucoup d'érudition de la part de ceux qui la mettent en vogue, & qu'il eſt de la prudence de ne pas tabler ſur une choſe ſi incertaine.

Je conçois enfin qu'il n'eſt pas plus ſûr d'attribuer la cauſe formelle des maladies à un venin, qui par maniere d'enchantement attaque ſubitement les hommes & les quitte de même, que de l'imputer à ces qualités occultes, tant vantées par les Anciens, & dont on ſe mocque il y a déja long-tems dans ce ſiecle qui paſſe pour être très-éclairé ſans neanmoins que l'on ait encore ſubſtitué à ces qualitez occultes des raiſonnemens beaucoup plus ſolides.

La notion de malignité eſt ſouvent fauſſe.

Le raiſonnement qu'employent d'ordinaire certains Medecins pour ſoute-

nir leur prejugé de malignité dans les fiévres, eſt frivole & puerile. Les fiévres, diſent-ils, ſont eſſentiellement malignes, puiſqu'elles ſont contagieuſes; car ſi la contagion, c'eſt-à dire, la communication facile d'une maladie d'un ſujet à un autre étoit une preuve de malignité; il s'enſuivroit de là que la galle devroit être miſe au nombre des maladies malignes, puiſqu'elle ſe communique avec beaucoup de facilité.

Cependant elle n'en a point les veritables ſignes, puiſqu'elle ne cauſe pas un abattement ſoudain de toutes les forces, qu'elle n'ôte pas l'appetit, que le pouls & les urines de ces gens-là ſont dans leur état ordinaire, & qu'ils font parfaitement bien toutes leurs fonctions tant animales que naturelles.

Il y a certainement une contagion maligne dans toutes les maladies qui ſont accompagnées d'une grande inflammation, comme ſont la peſte, la petite verole, la rougeole, la toux convulſive des enfans, & d'autres ſemblables, qui ſont originairement cauſées par une inflammation très-violente.

En quelle occasion les sudorifiques peuvent être utiles & quelles doivent être leurs qualitez.

A l'égard des sudorifiques que l'on employe dans les fievres, je conviens que les sueurs tant naturelles que celles qui sont excitées par l'Art, peuvent être très-salutaires dans les premieres attaques des fievres, quand les pores de la peau commencent à se fermer, & que la transpiration sensible & insensible est fort empêchée; mais il faut que les sudorifiques dont on se sert, soient temperez, & ne point user de ceux qui peuvent allumer intérieurement un grand incendie. Il ne faut pas aussi employer ceux que la Pharmacie a rendus si secs, non plus que ceux qui contiennent des esprits si vifs, qu'ils sont capables d'ajouter flamme sur flamme; & on doit leur préférer ceux qui sont liquides & alimenteux, qui peuvent par conséquent fournir une quantité de matiere propre à suppléer à l'abondance des sueurs, & qui les excitent plûtôt par leur chaleur extérieure que par leur chaleur naturelle.

Je crois après cela que je ne dois pas me taire sur une chose qui mérite attention, & qui n'est pas tout-à-fait étrangere à notre sujet; c'est que la fiévre qui regna beaucoup ici l'année

paſſée, fut peut-être auſſi eſtimée maligne par quelques Medecins fortement prévenus en faveur des ſudorifiques. J'en vais tracer l'hiſtoire en peu de mots.

Au milieu du mois de Mai de l'année 1688. une petite fiévre dans laquelle les malades ſe plaignoient de ſentir de legeres douleurs dans tous leurs membres qui revenoient à pluſieurs repriſes, & d'une douleur de tête qui occupoit particulierement le front, ainſi que de quelques vertiges; cette fiévre étoit ſi généralement répanduë, que je n'en ai jamais vû de quelque cauſe qu'elle ait été produite, & en quelque ſaiſon qu'elle ait regnée, qui ait attaqué en même tems tant de perſonnes, enſorte que des familles entieres en étoient atteintes, & que parmi le plus grand nombre il n'y en avoit pas un qui l'échapât.

*L'hiſtoire d'une fievre qui régna en Angleterre en l'année 1688.

On attribua cette fiévre ſi générale à la varieté qu'il y eut dans les ſaiſons pendant tout le cours de l'année, enſorte que quelques jours d'une chaleur brûlante venant à être ſuivis d'un froid conſiderable, les pores de la peau fort ouverts, ayant été ſoudainement

fermez, la transpiration fut supprimée, & la matiere de cette transpiration retenuë s'étant corrompuë, causa cette fiévre.

Sur quoi il est à remarquer qu'il n'y eût jamais en même tems tant de malades, & qu'il n'y eut jamais aussi moins de morts; que ces malades de quelque maniere qu'ils fussent traitez, guérissoient presque tous, soit qu'on observât dans leur traitement, ce qui étoit de plus convenable ou de plus absurde, soit qu'ils prissent des remedes de femmes, ou qu'ils consultassent des Medecins; qu'ils s'exposassent à l'air, ou qu'ils restassent chez eux, soit qu'ils vaquassent à toutes sortes d'exercices, même à des courses de cheval, ou qu'ils demeurassent en repos; soit qu'ils fussent agitez par toutes sortes de soins, d'ennuis, d'inquiétudes, ou qu'ils fussent tranquiles; soit enfin qu'ils ne prissent aucuns remedes & laissassent agir la nature, presque tous, comme j'ai déja dit, guérissoient assez aisément.

Mais si cette fiévre, quelque legere qu'elle fut, en enleva quelques-uns, ce fut surtout dans l'adolescence & dans la jeunesse, les malades qui étoient d'un

d'un tempérament très-chaud, ayant été extrêmement violentez par les plus chauds sudorifiques.

Ce qui nous reste à observer sur cet article, c'est qu'il est à craindre que cette fiévre si douce & si benigne qui a également cédé aux bons & aux mauvais remedes, n'ait peut-être dans la suite des effets très-funestes : s'il arrive que dans une saison moins favorable à la guérison, une fiévre accompagnée des plus fâcheux symptômes, soit traitée par ces bonnes femmes & par ces medecins de balle, qui s'attendront vainement, d'avoir alors d'aussi heureux succès en mettant en œuvre, leurs cordiaux & leurs sudorifiques, qu'ils en ont eu au printems dans la fiévre la plus traitable, tout contribuant à seconder la témérité de leurs entreprises.

Avant que je propose quelques exemples des cures que j'ai faites par notre méthode, j'estime devoir ajouter ici de petits articles qui regardent les accidens qui arrivent le plus souvent aux enfans, laissant aux curieux à chercher dans les Auteurs ce qu'il y a de plus particulier.

De la sortie des dents difficile qui arrive aux enfans.

Entre toutes les maladies qui menacent la vie des enfans, il n'y en a aucune qui les expose à tant & à de si fâcheux accidens que la sortie des dents qui est souvent très-difficile. Cette maladie de neuf mois qu'on nomme grossesse, qui est la cause de plus de six cens maladies, aussi bien que la matrice, n'est pas plus dangereuse pour les meres que la sortie des dents l'est pour les enfans.

Car comme les gencives des petits enfans souffrent souvent une inflammation semblable à celles que peuvent supporter les parties des adultes, ce qui leur cause des fiévres très-violentes, les dents ne pouvant pas sortir aisément de leurs alveoles, il ne faut pas s'étonner que des corps foibles & délicats soient souvent travaillez de si violens symptômes.

C'est là ce qui leur cause de violentes tranchées, des inquiétudes, des insomnies, des flux de ventre, ou des constipations, des déjections & des vomissemens verdâtres, des aphtes, des fievres, des convulsions, & d'autres accidens, qui demandent également pour leur curation, ayant égard à la-

ge & à leur violence, premierement de temperer l'acide, secondement de le purger doucement : & ces symptômes cedent souvent à ces premiers remedes, à moins que la maladie chronique convertie en aiguë, ne se soit renduë fort compliquée, & n'ait jetté de si profondes racines dans les parties principales, que rien ne soit capable de les en détourner, ou que ces enfans n'ayent des maux de naissance, & de très-mauvais principes de vie.

Il faut distinguer deux tems dans la sortie des dents.

La sortie de dents a deux tems qui font beaucoup souffrir les enfans. Le premier est quand la dent fait un premier effort pour sortir de l'os de la machoire, & quand la partie exterieure & superieure de la gencive sans être tumefié, se trouve environnée d'un cercle blanc ; le second est lorsque le volume de la dent étant considerablement augmenté, rend la gencive toujours tumefiée, & y cause une grande inflammation, faisant en même tems de continuels efforts pour s'ouvrir un passage.

Dans le premier & le second tems des efforts que font les dents pour sortir, les chirurgiens incisent à la moindre occasion les gencives des enfans

pour avancer leur sortie, mais fort mal à propos, car cette incision faite prématurement n'apporte aucun soulagement au malade, parce que ce n'est qu'au second tems de la sortie des dents, ce qu'il faut bien remarquer, que ce secours peut avoir lieu.

Il y a encore à cet égard une chose digne d'être bien remarquée, c'est que certains Chirurgiens étant appellez pour ouvrir une gencive tumefiée, ils ont coutume de se servir pour cela de leur lancette, ce qui a été, & peut être encore préjudiciable à plusieurs enfans, parce que comme cette incision se réünit aussi-tôt qu'elle est faite, & qu'il ne reste aucune ouverture pour la sortie de la dent, elle est tout-à-fait inutile, & ne sert qu'à faire négliger d'autres remedes; il est donc à propos qu'ils se servent toujours d'un instrument plus commode, soit qu'ils prennent pour cela le ganif dont on se sert pour tailler les plumes à écrire, ou qu'ils mettent en usage quelqu'autre instrument, dont le dos s'éleve comme celui d'un rasoir.

Quel est l'instrument le plus propre pour inciser les dents.

Il faut encore observer ici que pour prévenir une si grande inflammation

qui arrive aux gencives des enfans avant la sortie des dents, il est inutile d'en vouloir tenter la cure, avant que l'on ait appliqué une ou deux sangsuës au bas de l'oreille de l'enfant, par ce que la saignée étant necessaire aux enfans pour s'opposer aux desordres que la violence de l'incision pourroit causer à la partie enflammée, si l'on omet cette révulsion, les remedes qu'on peut employer pour soulager l'enfant n'auront point d'effet.

L'application d'une, ou de deux sang-sues est utile.

De plus, il arrive souvent au tems de la sortie des dents que la bouche des enfans est si mal-traitée qu'ils refusent de prendre aucune nourriture. En ce cas là il faut bien prendre garde de donner à l'enfant malade aucun aliment trop chaud, & pas même tiede; parce que la chaleur de la bouche & des gencives presque brûlante, ne sçauroit souffrir le moindre degré d'une chaleur étrangere sans en ressentir une très-vive douleur.

Comme les aphtes sont produites dans la bouche de l'enfant par une exhalaison acre qui s'éleve d'une chaleur interne, laquelle ronge & irrite la tendre pellicule de la bouche des enfans,

comme elle pourroit faire sur toutes les autres parties du corps. On ne doit se servir ici pour reprimer puissamment cette acrimonie que des remedes propres à produire cet effet. Les gargarismes composez de médicamens déterfifs ne sont ici d'aucun usage, parce que les enfans, ne peuvent pas faire rouler la liqueur dans leur bouche, si ce n'est en avalant leur nourriture, & ils avalent aussi-tôt tout ce qu'on leur donne pour gargariser, & même l'humeur qui cause leur toux quand elle leur vient à la bouche ; on ne sçauroit aussi les engager à cracher, à moins qu'il n'y soient forcez par le vomissement, au lieu qu'ils sont toujours disposez à laisser passer dans leur estomac tout ce qui se presente.

Cependant les drogues qui entrent dans les gargarismes ne sont pas toujours si nuisibles aux enfans qu'ils ne puissent les avaler sans crainte d'aucun danger.

La cure des aphtes.

Il est certain que les aphtes qui ont coutume d'empêcher les enfans d'user du lait & de toute autre nourriture, peuvent se guérir promptement par l'usage des coquillages entre-mêlez, com-

me il a été dit, avec les plus doux purgatifs; & je ne comprend pas pourquoi dans ces occasions comme en beaucoup d'autres, on se sert d'un grand appareil de remedes, lorsque l'on peut atteindre le but que l'on se propose en usant des plus simples, qui sont aussi efficaces que ceux que l'on compose avec le plus de faste & d'emphase.

Pourquoi les aphtes se forment-ils à la bouche plûtôt qu'ailleurs.

Mais la raison pour laquelle la surface interieure de la bouche est plus disposée à produire des aphtes que les autres parties qui n'en sont point susceptibles, vient de ce que la membrane qui revêt interieurement la bouche, s'étend le long de l'œsophage, & descend jusques dans l'estomac, d'où il arrive que l'exhalaison formée par l'effervescence contre nature qui se fait autour des hypochondres, s'eleve en haut comme d'une chaudiere pour sortir par le soupirail de la bouche, fait son impression sur cette membrane. C'est pour cela que le goût délicat de la langue distingue d'abord toutes les saveurs; & c'est pour la même raison que les Médecins ont coutume de regarder la langue pour juger du temperament de tout le corps du malade

La raison pour laquelle les Medecins examinent la langue des malades.

La diarrhée des enfans qui eſt toujours cauſée par le mouvement précipité des humeurs qui coulent dans les inteſtins, ou par le gonflement qui s'y fait de la bile lorſque l'acide prend le deſſus, cette diarrhée, dis-je, ne doit point être réprimée, ni par les aſtringens ni par les narcotiques : car les aſtringens ont coutume de cauſer un reflux des humeurs vers des parties plus nobles ; ce qui met les malades qui ſont d'une conſtitution très-humide & fluide dans un très-grand danger de leur vie.

Les foibles forces des enfans déja énervées par la maladie & leur délicateſſe.

Les narcotiques calment à la verité pour quelque tems la fougue des humeurs gonflées, après quoi elles reprennent ſouvent de nouvelles forces ; outre qu'ils ne leur permettent pas de ſupporter aiſément la puiſſante vertu de ces remedes, & on ne peut leur en donner ſans les mettre en péril ; mais les remedes qui moderent doucement l'acreté qui fait tout le mal, ſont d'un uſage plus ſûr & plus convenable.

Car quoique dans les legeres diarrhées qui ne ſont pas accompagnées de fievres, le diaſcordium & de pareils remedes qui ſont compoſez de ces deux

deux ſortes d'ingrediens, ne paroiſſent pas avoir mal réuſſi, & ſemblent même avoir ſoulagé quelques malades, nous ſommes néanmoins convaincus par experience qu'ils ne ſont pas exemts de danger; & la craie, les coraux, les perles, & d'autres ſemblables remedes qui ſont propres à calmer la fougue des humeurs, ſans allumer un nouveau feu, conviennent parfaitement pour corriger l'acrimonie, & ſont capables de donner à ces malades des ſecours encore plus efficaces.

La cure de la diarrhée.

On peut pourtant remarquer qu'encore que la nature des enfans ſoit tout-à-fait oppoſée aux narcotiques, on ne doit pas néanmoins en condamner abſolument l'uſage dans un vomiſſement opiniâtre, lors principalement qu'il eſt cauſé par le vice d'un mauvais air; car il cauſe de ſi terribles accidens quand il eſt accompagné depuis long-tems de cruelles tranchées, qu'on ne peut gueres les calmer qu'en leur donnant deux gouttes de laudanum liquide mêlées avec le ſirop de roſes pâles, ou celui de chicorée avec la rhubarbe.

Quand le vomiſſement eſt exceſſif quelques peu de narcotiques peuvent avoir lieu.

Car comme leur eſtomac eſt ſi foible qu'il ne peut retenir les médica-

mens, ni même les alimens, il faut neceſſairement paſſer aux remedes propres à calmer cet accident, pendant qu'un doux purgatif fera ſon operation, & déchargera l'eſtomac & les inteſtins des mauvaiſes humeurs dont ils étoient chargez.

Les mêmes remedes n'auront pas un moindre ſuccès pour guérir le flux de ventre, que pour le vomiſſement : parce que tant que la cauſe du mal a ſon ſiege dans l'eſtomac, & que l'acrimonie ſubſiſte dans les premieres voies, les remedes produiſent totalement leurs effets dans l'eſtomac, comme par exemple, le ſel de vitriol, le vin, & le tartre émetique, qui ſont les plus efficaces en ces occaſions.

Mais ſi l'on doit avoir égard aux effets que peuvent produire les vomitifs, dans un âge ſi délicat, & dans une ſi grande foibleſſe ; & ſi la diſſolution des coagulations & leur évacuation peuvent ſe faire efficacement, & même plus ſûrement, que par l'entremiſe des vomitifs & des narcotiques, il eſt certainement de la prudence du Medecin de ne les point employer, & de les regarder même avec horreur comme des remedes très-pernicieux.

Cependant lorſque l'eſtomac regorge ſi abſolument d'une quantité d'humeurs ſereuſes tout-à-fait nuiſibles, & que ſes parois en ſont tellement enduites, qu'elles le rendent inhabile à faire ſes fonctions, que ce viſcere eſt obligé de rejetter ſans ceſſe les médicamens & les alimens ſans en rien retenir, on peut fort bien faire prendre, même aux enfans d'un an ou deux, environ quinze grains de racine d'ipecacuana, parce que cette poudre qui eſt un doux vomitif, ne ſouffre après elle aucun engorgement dans l'eſtomac d'alimens ou de boiſſons liquides, & agit avec moins de violence que les autres émetiques, en ſorte qu'on peut la donner aux enfans avec moins de danger; en un mot qu'elle diſſout, débaraſſe, & enleve mieux qu'aucun autre émetique dont la Médecine ait juſqu'à preſent fait uſage, les viſcoſitez dont l'eſtomac eſt ſurchargé.

Que l'émetique eſt plus convenable aux enfans.

Non-ſeulement les coquillages ſont très-propres à réprimer toutes les ſortes de flux de ventre des enfans, & ſur tout à calmer leurs tranchées de quelques cauſes qu'elles viennent, & pour la guériſon deſquelles on peut dire

Le meilleur remede pour appaiſer les tranchées.

qu'elles ont les vertus les plus excellentes & les plus ſpecifiques ; de maniere que le quinquina qui paſſe pour le meilleur remede contre les fievres intermittentes n'eſt pas plus leur ſpecifique, non plus que l'opium contre les douleurs opiniâtres, que le ſont les coquillages dont on vient de parler, contre les flux de ventre & les tranchées des enfans.

Or malgré toutes les recherches des remedes ſpecifiques que pourront faire les Médecins les plus curieux & les plus intelligens, la diverſité preſque infinie des temperamens, & le grand nombre d'infirmitez que les peres & les meres laiſſent, comme par droit de ſucceſſion à leurs enfans, ſont des obſtacles qui s'oppoſent tellement au ſuccès de leurs obſervations, que c'eſt beaucoup moins au défaut de la vertu des remedes, qu'à la dépravation de la nature des enfans que l'on doit en attribuer l'inutilité.

Car le quinquina même qui eſt vanté par tout pour un ſpecifique aſſuré contre les fiévres, ne réuſſit pas toujours dans le traitement des fievres veritablement, ou à peu près intermitten-

tes qui arrivent aux aſtmatiques, & c'eſt pourtant le plus ſûr ſpecifique contre ces maladies quand elles ſont de la vraie & premiere eſpece.

Pour ce qui eſt des convulſions des enfans & de certaines attaques que l'on appelle ſouvent mal à propos épileptiques, qui dépendent ordinairement de l'épuiſement des forces cauſé par l'acrimonie d'une matiere morbifique qui irrite le genre nerveux, nos coquillages, ſi l'on y joint ſur tout le caſtoreum, auront plus d'effet contre des maladies ſi fâcheuſes, quoique pluſieurs les regardent comme des guenilles très-mépriſables, ils auront, dis-je, plus d'effet, que les eaux anti-épileptiques les plus exquiſes, & toutes ſortes d'eſprits volatiles qui échauffent beaucoup les enfans, & qui comme des étincelles tombent auſſi-tôt ſur toutes les parties du corps où elles allument très-ſouvent un grand incendie.

Les coquillages très. propres pour calmer les convulſions.

Parce que la tunique interieure de l'eſtomac étant toute nerveuſe, eſt conſéquemment plus propre qu'aucune autre à tranſmettre les alimens & les médicamens dans les réduits du corps les plus cachez, & comme les eſprits de

cette partie auſſi-bien que de toutes les autres en ſont d'abord agacez, & fortement agitez; il nous paroit qu'il ne faut pas perdre de tems, ni differer le moins du monde à faire enſorte de dompter cette acrimonie par des abſorbans les plus propres à produire cette effet, & à réprimer les mouvemens tumultueux des eſprits; ceux qui procurent du repos ſans aſſoupiſſement, ſont préferables à des remedes, qui par leur exceſſive chaleur augmentent encore la fougue de ces eſprits.

La ſaignée quelquefois ſalutaire dans l'intervalle des convulſions.

Dans l'intervalle que laiſſent les convulſions, on tire ſouvent un peu de ſang à l'enfant, ſoit par une ſaignée ordinaire, ou par l'application des ſangſuës aux bras ou derriere les oreilles; ce qui produit de bons effets; après quoi on peut entremêler les coquillages avec de legers purgatifs.

Mais pendant tout le cours des accès convulſifs la ſaignée jette les enfans dans un grand danger, leur conſtitution délicate prête à ſuccomber au travail des convulſions, n'étant point du tout en état, déja dénuée de forces, d'en ſoutenir la diminution par une perte de ſang conſiderable.

Or il ne faut pas juger alors des forces des enfans par la violence des convulsions, mais il faut en juger hors de l'accès selon l'état où l'enfant se trouve, & il faut principalement donner beaucoup d'attention à l'examen de leurs forces, plus ou moins fortes ou foibles, par rapport aux boissons ou aux nourritures qui leur conviennent.

Les plus celebres auteurs, & les Praticiens les plus acreditez ont coutume de beaucoup vanter pour la cure des convulsions une infinité de remedes dans le détail desquels je ne prétend pas entrer, étant connus de tout le monde; mais autant que j'en ai pû faire d'épreuves, il n'ont pas répondu suffisamment à l'attente que j'en avois conçûë, quoique je convienne qu'il est fort à propos de tout mettre en œuvre dans le traitement d'une maladie aussi importante, & qu'on ne peut desapprouver l'application que peuvent apporter à chercher de nouveaux remedes contre une si terrible maladie, ceux qui entreprennent de la traiter.

Dans les accès convulsifs des enfans qui sont précedez par des tranchées qui agacent & irritent continuellement

leurs nerfs ; les remedes capables de moderer l'action des acides, de les émouſſer & de les briſer, ſans échauffer de nouveau le corps du malade, & qui peuvent entraîner par bas toute l'acrimonie des acides dont les pointes ont été bien rompuës, ſont ceux qui auront plus d'efficace & plus de vertu pour dompter preſque à coup ſûr cet horrible ſymptôme.

L'exemple d'une petite fille guérie par les remedes de l'Auteur.

J'eus il y a du tems une preuve très-convaincante de ce que j'avance, en traitant la petite fille d'un laboureur qui n'avoit pas encore un an, laquelle étoit attaquée des plus violentes & fréquentes convulſions qu'on puiſſe imaginer ; puiſque pluſieurs jours avant que j'arrivaſſe, ſes yeux, ſes levres, & tout ſon corps en étoient agitez ſans relâche ; la malade étoit d'une pâleur mortelle, ſon aſpect étoit effrayant, ſon ventre étoit ſerré, & le peu qu'elle rendoit d'excremens étoient d'un verdâtre très-foncé, & quoique ſes forces paruſſent dans un extrême abattement, elle crioit cependant à haute voix, & ſi fortement qu'elle faiſoit pitié à tout le voiſinage.

Mais depuis le tems que duroient

ces mouvemens convulsifs, & ces contorsions du ventre, elle n'avoit pris qu'avec peine quelques cuillerées de nourriture, & elle n'avoit été soutenuë que par de certains cordiaux dont on lui avoit fait prendre dans certains momens une très-petite quantité.

Je tâchai de secourir cette pauvre petite fille, & j'y réussis assez-bien sans avoir rien autre chose à lui donner que quelques onces d'yeux d'écrevisses, mêlez avec des cristaux de tartre, dont je lui faisois prendre en la forçant d'heure en heure un scrupule dans de l'eau de pouillot, ou dans quelqu'autre liqueur équivalente. La réiteration des doses de cette poudre lui donna un peu de sommeil, & les mouvemens convulsifs diminuerent. Je lui avois fait donner pendant ce tems-là un ou deux lavemens avec le lait & le sucre, pendant que le cristal de tartre pris par la bouche produisoit son effet qui est d'ouvrir le ventre, & de lever les obstructions quand on en donne une quantité suffisante.

Par ces petits remedes, & sans un plus grand appareil d'ingrediens je tirai contre toute esperance cette petite

fille presque déplorée des bras de la mort, & elle se rétablit bien-tôt dans une parfaite santé.

Pourquoi les vesicatoires ne conviennent pas à des enfans si jeunes.

Or pour le dire en passant, la raison pour laquelle je ne me sers point de vesicatoires appliquez à la nuque, ou sur d'autres parties quand je traite des enfans attaquez de convulsions, & presque épuisez par les veilles & par les inquietudes, c'est qu'il me semble que je les tourmenterois mal à propos, ces sortes de remedes étant reservez aux affections comateuses pour exciter les malades de leur assoupissement, en les tourmentant par l'action de ces remedes irritans. De plus, comme ces épipastiques appliquez sur les adultes leur causent dans les voies urinaire de telles acrimonies qu'il sont exposez par là à souffrir quelquefois de cruelles douleurs, il me semble que ce seroit beaucoup risquer de les appliquer sur les corps délicats des enfans si jeunes.

Après cela je puis avancer en toute verité que depuis que je me suis servi pour traiter les maladies des enfans de la méthode ci devant proposée, outre que j'en ai guéri un grand nombre, qui étoient en arrivant auprès

d'eux, non-seulement dans des accès convulsifs très-violens, mais qui en étoient même tellement affoiblis qu'ils étoient hors d'état d'avaler aucun remede, je ne me souviens pas aussi qu'aucun enfant auprès duquel j'aye été appellé dans l'intervalle des convulsions après avoir pris une seule dose de ces poudres absorbantes, en ait été de nouveau attaqué.

Je ne sçaurois pourtant disconvenir que ces sortes de remedes ne sont pas trop propres à rétablir le cerveau fortement agité par ces irritations d'esprits, & fatigué par les secousses des convulsions. Il est donc fort à propos dans les violens accès convulsifs de faire prendre aux enfans quinze grains ou un scrupule de poudre anti épileptique, dont la formule est ci-après décrite au chapitre de l'épilepsie ; ou de leur faire prendre quelquefois en boisson quelqu'autre remede anti-spasmodique. Remarque importante.

Dès que les accès convulsifs sont moins fréquens, on peut assez sûrement donner aux malades quelques purgations convenables, & quelquefois même douze grains de mercure doux sublimé neuf ou douze fois ; pour donner

lieu à la matiere morbifique de ſe précipiter des parties ſuperieures vers les inferieures, & de s'évacuer par la voie la plus naturelle.

Il faut même examiner ſi dans une veritable manie, ou dans le mouvement des eſprits le plus impétueux, il y a quelque remede plus propre à calmer dans le cerveau ces fougues éfrenées, ou d'appaiſer ce violent incendie que le froid de ce mercure doux ou de l'æthiops mineral, ou bien ſi l'ellebore que les Anciens ont ſi fort vanté comme un excellent ſpecifique pour dompter la manie, y eſt plus convenable, vû que cette racine paſſe pour être chaude & ſeche au troiſiéme dégré, & qu'elle agit avec beaucoup de violence, cela ſuppoſé ſeroit-elle plus propre à tranquiliſer cette maladie turbulente que ces grands rafraîchiſſans? je m'en rapporterois volontiers au jugement de ceux qui gardent enchaînez ces malheureux maniaques, qui reſtent ſouvent empriſonnez, ou par une autorité ſuperieure, ou que l'avidité de leurs heritiers prive de leur liberté, auſſi-bien que le profit de ceux qui les gardent.

Remede ſingulier pour la manie.

La petite verole & la rougeole des

nfans, qui n'eſt ſouvent qu'une dou-
e & tranquile efferveſcence de leur
ang, ne les rend pas d'ordinaire abſo-
ument malades, lorſqu'on n'appelle pas
es Médecins à leurs ſecours, ou que
'on n'écoute pas des babillardes qui
royent avoir une grande habileté dans
a Médecine. Mais quand la maſſe du
ang eſt dans toute ſa fougue, & que
e ſecours d'un Médecin eſt abſolu-
nent neceſſaire, les coquillages dont
on a parlé ſoulagent preſque auſſi
promptement les enfans, que les nar-
cotiques ont coutume de ſoulager les
adultes. Mais les ſels volatiles, les eaux
cordiales, le mithridat, la teriaque d'An-
dromachus, & tant d'autres alexipharma-
ques ou diaphoretiques très chauds que
l'on croit propres à pouſſer au dehors
tout au plûtôt les puſtules, & à procu-
rer précipitament leur éruption, ſont à
éviter, parce qu'au lieu des vertus cor-
diales & expulſives qu'on leur attri-
buë, ils changent ſouvent les puſtules
de la petite verole benigne par elles-
mêmes en des ſymptômes très-dange-
reux, & ils irritent, troublent & dé-
tournent ailleurs la matiere de la rou-
geole qui ſe portoit ſans cela d'elle-

même à la surface du corps ; ce qui cause des oppressions mortelles, des catharres suffoquans, & ne sont propres enfin qu'à enflammer à l'excès le sang qui n'étoit auparavant que legerement & moyennement échauffé.

Reflexions sur la cure de la petite verole.

En refléchissant sur la nature de la petite verole, je me suis souvent étonné comment un régime extrêmement chaud pouvoit être admis dans le traitement de cette maladie, non seulement par des nourrices & d'autres femmes ignorantes, mais même de l'aveu des medecins, d'ailleurs assez sçavans, vu que c'est une maladie d'inflammation ; & que tous les remedes supurans proprement dits que les medecins & chirurgiens appliquent sur toutes les parties du corps qui sont tumefiées & qui tendent à supuration, doivent avoir d'un commun consentement des qualitez temperées, comme sont les racines de guimauve & de lys, les feuilles de mauve & de guimauve, de branche ursine, les farines de lin, de fenu grec, & de froment, le beurre, la graisse, l'huile, le jaune d'œuf, la moëlle, les mucilages, & d'autres de même qualité & qui n'excedent pas en chaleur ;

car les remedes fort chauds, soit interieurs ou topiques, qui ont une vertu discussive & rarefiante, sont en quelque façon contraires aux précedens; joint à ce que ces qualitez nuisent aux fonctions de la nature, qui tend veritablement à la supuration, mettent mal-à-propos le trouble & la confusion. Raisons d'éviter un regime très-chaud.

C'est pour cela que les coquillages, dont les qualitez sont fort temperées, & approchent fort des supurans par leurs qualitez douces & benignes, qui résistent puissamment à la pourriture, & qui sont incapables de troubler les fonctions naturelles & animales, & d'y jetter le désordre, conviennent par plusieurs raisons au traitement de la petite verole.

Je pourrois par un plus long discours soutenir encore plus fortement ma méthode, & par ce moyen beaucoup alonger ce petit traité; mais je ne veux pas arrêter plus long-tems mon lecteur sur des difficultez purement scholastiques, dont on ne voit jamais la fin, qui meritent peu d'attention, ne regardant point la pratique de la medecine; je ne me mets point en peine,

de m'attirer par les citations emphatiques d'un grand nombre d'auteurs qui ſont entr'eux dans de continuelles altercations le renom d'une érudition profonde & fort étenduë. Je veux encore moins par de vaines ſubtilitez combattre ſans ceſſe le ſentiment des autres, afin d'en triompher en mon particulier, en établiſſant à leurs dépens ma propre opinion.

Il eſt difficile de connoître la vérité.

Car enfin, je ſçai trop bien qu'il eſt très-mal-aiſé de connoître à fond la vérité des choſes; je ſçai encore que celui qui approche le plus du vrai, eſt celui que l'on reconnoit avoir été moins fautif que les autres: car quelque raiſon que puiſſent avoir des particuliers, de ſe croire élevez au-deſſus de leurs contemporains, & quelque montre qu'ils puiſſent faire d'une ſcience conſommée dans quelque art ou diſcipline que ce ſoit, il n'eſt pourtant permis à perſonne de faire aucun progrès au delà des bornes de ſa foibleſſe & de ſa fragilité naturelle, & ceux qui ont véritablement une ſcience ſuperieure aux autres, ſont ordinairement ceux qui ſe montrent leurs inferieurs.

Qui ſont ceux qui en approchent de plus près.

Or il nous ſemble que le ſouverain arbitre

arbitre de l'univers a ménagé dans chaque siecle la mesure égale d'une moyenne intelligence des choses par rapport à chaque science, afin que personne ne put justement reprocher à un autre une trop grossiere ignorance.

Les grandes révolutions qui sont arrivées dans le monde, nous ont assurément fait perdre bien des choses capables d'illustrer la memoire de quelqu'un des siecles précedens, & qui pourront toujours de nouveau leur faire honneur. Et quoiqu'en disent les envieux, notre siecle a aussi ses découvertes qui méritent d'être beaucoup estimées, & qui lui feront un grand honneur tant que cet art subsistera, de maniere qu'ayant été fort enrichi par ces découvertes, il se rendra de plus en plus récommandable à la posterité la plus éloignée.

Les exemples de divers enfans guéris de leurs févres par notre méthode.

Je vais enfin rapporter des exemples de quelques enfans qui ont été guéris par notre méthode, sans neanmoins prétendre, que nos tentatives telles qu'elles ayent été, soient préférables aux autres méthodes, parce qu'il ne nous appartient pas de décider sur ce que des personnes plus éclairées ont jugé à propos de faire : nous nous

contentons de rapporter ici ce que nos observations nous ont fait croire vrai ou vrai-semblable, & ce que nous croyons que bien des gens ne trouveront pas hors d'œuvre ; & c'est-là tout ce que nous estimons devoir mettre au jour & annoncer au public.

PREMIERE OBSERVATION.

Le fils ainé d'un illustre Marquis, très-distingué par son merite, qui étoit d'un tempérament sanguin, & dont le corps étoit plein de suc, mais qui avoit les nerfs d'une grande foiblesse, étoit souvent depuis sa naissance attaqué d'une fiévre aiguë, dont le levain se portoit toujours sur ses poulmons, outre que ce petit enfant étoit sujet à une difficulté de respirer, très-incommode, dont les assistans s'apercevoient aisément quand il dormoit, sa respiration se trouvant alors fort gênée, il avoit sur son visage une pâleur qui faisoit tort à sa beauté, une grande soif; sa peau étoit d'une chaleur brûlante, & il étoit sans cesse fort inquiet & fort agité.

Je le fis saigner d'abord assez large-

ment du bras, après quoi je suivis dans son traitement la méthode que j'ai cidevant décrite, qui m'a toujours bien réussi, au moyen de quoi sa fièvre & tous ces accidens furent apaisez, & sa santé rétabli en assez peu de tems.

Au reste ce fut le 14 Juin 1685 que je commencai de visiter ce petit malade qui n'étoit alors âgé que de quatorze mois, lequel étoit déja fort affoibli par une toux convulsive, lorsque M. Short, trés-excellent Medecin fut appellé pour conseil. Nous convînmes d'abord de le faire saigner au bras droit, & lorsqu'on lui eût tiré environ quatre onces de sang, mon sentiment fut de lui donner des doses un peu fortes de perles préparées très-propres à temperer l'acidité des humeurs, & dans les intervalles, quelques cueillerées de suc de pouillot adouci par le suc candi trois fois dans la journée, & de trois en trois jours de le purger doucement avec la manne; & mon confrere consentit avec plaisir à suivre cette méthode, dont il sçavoit que j'avois l'experience, & qu'il trouvoit très-sûre, étant un homme vrai & d'une probité reconnuë.

Cet enfant très-precieux à son illustre famille, fut guéri en dix jours de cette maladie, dont mon sçavant & célébre Collegue n'avoit pas promis de le tirer en moins de trois mois.

Ce même enfant parvenu depuis à l'âge de cinq ans, fut attaqué de nouveau d'une fiévre continuë, se plaignant d'abord alternativement de la tête & du ventre, mais bientôt après se trouvant tourmenté de cruelles tranchées dans la région de l'ileon, qui approchoient presque de la passion iliaque, avec un pouls très-foible, dont le Seigneur permit qu'il fut guéri par la même méthode.

Mais il faut observer que sa fiévre aiguë & continuë se changea en intermittente, dont les accés sans frisson, comme il arrive ordinairement lorsqu'elle commence, revenoient régulierement tous les jours l'après-dînée à la même heure, précedez & accompagnez d'une toux séche pendant toute leur durée. On éprouva le quinquina, dont l'effet étoit de peu de durée, & simplement palliatif, jusqu'à ce que le malade ayant rendu quelque peu de sang par le nez, & la fiévre & la toux prenant

de nouvelles forces, je me déterminai, cependant avec repugnance, parce que la longueur de la maladie avoit considerablement affoibli le malade, à lui faire tirer au moins six onces de sang du bras & à le purger le lendemain, après quoi je lui fis prendre un julep confortatif, & propre à calmer les restes de sa toux, qui produisit d'un jour à l'autre un effet si promt, qu'on lui voyoit reprendre sa santé à vûë d'œil, & qui se confirma en peu de tems de telle sorte, qu'il l'a euë depuis ce tems-là, & l'a encore à présent très-parfaite.

SECONDE OBSERVATION.

LA fille du même Seigneur âgée d'onze mois, d'une constitution forte & robuste, fut attaquée au commencement du printems, mais le tems étant fort froid, d'une fiévre aiguë, accompagnée d'une toux presque convulsive; je la traitai heureusement par la methode, dont je me suis suffisament expliqué, & l'aïant conduite pendant un espace de tems un peu plus long, la saison aïant été à peu près la même durant toute l'année, elle reprit enfin sa premiere

ſanté. Dans les derniers tems de la cure j'ajoutai ſeulement après l'uſage des coquillages, quelques gouttes d'élixir de proprieté adouci.

TROISIE'ME OBSERVATION.

Le fils unique d'un Comte d'une haute qualité, quatre mois & un peu plus après ſa naiſſance, ſe trouva dans le cours du mois de Fevrier, tourmenté de violentes tranchées, d'aphtes, de continuelles inquiétudes, avec de legers mouvemens convulſifs qui revenoient de tems en tems. Ses oreilles qui ſuintoient abondamment, comme il arrive d'ordinaire aux enfans, ſe ſécherent tout-à-fait. Je fis enſorte par l'uſage des remedes ſuivans, que ce petit malade fut parfaitement guéri en ſix jours.

Prenez de la poudre de pattes d'écreviſſes compoſée, une drachme; des perles préparées, deux ſcrupules; du criſtal mineral, un ſcrupule; mêlez le tout, & le partagez en huit priſes. Donnez-en une au plûtôt dans une cuillerée du julep qui ſuit, & qu'il en boive par deſſus une ſeconde cuillerée.

Prenez de l'eau de lait alexitere, quatre onces ; de poüillot, deux onces ; de pivoine compoſée, trois drachmes ; du ſuc perlé, une once. Mêlez le tout pour un julep.

Après que le petit malade eût pris pendant les deux premiers jours, les poudres en la maniere qu'elles avoient été preſcrites, pour calmer les ſymptômes dont il étoit atteint, comme ils le furent effectivement, je lui fis prendre le troiſiéme jour au matin le ſirop purgatif ſuivant, qui lui ouvrit le ventre doucement, & tout alla bien dans la ſuite.

Prenez du ſirop de chicorée compoſé de rubarbe, & de celui de noirprun, de chacun une drachme ; de la rubarbe en poudre douze grains ; de la teinture de ſafran, dix gouttes, mêlez le tout pour un purgatif.

Je continuai enſuite les poudres pendant deux jours, & je le purgeai de nouveau le troiſiéme jour. Aprés quoi toute la maladie s'évanoüit, la couleur naturelle de ſon viſage revint, & le ſuintement reprit ſon cours par ſes oreilles.

QUATRIE'ME OBSERVATION.

LA petite fille du même Seigneur, âgée de trois ans & deux mois, étoit attaquée d'une fiévre lente avec des redoublemens irreguliers, se plaignant sur-tout d'une violente douleur à la tête & au ventre ; elle avoit un dégout entier de toute nourriture, & elle étoit souvent assoupie, symptômes que tous les domestiques crurent être des signes de petite verole : elle avoit de plus en dormant de petits mouvemens convulsifs, avec une toux séche. Je lui ordonnai les remedes suivans.

Prenez de l'eau de lait alexitere, six onces ; de l'eau épidemique, une demie once ; des perles préparées, une drachme ; de la poudre de pattes d'écrevisses simple, deux drachmes ; du sucre candi, demie once. Mélez le tout pour un julep, dont le malade prendra trois cullerées de quatre en quatre heures, après avoir agité fortement le vaisseau où la liqueur est contenuë.

Prenez de l'aloës surcotrin, une drachme ; des sommitez de petite centaurée, & des feüilles de sabine séches, de

de chacunes une demie drachme ; de la poix de Bourgogne, une drachme ; de la terebentine de Veniſe, ce qu'il en faut pour un emplâtre que l'on appliquera ſur la région de l'ombilic.

Le jour ſuivant il continuera l'uſage du julep.

On lui mit un petit veſicatoire ſur la nuque.

On lui donna auſſi un lavement de lait ſucré & ſalé.

Prenez de l'Æthiops mineral & du mercure doux, de chacun ſix grains ; de la gêlée de coins, deux drachmes ; faites-en un bol qui ſera donné le ſoir.

Le jour ſuivant il prit le ſirop purgatif qui ſuit.

Prenez du ſirop de noirprun purgatif, deux drachmes ; de la poudre du comte de Warwic, ſix grains ; de la rubarbe en poudre douze grains ; de la teinture de ſafran vingt goutes ; de l'eau de ceriſes noires, une drachme.

Il prenoit auſſi une demie drachme de criſtal de tartre dans un gobelet de piquette.

Il prenoit encore à l'heure du ſommeil quatre cueillerées du julep précedent.

Le quatriéme & cinquiéme jour on joignit à ces autres remedes la mixtion ſuivante.

Prenez de la coralline, deux drachmes ; des feüilles de Menthe ſéche pulveriſées, un ſcrupule ; de la poudre d'yeux d'écréviſſes ſimple, une drachme ; des ſirops de baume de tolut & d'althea, de chacun une once, de l'eau de fleurs d'oranges, une demie once.

La veille du ſixiéme jour, on réitera le bol ci-devant preſcrit, & le lendemain le ſirop purgatif, dont l'effet fut de faire vomir à la malade un ver de la longueur d'un empan, au moyen dequoi elle fut entierement guérie.

CINQUIE'ME OBSERVATION.

La fille unique du ſereniſſime Prince, qui n'avoit pas encore un mois, fut cruellement atteinte de nauſées & d'un vomiſſement accompagné de déjections verdâtres, & par conſéquent de tranchées facheuſes. On lui fit prendre huit ou dix grains de poudre de perles dans une cuillerée d'eau de menthe deux ou trois fois dans la journée, &

les tranchées céderent aiſément. Je lui ordonnai enſuite huit ou dix grains de rubarbe avec un peu de ſirop de chicorée compoſé, qui enleverent doucement l'humeur morbifique ; après quoi les déjections ſe trouverent mieux colorées, la malade dormit tranquilement, & les nauſées auſſi bien que le vomiſſement ceſſerent abſolument.

SIXIE'ME OBSERVATION.

La fille unique d'un membre du Parlement, âgée de ſix mois avoit été attaquée pendant quelque tems d'une fiévre extraordinaire que l'on a coutume d'appeller fiévre maligne ; ſes déjections étoient verdâtres, ſon viſage fort pâle, & en quelque façon plombé ; les aphtes l'empêchoient de teter, & quelques autres ſymptômes faiſoient connoître le danger où elle étoit. Elle relevoit ſon menton autant qu'elle pouvoit, tournant ſa tête en arriere tant le jour que la nuit ; de maniere qu'étant appellé auprès d'elle, je craignois d'abord qu'elle n'eût un abcès aux environs du goſier qui la menaçoit d'une ſuffocation prochaine.

Je lui fis prendre quinze grains à différentes repriſes d'une des poudres dont j'ai ci-devant parlé, ſelon la méthode que j'ai propoſée ; mais toutes les fois qu'elle en prenoit il ſe faiſoit un ſi grand bouillonnement dans ſon corps que je n'en ai jamais vû d'auſſi ſenſible dans aucun enfant : car ce fut alors un trouble general dans toute l'habitude, & il ſembloit qu'il n'y eût plus aucune reſſource, & que la malade étoit prête d'être ſuffoquée, & l'ébullition qui ſe faiſoit dans tout ſon corps reſſembloit à celle qui ſe fait entre un acide & un alcali dès qu'on les mêle enſemble dans un vaiſſeau.

Or dès que cette effervescence étoit finie, la malade ſuoit abondamment; cependant aprés pluſieurs priſes de ces poudres, & une legere purgation, ce fâcheux ſymptôme parut un peut diminué, & la malade ſe trouva d'ailleurs un peu mieux ; ce qui me donna lieu de lui faire prendre vers le ſoir quatre grains de mercure doux & autant de fleurs de ſoufre avec un peu de ſirop d'œillets, & le matin ſuivant elle prit le même remede, pour corriger la pourriture de ſes humeurs, ou

pour en divertir les effets.

Cette seconde dose du matin l'engagea bientôt après à rendre par le vomissement une grande quantité d'humeurs puantes & putrides rayées de sang, dont les differentes couleurs représentoient assez celles de l'Iris; aprés quoi elle commença à se mieux porter, de sorte qu'ayant encore pris avec plus de facilité une dose de ces poudres, dont elle avoit auparavant beaucoup d'aversion, elle continua à s'en trouver de mieux en mieux, & elles ne lui causerent plus d'effervescence.

Elle commença ensuite à pleurer & à faire entendre ses cris à haute voix. Il lui survint alors une petite toux qui fut bientôt calmé, les aphtes se guérirent & la fiévre se dissipa promptement; son visage reprit sa couleur naturelle, & la malade que tout le monde avoit cru désesperée, se rétablit bientôt dans toute sa vigueur.

SEPTIE'ME OBSERVATION.

Le fils unique du maître d'un navire marchand, qui avoit coutume de voyager aux Indes Orientales huit jours

après sa naissance, fut atteint pendant l'hyver de tranchées avec des déjections verdâtres & de continuelles inquiétudes ; joint à cela que sa bouche étoit tellement embarassée par les aphtes qui la rempliſſoient comme de croutes blanchâtres, qu'il ne pouvoit teter en aucune maniere. Je lui ordonnai les remedes qui suivent.

Prenez des perles préparées, deux scrupules ; de la poudre de pattes d'écreviſſes simple, un scrupule ; mêlez les & les partagez en huit doses : qu'il en prenne trois par jour en des tems convenables, dans une cuillerée du julep suivant.

Prenez de l'eau de lait alexitere, deux onces ; de celle de pouillot, une once ; du suc perlé, trois drachmes : mêlez le tout pour un julep.

Dès le premier jour & les suivans, les tranchées furent appaiſées, & l'enfant dormit paiſiblement.

Le troiſiéme jour je lui fis prendre le sirop purgatif suivant.

Prenez du sirop de chicorée avec rubarbe, deux drachmes ; six grains de rubarbe en poudre ; trente goutes d'eau de roſes.

Le ſoir du même jour il prit une doſe des poudres précedentes.

Le quatriéme jour il commença à teter, les aphtes ſe diſſipant, & ſes déjections prirent une meilleure couleur; il ne laiſſa pas de continuer le même jour & le cinquiéme de prendre les mêmes poudres.

Le ſixiéme jour il prit le ſirop purgatif de chicorée compoſé, & un demi ſcrupule de rubarbe en poudre au lieu de ſix grains, aprés quoi il ſe trouva guéri.

HUITIE'ME OBSERVATION.

La fille d'un de nos Théologiens âgée de dix mois ou environ, étoit travaillée d'un flux de ventre très-violent au tems de la ſortie des dents, comme le rapport que ſes parens me firent de ſes déjections verdâtres le marquoient aſſez, ſes ſelles n'alloient pas à moins de quarante & cinquante dans les 24. heures; enſorte qu'elle étoit réduite aux abois & comme déplorée.

Je lui fis prendre quatre fois par jour, & plus ſouvent encore dans le commencement, un ſcrupule de nos

poudres ordinaires avec la craie que j'eſtime préferable aux coraux pour arrêter promptement les fortes diarrhées, & je les lui fis continuer juſqu'à ce que le flux fut beaucoup diminué, que la bile éfarouchée fut plus tranquile, que la malade eut un peu de repos, & que ſes forces fuſſent un peu rétablies.

Les humeurs ſe trouvant un peu préparées le troiſiéme jour, je lui fis prendre, pour commencer à les évacuer, la rhubarbe, que l'on ne peut jamais aſſez eſtimer, tant pour conforter les parties conſiderablement affoiblies, que pour purger doucement toutes ſortes d'impuretez. Je continuai à lui donner les mêmes remedes trois & quatre fois par jour, juſqu'au troiſiéme que je la purgeai de nouveau, & elle ſe trouva guérie.

J'ajouterai ici que ſi je préfere la rhubarbe à tout autre purgatif pour les enfans, ſoit qu'ils ayent la fiévre ou d'autres incommoditez; il faut auſſi convenir qu'il n'y en a pas de plus pernicieux dans les mêmes cas que cet aloës tant vanté, à la préparation duquel on donne même le nom de ſacrée, pernicieux dis-je, tant à cauſe de ſa gran-

de chaleur, que pour sa corrosion, qualitez entierement oppoſez à la foible conſtitution des enfans.

Et je puis confirmer le verité de ce que j'avance, par l'exemple d'un enfant de qualité à peine âgé de quatre ans qui avoit une fievre lente, & qui fut réduit en deux jours à une telle extrêmité par l'uſage de cette hierre ſacrée, nfuſée à l'ordinaire dans une liqueur chaude, qu'on ne ſçauroit croire la terrible impreſſion que fit ſoudainement ſur les entrailles de cet enfant tte mauvaiſe drogue, qui ne fut bien nnuë que par l'ouverture de ſon cadavre. Je n'en dirai pas davantage, perſuadé qu'on doit toujours parler avantageuſement, tant des vivans que des morts.

Un exemple memorable des mauvais effets des remedes tirez de l'aloës

NEUVIE'ME OBSERVATION.

La fille d'un Gentilhomme âgée de atre ans, avoit pendant l'Eté de année 1687. la plus violente fievre que j'aye jamais vûë à aucun enfant de cet âge. Elle étoit d'une extrême maigreur, la ſoif la tourmentoit à l'excès. Sa peau, contre l'ordinaire de ſon

âge étoit d'une chaleur ſi vive & ſi mordicante, qu'en la touchant on ne pouvoit ſouffrir qu'avec peine la chaleur qu'elle avoit au-dedans du corps. Elle avoit au ſurplus des parotides très-douloureuſes, & qui étoient fort tumefiées, ſes jouës étoient le plus ſouvent très-rouges; & ſes continuelles inquietudes l'avoient jetté dans une langueur extrême.

Je commençai un ſoir à la voir pour la premiere fois, & je lui fis prendre à l'inſtant nos poudres renduës un peu purgatives dans une cuillerée d'eau de pouillot, & lui en fis prendre peu de tems après encore une demie drachme.

Je fis la même choſe le jour ſuivant; mais une demie heure après elle ſaigna du nez copieuſement, & le haut de ſon viſage étoit tout livide, legerement bourſoufflé, & on y remarquoit des plaques très-rouges d'eſpace en eſpace, de maniere qu'il ſembloit qu'on lui eut donné tout recemment des coups ſur on front. Elle avoit ſur la tempe gauche une tache écarlate, ronde & large de deux doigts.

Tout cela loin de me faire peur relevant mes eſperances je perſiſtai dans

l'uſage des abſorbans de l'acide, mais moins purgatifs pendant toute la journée. Le lendemain qui étoit le troiſiéme jour, quoique la fievre, la chaleur, & la ſoif continuaſſent avec la même vigueur ; je ne feignis point de lui donner la poudre purgative animée par les criſtaux de tartre qui lui firent faire cinq ou ſix ſelles. Enfin la fievre ceſſa le même jour ; la ſoif s'éteignit l'après dînée ; la peau auparavant très-chaude ſe fit ſentir au tact plus temperée, & dès le ſoir même la petite malade ſe ſentant abſolument guérie, s'écria toute gaye, diſant à ſes parens, Que je me porte bien à cette heure !

DIXIE'ME OBSERVATION.

La fille d'un gentilhomme âgée d'un an, d'une bonne conſtitution, & d'un embonpoint merveilleux, fut attaquée au mois de Novembre d'une groſſe fievre cauſée par la ſortie des dents. Elle avoit une ſoif inexprimable, le viſage pâle & verdâtre, & toutes les fois qu'elle approchoit ſa bouche du mamelon, la toux l'empêchoit de continuer de ſuccer le lait, & quoique je

fusse averti de ce symptôme, je m'imaginois toucher un grain de raisin tumefié & enflammé.

De plus sa bouche toute ulcerée par les aphtes ne lui permettoit pas de l'ouvrir, que lorsqu'on lui serroit les narines pour l'obliger à respirer par la bouche, & d'avaler en même-tems le remede qu'on lui presentoit. Ses selles étoient très-vertes, & sentoient l'acide; & ses agitations continuelles faisoient voir qu'elle ressentoit de grandes douleurs dans le bas-ventre.

En sommeillant sa respiration frapoit les oreilles des assistans. De plus, elle ne put crier en aucune maniere, jusqu'à ce que dans le cours d'une semaine, les remedes qui lui furent administrez, selon la méthode que j'ai décrite, la maladie fort diminuée lui permit de faire entendre aux assistans ses cris semblables à ceux qui sont ordinaires aux autres enfans.

Après la seconde purgation tous ces symptômes diminuerent, & après la troisiéme la bonne couleur de son visage revint sensiblement, son teint reprit sa blancheur naturelle, ses yeux reprirent leur premiere vivacité, & elle

se confirmoit de jour en jour, dans une santé plus parfaite.

J'ajouterai aux exemples précedens celui d'une maladie chronique qui ne nous éloignera pas beaucoup de notre sujet, & qui ne sera peut-être pas tout-à fait inutile.

ONZIE'ME OBSERVATION.

Un enfant de treize ans, fut si fort maltraité d'une atrophie vermineuse, comme il parut dans la suite, qu'il ressembloit plûtôt à un squelette qu'à un enfant vivant. Sa face étoit cadavereuse, ou si l'on veut hippocratique; ses yeux concaves, ses narines aiguës, ses os n'étoient couverts que de la simple peau.

Sa maladie le rendit insensé, il etoit sur les dents par sa maigreur, & il ne pouvoit qu'à peine se remuer comme un limaçon. Il rendoit involontairement durant le jour ses excremens dans ses habits, & pendant la nuit dans son lit. Je lui donnois tous les jours matin & soir vingt-cinq grains, ou une demie drachme d'Ætiops mineral dont je fais un grand usage, & le purgeois douce-

ment de quatre en quatre jours ; ce qui lui fit vuider quantité de vers, & peu de tems après il devint un peu moins maigre & plus charnu.

Je ne ferai pas de difficulté de décrire ici la préparation de notre Ætiops que je n'ai lûë dans aucun Auteur que je sçache, & qui sera, comme je crois, d'un grand usage.

Nouvelle préparation de l'Ætiops minéral.

Prenez deux parties de mercure crud & une partie de fleurs de soufre ; agitez les dans un mortier de verre jusqu'à ce que l'on n'aperçoive plus aucuns globules du mercure, & que toute la masse soit réduite dans une poudre brune très-subtile, laquelle étant gardée noircit de plus en plus. *

La méthode commune de préparer l'Ætiops mineral consiste à prendre parties égales de mercure crud, & de fleurs de soufre, à les incorporer ensemble & les brûler, jusqu'à ce qu'il en reste une espece de tête morte en forme de poudre qui compose encore après la combustion, la moitié du mélange que l'on a fait des deux ingrediens ; il reste à sçavoir si l'action du

* Cette formule se trouve à present dans tous les livres.

feu ſur ces matieres ne leur ôte point leurs vertus naturelles, & ſi tant que ces vertus ſubſiſtent, l'on peut certainement compter ſur leurs effets. On peut dire la même choſe de beaucoup d'autres préparations qui ſe font au moyen du feu.

Je crois cette préparation fort au deſſus des autres préparations mercurielles, tant parce qu'en quelque quantité qu'on la donne & quoiqu'on la réïtere, elle n'excite jamais la ſalivation qui ne peut convenir à la conſtitution délicate des enfans, & qui arrivant inopinement, eſt toujours regardée des aſſiſtans avec beaucoup d'horreur, qu'à cauſe que cette préparation ſe fait d'une maniere très ſimple & très-naturelle, & ſans le ſecours d'un Art trop affecté, qui mépriſe tous les remedes qui n'ont point eſſuyé la torture de ces grands feux que les Chimiſtes prétendent neceſſaires pour les rendre plus purs, & dépouillez des feces dont ils les croyent chargez, quoiqu'il arrive ſouvent qu'ils les faſſent paſſer de leur état naturel où ils ſont pourvûs de leurs qualitez les plus excellentes dans un état tout different, plus mauvais, où ils

ont acquis des qualitez nouvelles, & tout-à-fait inconnuës. On peut en juger par la volatilité indomptable du mercure, à la fixation à laquelle tous les Chimistes ont depuis si long-tems & si infatigablement travaillé sans succès, que l'on fixe néanmoins fort aisément par l'action d'un pilon sur un mortier sans aucun autre appareil.

J'aurois pû rapporter quantité d'autres exemples de guérisons singulieres; si je n'avois apprehendé d'ennuyer le lecteur en insistant trop long tems sur le même sujet.

J'aurois pû aussi parler avantageusement de cette ancienne coutume qui est aussi la meilleure, de prévenir les maladies, tant des enfans nouveaux nez que de ceux qui sont plus avancez en âge par des médicamens connus, & salutaires, capables de résister à la corruption des humeurs, que l'on avoit autrefois coutume de donner presque tous les mois.

Car comme la constitution délicate des enfans, est sujette à toutes les impressions, tant interieures qu'exterieures, & comme les indigestions & les crudi-

cruditez prédominent avec facilité dans les enfans, il eſt de la prudence du Médecin de combattre à pluſieurs réprises ces diſpoſitions maladives, & de les corriger en reiterant les remedes, parce que la nature foible & delicate des enfans ne permet pas d'en ſaper tout d'un coup toutes les racines.

J'aurois pû auſſi examiner plus à fond, s'il eſt plus ſûr de confier temerairement les enfans nouveaux nez à des nourrices de louage, ſelon la coutume depuis long-tems établie, afin que les parens ne ſçachent qu'après la mort de leurs enfans par l'ignorance, ou par la negligence des nourrices qu'ils ſont en grand danger de perdre la vie, ou s'il ne ſeroit pas plus à propos de les ſevrer du lait de leur naiſſance; ou ſi les meres ne ſeroient pas obligées de les nourrir elles-mêmes; ou ſi lorſqu'il faut neceſſairement leur donner une nourrice, s'il les faut nourrir à la maiſon ſous les yeux des peres & meres des enfans, & priver abſolument les nourrices de la compagnie de leurs maris.

Mais il eſt tems de répondre à une objection que ne manqueront pas de me faire deux ſortes de Médecins; 1°. Objection contre notre methode.

Des praticiens celebres, 2°. D'autres Medecins qui se sont fortement appliquez à la découverte d'une nouvelle pratique Medecinale, car les uns & les autres condamneront hautement la méthode que j'ai suivie, comme trop simple & trop peu ornée, ne proposant que des remedes vulgaires, & qui se trouve destituée de cette varieté d'ordonnances qui fait valoir l'érudition des Médecins, & dont la plupart des Auteurs ont surchargé leurs ouvrages: ils me feront même un crime, ou d'avoir ignorée, ou d'avoir mépriſé ces belles operations chimiques que la plûpart des Auteurs ont élevées juſqu'au Ciel.

Réponſe à l'objection.

Mais ils devroient ſe ſouvenir que le Medecin n'eſt que le miniſtre de la nature, qui eſt à proprement parler le ſeul & véritable Médecin. Qu'ils ſe plaignent donc avec raiſon que nous ſommes tous nez nuds; que la nature ſe contente de peu; que l'art ne peut qu'imiter la nature, ou plûtôt marche ſous ſes auſpices? Qu'ils ſçachent encore qu'un Médecin qui preſcrit un ſi grand nombre de formules, le fait ſouvent ou par ignorance, ou par oſtentation, ou par fraude & mauvaiſe volonté?

Pour ce qui eſt de la Chimie, je me contente d'en être ſuffiſamment inſtruit, & ma credulité ne s'étend pas juſqu'à donner une entiere confiance aux vaines & faſtueuſes promeſſes des Chimiſtes. Je ne dirai pas, pour faire voir que je dois avoir quelque teinture de cet art, non ſeulement que j'ai frequenté pendant quelque tems à Paris le célébre M. Lemery, qui eſt en fait de Chimie, la gloire & l'ornement de ce ſiecle; mais que j'ai auſſi été ſon penſionnaire.

Ce qu'il faut penſer de la Chimie.

Que ſi la Médecine avant que les remedes Chimiques ayent prévalu depuis quelque tems ſur les autres remedes, avoit manqué d'une bonne méthode de traiter les malades; certes, ou je me trompe fort, les préparations chimiques ne l'auroient pas beaucoup enrichie.

Car quelle raiſon auroient eu des Médecins ſenſez d'avoir recours à des remedes inconnus, incertains, & très-dangereux, & pour ainſi dire aux aziles de l'ignorance, à moins que des motifs inopinez ne leur euſſent fourni un juſte ſujet de ſe défier des remedes uſitez depuis long-tems, & con-

firmez par d'anciennes experiences? Ils n'auroient pas assurement saisi l'ombre avec avidité pour abandonner la substance, à moins que la foible lumiere que leur fournissoit cet ombre ne les eut éblouis, ou pour mieux dire aveuglez par une espece d'enchantement. Je ne prétends pas par là mépriser les préparations chimiques que notre pharmacie a adoptées, comme je ne suis pas d'avis pour élever les anciens remedes, d'exclure absolument la chimie du district de la Médecine.

Mais ceux qui s'imaginent que les médicamens ne sçauroient être bien préparez que selon les regles de l'art chimique, & à moins qu'ils n'ayent souffert l'action du feu plus violente, devroient bien faire réflexion que tous les vins médecinaux, & plusieurs teintures sont fort bien préparez sans l'aide du feu, & sont ainsi plus agréables à l'estomac, & plus utiles à tout le corps.

Et certainement le feu des Chimistes, paroît très-souvent ne servir qu'à mieux rassembler les parties des mixtes les plus grossieres, les plus mauvaises, les plus feculentes, & les plus impures, avec les meilleures & les plus sa

lubres, & par ce mélange mal ordonné de particules contraires les unes aux autres, rendre l'eſtomac malade, affadi, fatigué, & troublé dans ſes fonctions.

Les vins medecinaux ſont préparez ſans feu.

J'ai été ſouvent convaincu de la verité que j'avance, en examinant la fabrique des vins médicaux, ſoit que l'on y eut employé le feu, ou qu'on les eut compoſez ſans ſon ſecours; & je l'ai encore mieux obſervé dans la compoſition de l'élixir de proprieté doux que je garde toujours chez moi depuis quelques années, pour en donner gratuitement aux pauvres, & à tous ceux qui en ont beſoin.

L'élixir de propriété peut être préparé de même, & produire de meilleurs effets.

Or je ne me ſouviens pas qu'entre un grand nombre de femmes à qui j'ai donné de cet élixir préparé à froid, aucune ſe ſoit plainte du delagrément & des mauvais effets de ce remede, au lieu qu'elles étoient ſouvent peu contentes des préparations vulgaires de ce même remede qui leur fatiguoit l'eſtomac, pendant que le nôtre ne leur cauſoit quelquefois qu'un leger ſentiment de chaleur.

Mais il s'agit de ſçavoir ſi le défaut des préparations vulgaires de cet éli-

xir vient principalement de la précipitation avec laquelle on le fait, ou du mauvais choix de la myrrhe & des autres ingrediens peu convenables, ou de l'esprit de vin trop impregné du feu dont on se sert ordinairement mal à propos, ou si toutes ces circonstances y contribuent également.

Car l'esprit de vin & beaucoup d'autres esprits nouvellement tirez qui sont alors beaucoup chargez d'empyreume, sont à charge à l'estomac, & nuisibles aux parties vitales, lesquels cependant gardez pendant quelque tems perdent leur feu nuisible, & se rendent de plus en plus benins & salutaires, & même plus agreables au goût.

Joint, ce qui est beaucoup à remarquer, à ce que les plus zelez partisans de la Chimie, & les plus opposez aux anciennes méthodes de guérir, pour ne rien dire de ces souffleurs & de ces coureurs qui gâtent les meilleurs médicamens en y mêlant de mauvaises drogues, & ne vendent que de la fumée, tous ces gens là, dis-je, à l'exception d'un petit nombre, sont toujours dans l'indigence, quoiqu'ils promettent des monts d'or, aux gens credules, aux

ignorans, & aux avares.

Pourquoi la plûpart des Chimiſtes ſont toujours pauvres.

Or quoiqu'il ſoit vrai que les ſages, les ſçavans, & les habiles gens dans chaque profeſſion ne ſoient pas toujours recompenſez ſelon leur mérite, je crois néanmoins qu'il eſt très-probable que leur pauvreté toute viſible doit être imputée à la mauvaiſe qualité de leurs remedes, & de leurs prétendus ſecrets, & à leurs pernicieuſes operations: la plûpart de ces prétendus remedes ſont non-ſeulement peu convenables, mais même abſolument contraires au genre humain, à cauſe qu'ils participent du feu; & qu'ils y ſont même étroitement incorporez.

Car s'ils étoient en état d'apporter aux hommes quelques utilitez conſiderables, & ſi leurs vertus répondoient aux promeſſes de ceux qui les débitent, quoiqu'ils ne puſſent pas les enrichir tous, du moins ceux qui cultiveroient cet art avec plus d'application que d'autres, ne ſeroient pas comme ils le ſont toujours privez du fruit de leur travail, & ils en tireroient le même avantage qu'en tirent ceux qui excellent en d'autres arts, qui ſont utiles au public, auſquels ils fourniſſent

toujours de quoi vivre avec honneur ſelon leur état.

Ce qu'il faut faire pour ſe ſoutenir honnêtement.

Si un fils qui me ſeroit cher me demandoit ce qu'il faudroit qu'il fit pour devenir riche, ou du moins pour ſe mettre à ſon aiſe, je lui conſeillerois d'avoir en tout beaucoup de droiture & de probité, de ne faire jamais à perſonne la moindre fourberie, de ne faire de propos déliberé aucun menſonge dans quelque état de vie, & dans quelque ſorte d'affaire où il pût ſe trouver engagé, je n'oublirois rien auſſi pour lui faire comprendre, qu'il n'y a point de voie plus ſûre pour ſe rendre pauvre & miſerable, que de ſéduire avec perfidie ceux qui nous donnent leur confiance, de ſubſtituer le menſonge à la verité, & que bien qu'il arrive à quelques-uns de profiter pendant un tems de leurs impoſtures, il eſt toujours bien honteux de joüer le rolle infamant d'un impoſteur, & d'un ſcelerat.

Mais pour revenir à la Chimie, bien qu'il y ait des gens qui comptent pour rien les opérations de la nature, & qui l'accuſe même avec Epicure de faineantiſe & de nonchalance, je ne ſçaurois

rois pourtant m'aveugler j'usqu'au point de ne pas apercevoir dans les ouvrages de la nature des productions qui sont fort au dessus de ce que toute l'adresse de l'art nous peut fournir de plus ingenieux, & de convenir avec Galien que les œuvres de nature meritent des louanges infiniment superieures à celles de l'art, ce qui a fait dire fort à propos à Hippocrate que l'art est tout-à-fait contraire à la nature.

Les ouvrages de la nature préférables à ceux de l'art.

Au reste je ne sçaurois penser ici qu'avec une espece d'indignation, à l'usage si fréquent que l'on fait aujourd'hui dans la pratique Médecinale du quinquina, des remedes chalibez, des mercuriels, des narcotiques, aussi-bien que des remedes chimiques, & de ce que l'on a banni en quelque façon cette matiere médecinale dont la nature a eu la bonté de nous gratifier, & qui est si largement étalée dans Galien, Dioscoride, & dans tous les livres des Anciens.

C'est bien à tort que l'on mépriſe la pratique médecinale des Anciens.

Cela est venu sans doute de ce que l'usage multiplié de ces remedes est plus facile à apprendre & à retenir; qu'il ne faut pas pour cela de fortes applications, ni essuyer de longues veilles,

ni consumer ses forces par des travaux infinis : d'où il arrive que presque tous les livres des anciens sont mépriſez & font mal au cœur, parce que pour en profiter il faut les lire avec attention, & que l'on ne peut sçavoir ce qu'ils contiennent d'érudition sans se donner de grandes peines.

Cependant quelque mépris qu'on ait pour ces excellens ouvrages, & quoique les novateurs ayent perdu le goût de ces anciens auteurs, tant de ceux qu'on peut justement appeller les princes de la Médecine que de ceux qui les ont suivis, la réputation solidement établi de ces anciens medecins subsistera toujours, & la verité toujours estimée des gens sçavans, soit en medecine ou dans les autres sciences triomphera dans tous les siecles des insultes de ces ignorans.

Car après toutes les inventions qui sont émanées dans ces derniers tems de l'adresse de l'art ; après tant de decouvertes tirées des profonds abîmes où elles avoient jusqu'à present été cachées ; après de si heureuses recherches d'anatomie, qui nous ont avec le secours du microscope, dévoilé un

méchaniſme tout-à-fait admirable, auquel le génie fecond des curieux a donné beaucoup de luſtre ; après tant de remedes bézoardiques, émetiques, policreſtes, ſpécifiques, & tant de merveilleuſes inventions des chimiſtes ; enfin après tant d'excellens médicamens qui nous ont été apportez des Indes : après tout cela, dis-je, cette matiere médecinal qui ſe trouve amplement expoſée dans les livres de Dioſcoride & de Mathiole, & que nous ne tenons que du riche fond de la nature, ſera toujours regardée des ſages & ſçavans Médecins comme un précieux tréſor dont ils feront leurs délices ; & quoique des jeunes gens ſe faſſent un plaiſir de s'égarer dans d'autres routes, il y en aura toujours quelques-uns parmi les anciens medecins, que les perils & les naufrages des autres auront rendus ſages & précautionnez, qui préféreront aux fables & aux nouvelles fictions, les experiences & les obſervations ſucceſſivement autoriſées par la tradition de tous les ſiecles.

Les découvertes des Modernes dans la matiere medecinale, ne doivent pas être préferées à la doctrine reformée dans les livres de Dioſcoride & de Mathiole.

Et afin que les excellens livres des Botaniſeurs ſoient plus utiles à la médecine, nous avons en main le livre de

Juſte Mollerus, medecin Allemand, imprimé depuis long-tems à Baſle, qui a pour titre, petit recueil de remedes tirez de Dioſcoride & de Mathiole, qui contient dans des chapitres conformes à l'ordre des maladies, tous les remedes propoſez par ces auteurs, & très-clairement expliquez; & je ne connois pas de meilleur livre, qui ſoit plus neceſſaire aux medecins. A ſon défaut, je préfererois au commentaire de Mathiole un ſuplement trés-commode, qui contient les vertus des médicamens par rapport aux lieux malades, tirez de Dioſcoride.

Loüange du livre de Mollerus ſur Dioſcoride & Mathiole.

Ce que je viens de dire de la matiere médecinal qui me paroit la meilleure, ſuppoſe toujours cette condition; ſçavoir qu'il faut neceſſairement qu'un ſçavant médecin, choiſiſſe avec ſoin pour l'uſage qu'il en veut faire entre les ſimples remedes, les plus ſûrs, les plus connus, & les plus efficaces, & qu'il rejette tous ceux dont les qualitez ſont équivoques, incertaines, inuſitées & de peu d'effet; une ſeconde condition eſt qu'une bonne méthode de guérir dirige les remedes de la maniere qu'il faut préciſement pour conſer-

La connoiſſance des remedes inutile & même dangéreuſe, à moins qu'elle ne ſoit jointe à une bonne méthode de guérir.

ver la santé & guérir sûrement la maladie ; il faut enfin qu'une prudente administration des remedes generaux précede toujours, ou du moins accompagne celle des simples les mieux choisis.

En effet, à quoi peut servir une ample provision de plantes médecinales entre les mains d'une vieille femme ignorante ? Quel service peut-on tirer des instrumens les plus artistement fabriquez quand ils ne sont pas conduits avec adresse ? Quel usage enfin peut avoir une biblioteque fournie de bons livres, si l'on en abandonne la garde à un fou ou à un ignorant ?

Conclusion.

J'espere que le lecteur m'excusera de m'être un peu trop étendu sur cet article ; parce que les differentes manieres d'agir plus ou moins convenables, peuvent aussi bien varier dans la Médecine, que les modes à l'égard des habits, & il est assez ordinaire aux Médecins de donner leur confiance à de nouveaux guides, avant que l'experience les ait convaincus que les voies nouvelles qu'on leur propose sont plus sûres pour les mener à la vérité, que celles qu'ils abandonnent.

Or il me semble que notre siecle

docte & curieux eſt plus affamé de nouveautez, qu'aucun autre, ſe glorifiant hautement de quelques inventions utiles qui ont été faites dans ces derniers tems, & ſe fiant aux microſcopes & aux teleſcopes que les anciens n'ont point connus ; il n'y a rien, ſi on les en croit, de ſi élevé dans les cieux, ni de ſi profond dans les abîmes qui puiſſe échaper à leur connoiſſance.

Mais pour leur faire voir qu'ils peuvent bien ne pas avoir l'eſprit ſi ſubtil qu'ils ſe l'imaginent, je ne leur propoſerai que l'explication de deux phénomenes auſſi évidens qu'ils ſont admirables ; & ſi quelqu'un de ces eſprits ſi fort alkoholiſez peut dire ſur l'un des deux quelque choſe dont on puiſſe être content, je le croirai plus grand philoſophe que ne fut jamais Ariſtote, & plus ſçavant en Médecine qu'Hippocrate.

Je le prirai d'abord de m'expliquer clairement ce flux & reflux de la mer auſſi ſurprenant qu'invariable. Quelle eſt la cauſe naturelle qui porte & engage tout l'ocean à continuer des mouvemens ſi grands & ſi réguliers ? Quelle cauſe, outre le tout puiſſant, peut ac-

cumuler ces exorbitantes masses d'eaux plus élevées que n'est toute la terre dans les violentes tempêtes, comme l'assurent les navigateurs, & les maintient cependant dans des bornes fixes, comme si elles avoient de la solidité ? Quelle est la cause de ces rapides fougues où entre la mer dans les tems reglez des nouvelles & pleines lunes, & ne laissent de se contenir dans les bornes de leur propre lit, causant très-souvent de grandes inondations sur la terre ?

Je lui demanderai en second lieu, si ces étoiles, presque sans nombre, que les yeux apperçoivent, & que les Telescopes font paroître beaucoup plus nombreuses, & si parmi ces étoiles, celles qu'on estime les plus grandes, sont effectivement huit cens fois plus étenduës que le globe de la terre ; si, dis-je, toutes ces étoiles aussi bien que les planétes, tournent chaque jour, comme nos yeux nous le font croire, avec un mouvement très-rapide autour de la terre, & si cette terre qui n'est qu'un point en comparaison des cieux, dont le tour, selon la supputation de Gassendi contient 26255. milles d'Italie, & son demi

4177. mille, roule continuellement chaque jour sur son axe, sans que l'ordre établi sur toutes les choses terrestres en souffre aucun changement ? Qu'il explique aussi comment il se peut faire que le globe énorme du poids de la terre se soutienne sans appui & demeure fixe & fermement suspendu au milieu de l'air, soit que la terre soit mobile ou immobile.

Il faut de plus examiner avec soin quelle est la distance des étoiles fixes par rapport à la terre, que l'on prétend être communément de 19000. demi diametres du globe terrestre ; & afin que notre philosophe en puisse juger plus aisément ;

Je lui demande encore s'il est bien constant, que les étoiles que nous voyons soient aussi éloignées du globe de la terre que le suppose, se l'imaginent, ou le prétendent démontrer les mathématiciens ; si l'atmosphere qui environne la terre n'est pas cause que les objets éloignez paroissent moins étendus, & semblent diminuer à proportion de la longueur de l'espace que l'objet doit parcourir pour fraper nos yeux ; & si cet air très-pur, exempt de

vapeur, qui eſt au-deſſus de l'atmoſphere, & qui s'étend vers le ciel, diminuë abſolument la véritable grandeur des étoiles à cauſe de leur grand éloignement.

Certes, les lumieres des yeux & de l'entendement humain ſont bien obſcures quand nous nous en ſervons pour obſerver ce qui ſe paſſe dans le ciel, & pour refléchir par de vaines ſpéculations ſur des choſes qui ſont hors de la portée de nos yeux & de notre intelligence : car quand nous nous ſervons de nos lumieres pour juger de la nature des choſes terreſtres, nous n'en avons que des notions très-foibles, & à l'égard des céleſtes, nous n'en avons preſqu'aucune, à l'exception du peu qu'il plaît au ſeigneur de nous communiquer du tréſor immenſe de ſa ſcience & de ſa ſageſſe.

Que fera-t'on ſi je joins à tout cela l'application ſinguliere que nous apportons à vouloir pénétrer par nos foibles lumieres, qui ne ſont à vrai dire, que ténébres, la nature des choſes céleſtes ?

Tous les novateurs que la curioſité porte à s'éclaircir ſur ces ſortes de

choſes, conviennent unanimement que le ſoleil eſt un corps tout de feu, ou ſi on veut un feu céleſte ; & cependant plus le ſommet des plus hautes montagnes, approche du ſoleil ou les grandes plaines qui ſont au haut des montagnes, & qui ne ſont pas moins propres que les plaines vallées qui leur ſont inférieures à recevoir les reflexions des rayons du ſoleil, comme ſont, par exemple, les plaines décrites par nos voyageurs ſur le déclin des grandes montagnes d'Armenie ; le haut, dis-je, de ces montagnes & les plaines ſont d'autant plus couvertes de glace & de neige, qu'elles ſont dans un climat extrêmement chaud, pendant qu'il y a des lieux qui ſont d'autant plus chauds qu'ils ſont plus éloignez du feu du ſoleil : ce qui eſt tout-à-fait oppoſé à la nature du feu, qui nous échauffe davantage à meſure que nous en approchons de plus près.

Après cela que ces demi-ſçavans ſe glorifient avec emphaſe de leurs ſublimes connoiſſances, puiſqu'il leur eſt impoſſible, ni par l'abondance de leur ſçavoir, ni par la fécondité de leurs beaux diſcours, ni par les plus ſages

réflexions de leur philoſophie, de faire comprendre à un aveugle né, qui aura converſé pendant toute ſa vie familierement avec des ſçavans, la nature de la lumiere & des couleurs qui n'auront jamais frappé ſes yeux.

De plus, ſi ces nombreuſes étoiles fixées au haut des cieux ont l'immenſe étenduë que leur donnent les mathématiciens : je ſuppoſerois volontiers avec la permiſſion des Théologiens, pour ne rien avancer à l'avanture, la foibleſſe de l'intelligence humaine, ne pouvant rien démontrer là-deſſus de certain ; je ſuppoſerois, dis-je, que ces luiſantes régions étoilées pourroient être les propres & particulieres demeures des eſprits céleſtes, & qu'elles ſeront la retraite des corps céleſtes, quand les corps mortels & périſſables ſeront transformez en des corps céleſtes & immortels.

Je ſuppoſerois auſſi par conſéquent, s'il eſt permis de pouſſer au-delà ſes conjectures ſur des choſes environnées de toutes parts d'obſcurité & de ténébres, que ces grands corps de planetes ſoumiſes aux étoiles fixes les plus exaltées, ou cette ſi ample proviſion d'air épurée dans lequel ſe meuvent les

planetes, après l'embrasement universel les receptacles ténébreux des mauvais esprits dévouez aux tourmens éternels, ténebres les plus obscures, & presque celles des Egyptiens, dont l'obscurité ne finira point, quand la lumiere du soleil avec le débris du monde entier périront en même tems, quand toutes les planetes seront privées de la splendeur primitive des rayons du soleil; & quand il y aura un voile épais entre le lumineux séjour des bienheureux, & le ténébreux receptacle des reprouvez; ou enfin qnand tout ce qu'il y a dans ce bas monde retombera dans les premieres ténébres qui couvroient le cahos avant la formation de l'univers.

Je supposerois encore ou j'espererois du moins que ces grands mondes des étoiles ne seroient point deserts, mais que dès-à-présent ou à l'avenir ils seroient remplis du nombre infini des bienheureux; & qu'il n'y en a pas un si petit nombre dans ses habitacles fortunez, que le prétendent mal-à-propos ceux qui contre notre sentiment ou par une rigide jalousie en font le nombre très-petit.

Mais, oh mon Dieu ! Quelle peut-être la ſplendeur de ces bienheureuſes demeures ? Puiſque Moyſe deſcendant de la ſainte Montagne, aprés avoir enviſagé la ſuprême Majeſté à travers le nuage qui couvroit ſes yeux, avoit le viſage encore ſi brillant, que le peuple nombreux qui l'attendoit n'auroit jamais pû ſoutenir ſa vûë, s'il ne s'étoit couvert d'un voile ! Puiſque le viſage de ſaint Etienne, lorſqu'il diſoit qu'il voyoit les cieux ouverts, étoit ſi reſplendiſſant, qu'il paroiſſoit être à ſes ennemis même, celui d'un ange.

Et ſi le viſage de ceux qui apperçoivent tant ſoit peu les clartez céleſtes participent d'une ſplendeur ſi brillante, que peut-on penſer des ſentimens exceſſifs de joye & des incompréhenſibles illuminations, dont jouïront enfin les ames immortelles, quand elles ſeront reſplendiſſantes comme le ſoleil, & lorſque ſans l'interpoſition d'aucun nuage, aucune diminution de leur ſplendeur, elles gouteront à longs traits dans l'éternité des illuſtrations inconcevables ?

Certainement ces globes immenſes, luiſans & ſublimes que nous voyons de

nos yeux, ou que nous apercevons à la faveur des Telescopes, ainsi que ceux qui roulent dans cette immense étenduë d'air, qui ne connoit aucunes bornes, sont autant de monumens d'une magnificence inalterable, qui raviſſent en admiration tous ceux qui contemplent les choſes céleſtes, & les engagent neceſſairement à tourner toutes leurs penſées vers le ciel.

La fabrique même & la ſtructure des moindres animaux & des reptiles, font voir tant d'élegance & d'artifice, ainſi que la belle conſtruction de pluſieurs autres ouvrages de la nature qui ſont toujours ſous nos yeux, & dont pour cette raiſon l'on ne fait pas un fort grand cas, & auſquels on ne fait d'ordinaire preſque pas d'attention; la ſtructure, dis-je, de tous ces ouvrages étant curieuſement examinée, ne cauſera pas, ſans doute, une médiocre admiration de la ſuprême puiſſance du Createur.

Que ſi l'on s'applique encore à développer & à illuſtrer quelques phénomenes obſcurs; que quelqu'un de ces curieux ſcrutateurs de ces ouvrages

nous expliquent de nouveau, le principe & la ſource originelle du mouvement circulaire du ſang, dont nous devons avec juſtice faire honneur à Harvée notre compatriote, qui en a fait la premiere démonſtration, & qu'il nous diſe à quel premier moteur dans la nature, ce mouvement doit ſon origine.

Car j'ai vû de mes propres yeux, comme beaucoup d'autres, mais avec étonnement, & peut-être avec plus de ſurpriſe, que ſi j'avois vû, les ſept merveilles du monde; j'ai vû, dis-je, le ſang des animaux ſe porter comme une eſpece de torrent par les arteres juſqu'aux extrémitez de leur corps, & revenir des extrémitez par les veines avec la même rapidité; mais je ne ſçai pas aſſurement ſi le premier élancement de ce ſang vient du cœur ou du cerveau.

Je ne ſçai pas mieux ſi le ſiege de notre ame ou ſon trône, ſont placez dans un endroit particulier du corps, ou ſi toute l'ame réſide dans le tout, ou ſi le tout réſide dans chaque partie, comme le prétendent les philoſophes.

Il n'eſt certes que trop évident au peu que nous avons de connoiſſance

des choſes naturelles, que le très-grand & très-puiſſant maître de la nature, auquel le plus ſage de tous les hommes ne ſçauroit jamais rendre un culte aſſez ample, & devant lequel il ne ſçauroit ſe proſterner avec aſſez d'humilité, a offuſqué les cauſes des choſes naturelles d'un ſi épais nuage, afin que tous nos raiſonnemens, ou plûtôt nos illuſions, faſſent bien plûtôt rire les gens qui ſont un peu plus prudens & plus ſenſez que les autres, qu'ils ne leur cauſent d'admiration.

Je prie enfin le Dieu tout-puiſſant, d'où émane ſans ceſſe comme d'une ſource intariſſable, tout ce qu'il y a de bon & d'heureux dans le monde, & de la grace & de la benediction duquel procede préalablement & continuellement tout ce que l'art de la médecine peut avoir de ſuccés, veüille bien favoriſer par ſa bonté infinie, tout ce que j'ai écrit avec ſincerité pour l'interêt & le bien public, qui doit ſans dificulté être préferé à toute autre choſe.

OBSER-

OBSERVATIONS

Sur quelques Maladies importantes.

IL m'eſt venu en penſée de joindre ici un petit nombre d'obſervations ſur la cure de quelques maladies conſiderables, qui ne déplaîront peut-être pas au lecteur, & qui auront peut-être auſſi leur utilité. Si j'en rapporte peu, le lecteur y employera moins de tems, & ſes heures de loiſir ne ſeront que pour peu de tems mal employées à les lire.

Qu'il ſoit permis à d'autres d'offrir aux médecins un régal de leur profeſſion, garni d'un grand étalage d'obſervations, capable de raſſaſier pleinement l'apetit dévorant des goinfres litteraires; qu'il ſoit libre à d'autres qui ont le loiſir de s'occuper d'une maniere ſi louable, ou qui poſſedent chez eux-mêmes des tréſors immenſes d'érudition de publier des ouvrages plus étendus, ou bien à ceux auſquels il eſt auſſi facile d'exterminer les maladies

que de tuer les mouches, ou de conter des fables, d'en débiter de longs préceptes ; un régal sobre & philosophique suffit présentement à notre foiblesse. Outre qu'un repas frugal convient, sur-tout aux Médecins qui prêchent la moderation en toutes choses, & qui donnent toujours des regles temperées, quoique rigides & propres à conserver la santé.

Pourquoi un habile Médecin n'avoit point écrit des maladies de la tête.

Je ne laisserai jamais échaper de ma memoire, ce que me dit un jour en conversation un célébre & sçavant Medecin, auquel je demandois sérieusement, pourquoi ayant beaucoup enrichi la medecine par ses doctes écrits, & après avoir traité amplement de la cure de plusieurs maladies considerables, & avec tout l'applaudissement possible, il n'avoit point parlé de celles de la tête ? Cet habile homme me répondit avec sa sincerité ordinaire, qu'il n'avoit point parlé de ces maladies, parce qu'il n'avoit pas pû les guérir.

Au reste, ma pensée est qu'il faut laisser au jugement & à la décision des sages de sçavoir si la medecine est conjecturale, & en quelque façon incertaine, & s'il en a été ainsi dans tous

les siecles précedens : de sçavoir encore si le très-sage & suprême Directeur de toutes choses a assujeti le genre humain miserable, infirme, mauvais, & scelerat à tant de differentes maladiès qui sont quelquefois incurables, en punition des crimes que les hommes commettent si fréquemment par une licence effrénée, & sans aucun égard pour ses divins commandemens.

Si l'humanité rend l'homme presque necessairement sujet à commettre des fautes plus ou moins grandes ; & si enfin la vérité des causes naturelles, & celles sur-tout qui concernent la Medecine, sont toujours offusquées par des ténébres inpénétrables.

Si les cures des maladies parfaites & consommées, qui ne manquent jamais d'avoir leur effet, sont rarement connuës ou seulement desirées, à cause que les corps des malades ne sont jamais dans une même situation, que mille diverses circonstances accompagnent les maladies, & que les differens âges rendent les hommes fort differens ? Tout cela me fait esperer que le lecteur prendra en bonne part ma bonne volonté, & le desir que j'ai de me rendre utile au public.

PREMIERE OBSERVATION.

De l'Epilepſie.

Une fille belle & bienfaite, âgée d'onze ans, d'un tempérament ſanguin, fut travaillée de violens & longs accès d'épilepſie le 18. Decembre de l'année 1701. On me demanda mon avis, & je fus informé que depuis les ſix mois précedens, elle avoit regulierement eu deux fois par jour deux grands accès de ce mal qui duroient tant l'un que l'autre pendant deux heures, & la tourmentoient tellement par des agitations excеſſives, qu'il falloit que pluſieurs hommes lui tinſſent les mains & les pieds pour l'arrêter un peu dans ſes ſaillies, & afin d'empêcher qu'elle ne ſe fit des bleſſures fâcheuſes par ſes contorſions.

Outre ces grands accès & très-reguliers, elle en avoit dans les intervalles de legers, & qui paſſoient aiſément; toutes les fois, par exemple, qu'elle éternuoit, ou qu'un faux pas ſubit & imprévû lui faiſoit peur. Voici comme ſes grands accès lui prenoient. Elle tomboit d'abord à terre ou ſur ſon lit,

Deſcription de l'Epilepſie.

ſans mouvement & ſans ſentiment ; & c'eſt pour cela qu'on appelle cette maladie mal caduc ; après avoir reſté quelque tems ſans mouvement, elle ſouffroit de violentes contorſions dans tous ſes membres, elle fléchiſſoit ſouvent ſa tête en devant dans ſes convulſions, & elle la portoit enſuite ſi rapidement en arriere, qu'elle ſembloit vouloir heurter contre quelque choſe avec ſon occiput pour le briſer.

Ses yeux affreux ſe tournoient de tous côtez, après quoi elle rendoit l'écume par la bouche, triſte & horrible ſpectacle, & c'eſt avec raiſon qu'on appelle cette maladie ſacrée, parce que les anciens avoient coutume d'appeller ſacré tout ce qui entraîne avec ſoi quelqu'excès, temoin dans Virgile *auri ſacra fames*, l'avidité de l'or eſt extrême, ou bien à cauſe de la difficulté de ſa guériſon, que l'on ne croit pas pouvoir obtenir par des moyens humains, mais ſeulement par la puiſſance divine.

Pourquoi on l'appelle maladie ſacrée.

Quoique cette malade éternuât quelquefois, elle avoit pourtant toujours les narines ſeches & leurs conduits bouchez ne rendoient aucuns excremens, de ſorte que pendant tout le cours de

Deux ſymptômes extraordinaires dans cette maladie.

sa maladie. Les glandes du cerveau ne fourniſſoient à ces émonctoires aucunes mucoſitez qu'elle fut obligée d'eſſuyer. Les paumes de ſes mains étoient pareillement très-ſéches à l'occaſion d'un incendie interne dès le commencement de ſes accès, & depuis on n'y remarqua pas la moindre humidité, comme l'effet d'une tranſpiration ſalubre.

Après pluſieurs remedes qui lui avoient été adminiſtrez ſans ſuccès à la campagne, je lui ordonnai les poudres ſuivantes, dont elle prenoit l'une deux fois le jour dans une cuillerée de julep cephalique, dont elle bûvoit par-deſſus à chaque fois trois cuillerées.

Prenez des vers terreſtres préparez une once; du crâne humain préparé, deux drachmes; du petit cardamone, deux ſcrupules; mêlez le tout, & faites-en une poudre très-fine, qui ſera partagée en douze priſes.

Prenez de l'eau de ceriſes noires & de celle de fleurs de tillot de chacune une demi-ſeptier, de l'eau de pivoine compoſée, deux onces; de la teinture de caſtoreum, deux drachmes; du ſirop de pivoine compoſé, deux onces; mêlez le tout pour un julep.

Mais parce que cette quantité de poudre lui causoit des nausées, par-dessus chaque dose on lui donnoit trente gouttes d'élixir de proprieté mêlées avec un peu de sucre. Pour les personnes d'un goût délicat on peut changer le remede, ou du moins le rendre moins dégoutant, par quelques gouttes d'huile de noix muscade mêlées avec le sucre ajoutées à la poudre précédente, ou bien l'ambre gris mêlé avec le sucre; au moyen de cette addition je ne sçaurois dire si le remede sera meilleur ou moins efficace.

Le second jour que la malade prit ces poudres les deux accès furent réduits à un seul.

Le quatriéme jour elle commença à se trouver fort échauffée, & à se plaindre d'un peu de fievre; ce qui me porta à lui faire tirer sept onces de sang de la cephalique du bras droit, qui fit aussi-tôt diminuer la grande ferveur de son sang, & ses accès épileptiques furent arrêtez huit jours après la premiere prise des poudres. Or la chaleur fébrile que la malade avoit ressentie sembloit marquer la maturation de l'humeur morbifique dans les ven

tricules anterieurs du cerveau, ou au-devant de la tête, qui se disposoit à l'évacuation.

Car sur la fin de la premiere semaine il parut à cette malade deux signes très-salubres ; 1°. Les conduits émonctoires du nez qui étoient depuis long-tems bouchez s'ouvrirent si bien qu'il en sortit en peu de tems environ une demie livre de mucosités purulentes mêlées de sang, comme si un abcès ouvert dans la tête s'étoit choisi cette issuë.

En second lieu les paumes de ses mains qui avoient depuis sa maladie toujours été fort seches, se trouverent moëttes au toucher, & enduites d'une humidité salubre ; ce qui fut cause que ses éternumens ne lui causoient plus d'accès épileptiques ; la bouffissure de son visage se dissipa, & elle n'eut plus les craintes qu'elle avoit auparavant des moindres choses.

Je conseillai à la malade de perseverer pendant quelque tems dans l'usage de ces poudres, & qu'elle les réiterât ensuite de trois en trois jours aux approches du commencement, & des pleines Lunes, & qu'on lui appliquât des

des cauteres au-dessous de ses deux cuisses. Depuis ce tems-là elle ne fut attaquée d'aucun accès Epileptique.

SECONDE OBSERVATION.

De la Paralisie.

LA femme d'un Officier d'armée âgée de près de quarante ans, au commencement du mois de Mars de l'année 1693. pendant une très-forte gelée, fut attaquée d'une Paralisie si générale de tous ses membres, qu'elle ne pouvoit seulement pas fléchir le petit doigt pour se relever, enforte qu'elle étoit couchée sur le dos dans l'impuissance de mouvoir aucune partie de son corps à l'exception de sa tête, dont toutes les fonctions étoient libres, & cette Dame parloit de tout d'un fort bon sens.

Paralisie générale, à l'exception de la tête.

Cette Paralisie fut universelle & presque apoplectique, tous les nerfs qui partent de la moëlle de l'épine, & qui se distribuent à tous les membres, étant dans le relâchement, pendant que ceux qui partent de la moëlle allongée, & qui se distribuent aux organes qui ser-

La cause de cette maladie.

vent aux fonctions de la tête, étoient exemts de tout mal. Cette espece de Paralisie est très-rare, puisque les nerfs qui servent à ces fonctions se trouvent intereſſez dans l'hemiplegie, quoique la maladie n'attaque qu'un seul côté du corps.

Sa cure.

Je soulageai cette malade avec l'aide du Seigneur, par ce peu de remedes, de maniere qu'en peu de jours elle fut en état de se servir un peu de ses doigts pour manger, & en arrivant chez elle le dixiéme jour je la vis marcher dans sa chambre, n'étant que légerement soutenuë par sa servante avant que je passasse en Flandre.

Prenez de la terebentine de Chio, trois drachmes; dissolvez la dans un jaune d'œuf frais, mêlez y ensuite une once de sirop de stocchas, & quatre onces d'eau de lait alexitere. Melez le tout pour une potion.

Prenez du castoreum quinze grains; de la conserve de fleurs de sauge deux drachmes; du sirop de pivoine composé, ce qu'il en faut pour former un bol.

La malade prit la potion terebentinée quatre matins de suite, & afin que

ſon eſtomac ne s'en dégoûtât pas, elle prenoit le bol toutes les nuits.

Il faut obſerver que quand elle eut pris quelques-unes de ces potions elle aſſuroit d'avoir ſenti comme un vent douloureux, qui étoit ſans doute la cauſe prochaine de la maladie, quelque choſe qu'on diſe de l'humeur qui coule dans les nerfs, elle avoit, dis-je, ſenti cette humeur ſe porter impetueuſement des vertebres ſuperieures de l'épine vers les inferieures, comme ſi on l'y avoit chaſſé avec un bâton, & qu'à meſure que ce vent deſcendoit de l'épine la répetition d'une potion terebenthinée le faiſant deſcendre de plus en plus, ſa paraliſie diminuoit auſſi à proportion, & que ſes forces ſe rétabliſſoient.

Il eſt encore à remarquer que la térebenthine doit être miſe au nombre des meilleurs remedes carminatifs, parce qu'elle eſt très-efficace pour diſſiper les vents en quelque endroit du corps qu'ils ſoient enfermez, & que par ſa qualité ſubtile & très-penetrante elle s'ouvre l'entrée plus aiſément dans les routes impraticables des humeurs que pour faciliter leur retour.

Je lui fis prendre jusqu'à six drachmes, & même une once de terebenthine de Venise, comme faisoient aussi les Anciens pour l'ordinaire pareillement en boisson, non-seulement pour la Paralisie, mais aussi pour la goute & le rhumatisme avec beaucoup de succès: mais dans la derniere maladie deux ou trois saignées doivent précéder ce remede.

Cette vertu carminative de la terebenthine fait aussi avec raison que l'on estime tellement le baume de soufre terebenthiné dans le traitement de la Paralisie, que les Médecins dans les Hôpitaux en font un très-grand cas; quoique la petite dose qu'ils en donnent de douze goutes ne puisse pas produire de grands effets.

L'esprit même de terebenthine qui sert à faire le baume, étant doué d'une vertu subtile & fugitive, & passant très-promptement de l'estomac dans les intestins, n'est pas en état de faire une si forte & si longue impression sur la tunique nerveuse de l'estomac, & par conséquent sur les nerfs qui partent de l'épine, que la vertu adherente, permanente, & balsamique, de la tereben-

thine, qui doit agir plus puiſſament & avec plus d'efficace.

Mais il eſt plus aiſé d'aſſurer qu'il n'eſt même facile de le dire, que les vents qui roulent par tout le corps ſont la cauſe prochaine & immediate, tant de toutes les douleurs qui tourmentent les malades, que de cette maladie douce & inſenſible, plus connuë par la ſtupeur que par la douleur. S'il faut attribuer aux vents cette maladie.

La theorie des vents qui vaguent & courent par tout le corps nous paroît auſſi cachée & auſſi inconnuë que nous l'eſt la connoiſſance de leur nature turbulente, quand ils ſemblent combattre dans l'air avec un grand bruit & des tonneres effrayans, leur nature, dis-je, a juſqu'à preſent aſſez vainement exercé la ſpeculative narration des Philoſophes.

Certainement quelles que ſoient les tempêtes & les agitations que les vents excitent en s'élevant depuis la terre juſqu'au ciel, ainſi que les tremblemens de terre qu'excitent ceux qui ſont enfermez dans ſes entrailles, les vents engendrez dans le corps humain n'y cauſent pas des tranchées, des douleurs, & des convulſions moins conſiderables. Les terribles effets des vents.

TROISIE'ME OBSERVATION.

Du Diabetes.

Le diabetes précedé en cette occasion d'une suppression d'urine.

UN riche Marchand âgé de 77. ans fut atteint au mois de Decembre 1701. pendant cinq jours d'une totale supression d'urine, enforte qu'il n'en rendit pas une seule goute pendant tout ce tems-là.

Le dixiéme du même mois après les remedes généraux & divers médicamens tentez, tant par moi que par un habile Médecin, nous lui fîmes appliquer sur le nombril le cataplâme suivant.

Prenez du savon noir, six drachmes; du meilleur safran, demi scrupule; du sel de succin, quinze grains. Mêlez le tout pour un cataplâme.

Le jour suivant les obstacles qui s'opposoient à l'issuë des urines furent forcez, & il lui survint pour ainsi dire, un déluge d'urine, de sorte que dès le soir j'ordonnai que l'on ôtât le cataplâme, & je craignis pour ce vieillard qu'il ne lui arrivât une maladie toute opposée à la précedente, sçavoir le Diabetes.

Le neuviéme jour je n'en eus aucun doute, le malade ayant tous les ſignes univoques de cette maladie, qui ſont un flux démeſuré d'urine, continuant preſque ſans intermiſſion, une ſoif inſuportable, comme s'il avoit été mordu d'un ſerpent nommé Dypſas qui cauſe cet accident. La boiſſon la plus abondante ne répond point à ce que l'on rend d'urine, & il n'y a pas un malade attaqué de cette maladie, qui ſouffre qu'on l'empêche le moins du monde de boire ou d'uriner.

La deſcription du diabetes.

J'étois bien perſuadé de la nature de la maladie ſans gouter de l'urine du malade, comme il y en a quelques-uns qui en la goutant croyent y trouver la douceur du miel.

C'auroit été ici une belle occaſion de gouter des excremens de ce malde à un diſciple de Penocrates, ou à Xenocrates lui-même s'il avoit été vivant; car ce fameux Médecin ne donnoit aucun médicament à ſes malades, qu'il ne tirât du magazin des urines & des excremens. On prétend qu'il goûtoit les urines les plus puantes, & les excremens les plus empeſtez de tous ſes malades pour mieux juger de leurs ma-

Xenocrates guériſſoit toutes les maladies, en ſe ſervant des matieres fécales & des urines.

ladies, & pour en faire plus juſtement ſon pronoſtic, il les choiſiſſoit ſur ſon fumier, où il les tiroit de ſa réſerve de pharmacie qui étoit la même choſe.

Ce malade dont il s'agit, quoiqu'âgé, avoit été juſqu'alors d'une conſtitution charnuë, forte & robuſte, mais cette maladie fondit bien-tôt ſes muſcles, & mit toutes ſes chairs en colliquation; en ſorte qu'au quinziéme du même mois, de ventru qu'il avoit été auparavant il étoit tout décharné, & de corpulent qu'on l'avoit vû, il n'avoit plus que la peau ſur les os; parce que tous les ſucs de ſon corps couloient à la maniere d'un torrent par les canaux urinaires, qui étoient ouverts & dilatez à l'excez.

Ses enfans, ſes amis, & tous ſes parens s'étant donc aſſemblez, comme pour dire adieu à un malade que l'on croyoit déploré; après lui avoir inutilement adminiſtré les confortans, les theriacaux, & tous les autres remedes dont on s'étoit pû aviſer, il me vint en penſée que ce flux d'urine immoderé pouvoit être une eſpece de diarrhée, ou un flux des meats urinaires, comme eſt une autre eſpece de diarrhée

Le diabetes doit être enviſagé comme une diarrhée des meats urinaires.

propre aux inteſtins, qui ſe décharge avec impetuoſité par le ventre, & qui produit une ſemblable colliquation de toutes les chairs.

Dans l'état extrêmement triſte où étoit ce bon vieillard, je crus pouvoir encore éprouver l'uſage innocent de la rubarbe, qui convient auſſi bien aux vieillards qu'aux enfans, m'imaginant qu'il ne conviendroit peut-être pas moins à ſon flux d'urine qu'au flux inteſtinal : en effet ces deux maladies ne paroiſſoient pas fort diſſemblables, à l'exception du ſiege local, la diarrhée étant le diabetes du ventre, & le diabetes la diarrhée des reins.

Voici ce que je conſeillai du conſentement du Médecin mon aſſocié.

Prenez de la rubarbe choiſie coupée en lames une demie once ; du ſantal blanc & citrin, de chacun une drachme ; du petit cardamome, une demie drachme ; faites infuſer le tout ſur un petit feu dans un vaiſſeau bien fermé avec une chopine de vin de Canarie.

Après avoir paſſé ce vin, le malade en prit ſix cuillerées le jour ſuivant à ſix heures du matin, qui étoit le 16.

Decembre, & il réïteroit la même doſe à dix heures avant midi. A l'égard de l'effet de ce remede, il eſt certain que ce vieillard ſi languiſſant qui rendoit ſans ceſſe un ruiſſeau d'urine, ne fut point incommodé dès ce jour là depuis midi juſqu'à dix heures du ſoir, & n'eut enſuite aucune envie d'uriner démeſurée, ſa ſoif fut bien-tôt calmée, & ayant réïteré la même boiſſon trois ou quatre matins il ſe trouva parfaitement guéri de cette facheuſe maladie.

Des eaux de Briſtol.

Les moins éclairez ſçavent les grands avantages qu'on peut tirer dans la cure de cette maladie des eaux de Briſtol, & la juſte réputation qu'elles ſe ſont acquiſes d'ailleurs pour la guériſon de pluſieurs autres maladies de langueur, & pour des foibleſſes indépendantes des reins. Les infirmes d'habitude en ſont fortifiez, & elles apaiſent mieux & plus promptement que toute autre boiſſon la ſoif cauſée par le Diabetes: mais toutes ſortes d'eaux minerales me paroiſſent plus propres aux jeunes gens qu'aux vieillards, & ſur-tout aux décrepites; & je ſuis encore perſuadé que le vin de Bourdeaux ou d'une pareille qualité ſeroit plus

Le vin rouge eſt plus convenable aux vieillards.

convenable au flux de vieillards, & plus salutaire, que toutes les eaux médicamenteuses & minerales.

QUATRIE'ME OBSERVATION.

D'une plaie au poulmon très-singuliere.

UN Capitaine âgé d'environ quarante ans, qui demeuroit à Westmenster, fut blessé dans un combat singulier d'un coup d'épée qu'il reçût de près au travers de la poitrine, & audessous de la mamelle gauche au commencement du mois de Fevrier de l'année précedente.

Le blessé se mit entre les mains de deux Chirurgiens très-habiles qui réunirent la plaie en peu de tems, mais prématurément; car bien-tôt après lorsque toutes choses paroissoient tranquilles, il survint au blessé un accident imprévû; ensorte qu'un abcès s'étant rompu dans la poitrine, le malade vomit une grande quantité de pus mêlé de sang.

Ayant été mandé sept semaines après sa blessure, je le trouvai enfoncé dans son lit, quoiqu'il eut le pouls fort &

bien regulier, la voix ſonore, & le viſage aſſez ſemblable à celui des ſains.

Je lui demandai d'abord pourquoi il ne ſe levoit pas de tems en tems de ſon lit dans la journée, puiſqu'il n'avoit point de fievre, & que ſa plaie ne paroiſſoit pas l'obliger à garder le lit? Il me répondit qu'il ne manquoit pas de forces ni de volonté pour ſe lever, mais que toutes les fois qu'il ſe levoit ſur ſon lit, ſoit pour s'habiller ou pour manger, il étoit auſſi tôt ſurpris d'une toux ſi violente qu'il lui étoit impoſſible d'en ſoutenir la fatigue. Il en fit l'épreuve devant moi en ſe levant ſubitement ſur ſon lit, & il lui arriva le violent accès de toux, qui lui duroit ordinairement une heure entiere.

Durant cet accès il rendoit peu à peu une livre de pituite purulente; & cette évacuation ſe réiteroit comme diſoit ce malade, toutes les fois que l'accès arrivoit; & entre les évacuations de cette pituite il s'y mêloit quelques raies de ſang par la violence de la toux, & il ſentoit de tems en tems de la douleur à l'endroit de ſa plaie.

Conjecture ſur la cauſe de ce ſymptôme.

En voyant ces choſes je m'imaginois que l'extrêmité du lobe du poulmon

étoit adherente au diaphragme à l'occaſion de quelque ſanie de l'ulcere, ou de quelque ſang épaiſſi, ou de quelque pituite mucilagineuſe qui avoient acquis une qualité aglutinante par l'uſage précipité ou exceſſif des narcotiques & des aſtringens : car quand il étoit couché ſur le dos dans ſon lit, il ne ſouffroit point, & ne ſe ſentoit les poulmons preſſez d'aucun poids incommode, au lieu que dès qu'il s'élevoit dans ſon lit, ſon poulmon privé de ſon mouvement libre & attiré en bas, étoit opprimé par un fardeau qui lui étoit à charge contre l'ordre naturel. Cette adherence extraordinaire de parties, pouvoit être cauſée par l'abcès, & demander des remedes attenuans oppoſez aux narcotiques.

Et remarquant auſſi-tôt que ni les balſamiques, ni les pectoraux, ni les ſpiritueux ne pouvoient point ôter la cauſe de tous ces accidens, & voyant une ſi grande quantité de pituite évacuée par la toux, je lui preſcrivis la diete déſiccative qui ſuit, avertiſſant le bleſſé que s'il y avoit quelque choſe à eſperer des Médicamens pour ſon ſoulagement, c'étoit aſſurement de l'uſa- La cure.

ge continué pendant le tems de la tiſanne qne je lui propoſois qu'il devoit l'attendre.

Prenez de la rapure de bois de gayac, une demie livre ; de la ſalſepareille fenduë & coupée quatre onces ; de l'eſquine coupée par lames, deux onces, des ſantaux blanc & citrin, de chacun demie once ; faites infuſer le tout dans ſix pintes d'eau, pendant quinze heures ; puis faites le bouillir dans un vaiſſeau double à petit feu, juſqu'à diminution du tiers, y ajoutant pendant la cuiſſon des grands raiſins paſſes inciſez, quatre onces ; & ſur la fin deux onces de regliſſe ; coulez la décoction, & laiſſez tomber ſes feces. Que le malade en boive deux pintes par jour, & même un peu plus.

L'effet de cette tiſanne fut que peu de jours après le malade ſe levoit de ſon lit, n'étouffoit plus, & étoit quinze jours après parfaitement rétabli en état de ſe promener dans ſon jardin : cependant il perſiſta pendant quelque tems par mon conſeil dans l'uſage de la tiſanne pour éviter la récidive.

CINQUIE'ME OBSERVATION.

Des vers qui cauſent la petite verole.

Le fils aîné d'une veuve âgé d'onze ans fut attaqué au mois de Juin du penultiéme Eté de la petite verole. Aux premieres viſites que je lui rendis ſa fievre étoit très-aiguë, ſon pouls fort élevé & ondoyant, il avoit de fréquentes nauſées, & reſpiroit avec peine; il ne ſe plaignoit néanmoins d'aucune douleur particuliere quand on l'interrogeoit, à cauſe d'un profond aſſoupiſſement qui tenoit ſa tête embaraſſée juſqu'au point de ne pouvoir preſque parler, & de ne point connoître ceux qui étoient auprès de lui.

Il commençoit à paroître à ſon viſage des puſtules en petit nombre, mais après l'operation d'un doux vomitif, mais très-ſûr, qui étoit l'ipecacuana, tout alla mieux, la fievre diminua conſiderablement le lendemain matin, il n'avoit plus de peine à reſpirer, & tous les autres accidens furent calmez; de maniere que les puſtules benignes & aſſez diſtinctes pouſſoient au dehors ſans danger.

Le douziéme jour de la maladie il étoit quitte de la fievre ſecondaire, & il ſembloit être abſolument hors de danger; ſi bien que j'avertis ſa mere qu'avant quatre jours ma preſence ne ſeroit plus neceſſaire, s'il n'arrivoit dans cet intervalle quelque accident imprévû qui m'arrêtât. Faiſant donc treve à tout autre remede je lui ordonnai ſeulement de prendre deux fois le jour un petit verre de vin de Canarie tiede.

Mais le quinziéme jour on vint chez moi à la hâte me prier inſtament de venir voir ſans differer ce petit malade qui ſe mouroit.

A mon arrivée je le trouvai avec une fievre très-aiguë, un pouls ondoyant & fourmillant, la reſpiration difficile, & tourmenté de ſi vives tranchées qu'il faiſoit des cris perçans. De plus il avoit rendu deux vers ronds vivans, que le vin qu'il avoit pris avoit troublez l'un par le vomiſſement, l'autre par le ſiege; ce qui me faiſoit juger qu'il pouvoit y en avoir d'autres qui donnoient lieu à ces facheux accidens.

Je lui preſcrivis d'abord du ſel admirable de Glauber, & du ſel purgatif amer, de chacun trois drachmes

d ſoute

diſſoute dans ſix onces d'eau de fontaine tiedie pour prendre ſans délai. De plus une drachme d'huile de noix muſcade tirée par expreſſion, pour appliquer ſur le nombril en forme de cataplâme.

Quand je revins le lendemain je trouvai la tempête toute calmée, & la tranquilité rétablie partout. La fievre ceſſée, les tranchées appaiſées; le pouls au naturel, & la reſpiration facile. Enfin j'appris de ſa nourrice qu'il avoit rendu par les ſelles, qui avoient été fort abondantes, une eſpece de peloton d'une infinité de petits vermiſſeaux.

Et pour prévenir le retour de pareils accidens que pourroient exciter d'autres vers, & parce que le tems propre à la purgation approchoit, je lui ordonnai le bol ſuivant pour le ſoir, & pour le lendemain matin une potion purgative que l'on réiteroit de trois en trois jours juſqu'à cinq fois.

Prenez de la ſemence d'hypericum, un ſcrupule; du *ſemen contra*, & de l'agaric trochiſqué, de chacun demi ſcrupule; du ſirop d'abſinthe ce qu'il en faut; formez-en un bol.

Prenez de la rubarbe choiſie, & du

meilleur agaric, de chacun deux ſcru
pules des follicules de ſenné mondées
une drachme; des ſemences d'hyperi
cum, une demie drachme, des feuill
de Thim & de ſarriete ſeches, de cha
cune une pincée; du tartre blanc cruc
deux ſcrupules; faites infuſer & bouill
tout cela dans trois onces d'eau de fo
taine, puis ajoutez à la couleur de
manne & du ſel admirable de Glauber
de chacun trois drachmes. Mêlez le to
pour une potion.

La premiere purgation lui fit rend
douze vers morts, la ſeconde dix,
troiſiéme quinze, la quatriéme onze,
la cinquiéme ſix; tous ronds, blanch
tres, & morts, & la plûpart longs de ne
pouces, outre cette pepiniere de peti
vers naiſſans qui avoient encore à pei
la forme de vers que la premiere purg
tion lui fit rendre.

Entre les purgations j'accordois d
treves à ces ennemis, & je ne faiſc
prendre au malade aucuns antiverm
neux, mais ſeulement quatre cuillerée
du même vin de Canarie, dont il avo
déja uſé, tant pour rétablir ſes forc
que pour s'opoſer à la pourriture, & ce
deux fois le jour.

Je lui conseillai enfin étant bien guéri d'aller prendre l'air de la campagne pour se rétablir ; & qu'après quinze jours d'intervale, il usât de l'électuaire suivant enduit autour d'un petit bâton de réglisse qu'il succeroit jusqu'à ce qu'il l'eut tout avalé.

Prenez du *semen contra* entier une once ; du miel demie livre, mêlez l'un & l'autre pour l'usage.

Tous ces remedes le retablirent en santé pour la seconde fois, & il fut depuis exemt de toute vermine.

Mais comme le sel purgatif amer, & le sel admirable ont donné des preuves de leurs vertus salutaires dans la cure de cette maladie, & comme on en fait à present parmi nous, & avec raison, un fréquent usage ; & que le premier de ses sels est communément crud le vrai & naturel sel tiré des eaux minerales purgatives, on ne feindra point, comme je crois, d'en continuer l'usage, si l'on est sur-tout persuadé que ce sel général est le sel gemme, fossile ou marin cuit, cristallisé, ou évaporé jusqu'à siccité ; quoique le sel que nous appellons commun ou marin que nous mêlons avec nos alimens soit le sel fos-

Ce que c'est que le sel purgatif & amer.

ſile diſſout dans l'eau de la mer purifié & évaporé.

Ou bien ce ſel purgatif ſe fait autrement du ſel foſſile ou marin pareillement diſſout, en y joignant pendant qu'il ſe coagule quelque huile chimique, comme d'abſinthe ou d'autre ſemblable : car comme il y a differentes manieres d'operer, ce ſel qu'on nomme purgatif, a auſſi differens goûts, ſelon le plus ou le moins d'adreſſe ou d'habileté des ouvriers ; & je n'ai jamais pû me perſuader depuis le premier uſage de ce ſel vulgaire, que ce pût être autre choſe qu'un ſel de ſaumur artiſtement préparé, puiſqu'une ſi grande quantité de ce ſel qu'on regarde comme le mineral des eaux purgatives, ſe trouve par tout à un très-vil prix, & qu'une ſi petite quantité de ce même ſel ſe tire par la diſtillation des eaux purgatives.

Et quoique les curieux conçoivent aiſément, & ne doutent pas même, que le nitre, l'alun, le vitriol, & beaucoup d'autres ſels ſe tirent de l'analiſe exacte des eaux minerales que la diſtillation leur fournit, cependant il eſt difficile de concevoir que leur principe ſalin, ou la cauſe de leur ſalure ſoit autre choſe que le ſel foſſile enfermé dans les en-

trailles de la terre, dont les ruiſſeaux de ces eaux parcourent les minieres avant que leurs ſources nous ſoient connuës.

Et certainement les eaux minerales à leur ſource ſont plus ſalées, & ſont alors pour ainſi dire, une veritable ſaumure, étant d'abord raſſaſiées du ſel dont on a parlé, juſqu'à ce qu'ayant traverſé les terres où elles ſont ſerrées, elles s'adouciſſent de plus en plus dans cette traverſe, de la même maniere que les eaux même de la mer ſe rendent douces en circulant au travers des terres, ſelon la loi de circulation établie dans la nature, de telle ſorte que le ſel marin devient foſſile en traverſant la terre & le ſel foſſile devient marin dans la mer.

De plus, ces eaux minerales purgatives qui donnent ſi peu de ſel dans la diſtillation, & ſont néanmoins auſſi purgatives que celles qui en fourniſſent davantage, comme ſont nos eaux Depſum & de Richemond, qui ſont ſituées dans un très-bon air, peuvent à mon avis, contenir un mauvais ſel.

D'où vient la ſalure de la mer.

Enfin la ſalure de tout l'Ocean ne peut proceder que de pluſieurs mines de ce ſel foſſile répandues de toutes parts dans le vaſte fond des mers.

SIXIE'ME OBSERVATION.

De l'Eſquinancie.

La femme d'un grand ſeigneur fut attaquée d'une eſquinancie, qui tenoit en phlogoſe les muſcles interieures du larinx & du pharinx; la tumeur interieure ne lui permettoit d'avaler qu'avec beaucoup de peine, & ſa bouche étoit remplie d'un phlegme épais & écumeux.

Je fus mandé le matin, & après l'avoir fait ſeigner d'abord, on lui donna preſqu'auſſi-tôt un lavement émollient.

Après l'avoir rendu, la malade prit d'heure en heure une cuillerée du looch ſuivant.

Il faut obſerver que s'il arrivoit que cette humeur augmentât au dedans, & ôtât à la malade toute liberté d'avaler, j'avois ordonné qu'on lui appliquât une ou deux ventouſes ſéches derriere le cou, pour retirer en arriere les muſcles gonflez qui comprimoient le larinx & l'œſophage, & pendant ce tems-là, faciliter l'entrée aux remedes & aux alimens.

Prenez de l'huile d'amandes douces, nouvellement tirée, & des fleurs de soufre de chacun une once; du cristal de tartre pulverisé, deux drachmes; du sirop de guimauve, trois onces; de l'huile de noix muscade distillée, quatre gouttes; du sucre candi, deux drachmes; mêlez tout cela pour un looch.

L'effet de ce remede très-commun, qui purge doucement les premieres voyes sans troubler tout le corps, & qui vuide le ventre pendant que le phlegmon subsiste; l'effet, dis-je, de ce remede fut tel, que visitant de nouveau cette dame le lendemain je la trouvai parfaitement guérie de son esquinancie, & l'ayant purgée deux jours après, elle n'eut pas besoin d'autres remedes.

Au reste, plusieurs malades de cette maladie, m'ont constamment assuré plus d'une fois, qu'à chaque cuillerée qu'ils avaloient de ce looch, le gonflement de leur esquinancie diminuoit sensiblement & se dissipoit en fort peu de tems.

Et il est très-certain que le soufre vif ou sublimé en fleurs, est capable de produire de très-bons effets dans le traitement de ces sortes de tumeurs,

aussi bien que des hemorroïdes & d'autres semblables tumeurs phlegmoneuses.

Précaution à prendre dans l'usage du soufre.

Il faut seulement observer de faire précéder les remedes généraux, rendre les corps fluides & exempts de constipation, pour favoriser le succès de ce remede.

SEPTIE'ME OBSERVATION.

Des petites Veroles irrégulieres ou jointes à la Rougeole.

Comme j'ai beaucoup insisté dans le petit traité précedent, sur le préjudice que peut apporter aux enfans & même aux adultes l'usage des médicamens chauds, comme sont la theriaque d'Andromachus, le mithridat, & d'autres semblables, je rapporterai ici une preuve bien déplorable des veritez que j'ai avancées sur cet article, afin que l'autorité d'un si grand exemple puisse du moins empêcher les autres de tomber dans un pareil malheur.

L'exemple de la Reine d'Angleterre,

Quand on me fit l'honneur de m'appeller au service de notre très-digne Roi précedent, notre très-excellente Reine précedente que je crois posseder actuellement

actuellement dans le ciel une couronne immortelle, en me parlant de la ſanté des grands Monarques, me dit au ſujet de ſa propre perſonne ; que lorſqu'elle ſe portoit mal ou qu'elle ſe ſentoit quelque preſſentiment de fiévre, elle avoit coutume, par le conſeil du célébre Louver, de prendre en ſe couchant une aſſez bonne doſe de thériaque pour s'exciter la ſueur.

J'eus l'honneur de lui dire en ce tems-là, qui étoit environ deux ans avant qu'elle fut attaquée de cette terrible petite verole, qui fut ſa derniere maladie ; j'eus, dis-je, l'honneur de lui dire : Madame, quoique j'aye une ſinguliere vénération, pour la memoire de feu M. Louver, je prens la liberté de dire à Votre Majeſté, qu'un remede auſſi chaud la réduiroit à l'extrêmité ſi elle en uſoit de même dans une fiévre permanente & continuë : car je n'ai jamais vû, continuai-je, de fiévres plus mauvaiſes & plus promptement ſuivies d'un délire des plus furieux que celles dont les malades avoient malheureuſement pris dès le commencement la theriaque, le mithridat, & d'autres confections très-chaudes ; &

L'uſage de la Thériaque quelquefois très-pernicieux.

que ces pernicieux effets arrivoient plûtôt encore à ceux qui étoient d'un tempéramment chaud & ſanguin ; tempéramment au reſte qui n'eſt pas celui de votre famille Royale. Je perſiſtai encore à dire à ſa Majeſté, que Galien qui avoit fait un livre exprès à la loüange de la theriaque, n'avoit jamais approuvé ſon uſage dans la cure des fiévres ardentes, mais bien dans les maladies chroniques & venimeuſes.

Mais toutes mes repréſentations furent oubliées, & à la premiere inſulte de la petite verole, la memoire du procedé de M. Louver ſe trouva ſi fortement imprimé dans l'eſprit de la Reine, que ſa Majeſté voulut dès le ſoir même prendre la doſe ordinaire ; & n'ayant point ſué, comme elle avoit coutume après une ſeule priſe, elle en prit dès le lendemain matin une double doſe avant d'avoir conſulté ſes médecins.

Ce fut ainſi que le ſuprême ordonnateur de toutes choſes jugea à propos d'enlever ſubitement au ciel une princeſſe dont ſon peuple n'étoit pas digne. Jamais la perte d'aucune perſonne n'a fait répandre tant de larmes,

causé de si veritables regrets, non plus qu'un deüil si lugubre & si general. Car ce ne fut pas seulement la perte de la Reine si digne d'être pleurée qui causa un deüil, mais encore le ravage & la ruine de tout le Royaume, qui paroissoit alors très-prochaine.

Au surplus, cette douleur si amere que la memoire d'un si grand malheur me rappelle sans cesse, reçoit quelque diminution à mon égard, en ce que j'avois averti des écueils contre lesquels on a fait naufrage, & que j'en prévenois le danger futur.

Et parce que quelques fautes qui ont été faites en cette occasion funeste par des docteurs fort éloignez, & par ceux sur-tout dont la demeure est au-delà de la mer, ont été injustement publiées, tant par rapport aux médecins qu'à la maladie; je n'hesiterai pas pour en mieux faire connoître la verité de rapporter de certaines choses que l'on ne doit pas passer sous silence.

L'histoire de la maladie.

La petite verole qui fit périr la Reine étoit des plus malignes & des plus pernicieuses, étant accompagnée de la rougeole, d'un éresipele au visage, de taches pourprées, & d'un crachement

de ſang. Et comme je remarquois en ce tems-là, qu'entre les plus fameux médecins, les uns ſoutenoient que c'étoit la petite verole & d'autres la rougeole, j'aſſurois en mon particulier que les deux maladies ſe trouvoient également jointes, & que la violence de l'une & de l'autre étoit également unie dans cette maladie, comme je l'avois obſervé plus d'une fois. Ce qui n'ayant jamais été écrit par aucun auteur que je ſçache, ni peut-être obſervé par aucun médecin, m'obtiendra plus aiſément l'excuſe que je demande d'avoir fait cette digreſſion.

Je pourrois beaucoup m'étendre ſur l'hiſtoire de cette petite verole, qui étoit preſque d'une nature peſtilente, mais que l'on peut bien croire avoir été renduë telle par le mauvais uſage de la theriaque; cependant je ſerai fort court dans ce que j'en vais dire.

Le troiſiéme jour de la maladie les taches commencerent à paroître avec une toux très-incommode; & elles ſe montroient d'une maniere que les médecins doutoient ſi ce ſeroit la petite verole ou la rougeole. Le quatriéme jour les puſtules de la petite verole

bien caractériſée, parurent au viſage & partout le corps.

Le ſixiéme jour au matin les puſtules de la petite verole ſe convertirent ſur toute la poitrine en marques rouges de rougeole plus étenduës; & l'éreſipele nommé roſe gonfla tout le viſage, & prit la place des premieres puſtules. Le ſoir du même jour des taches pourprées plus larges & plus rondes parurent au front, au-deſſus des ſourcils, & aux tempes. Mais comme ces taches que j'avois prédit devoir arriver bien-tôt, ne paſſoient pas pour pourprées, mais pour ſphacelées dans le ſentiment d'un célébre médecin; le matin du jour ſuivant, qui étoit le ſeptiéme, on fit ouvrir à un fameux chirurgien avec ſa lancette quelques-unes de ces puſtules dans le tems que l'on conſultoit, & le ſang qui en ſortit fit voir que c'étoit de vraies taches pourprées.

Pendant la nuit qui précedoit le ſeptiéme jour, que je paſſai la nuit auprès de la malade, elle eût beaucoup de peine à reſpirer, & bien tôt après un crachement de ſang abondant. L'urine ſanglante ſuivit ce crachement; le ſeptiéme jour, le huitiéme jour les taches

arges de la rougeole subsistoient sur toute la poitrine, mais sur les extrêmitez inferieures les pustules de la petite verole s'évanoüirent de tous les endroits où elles s'étoient montrées, & il ne resta à leur place que des taches rondes & tres-écarlates de même grandeur, dont la surface étoit brune sans élevation, comme sont d'ordinaire les taches de pestilence.

Pour lors j'aperçus une grande pustule sur la région du cœur remplie de pus, entourée d'un large cercle brun en maniere d'antrax, & l'on trouva beaucoup de sang extravasé sous cette pustule quand on fit l'ouverture du corps. Enfin cette grande Reine rendit sa sainte ame vers le minuit.

HUITIE'ME OBSERVATION.

De l'affection Histerique.

Je n'entrerai point en dispute pour sçavoir si les affections histeriques des femmes, tirent précisement leur origine de la matrice, ou de la dépravation de l'estomac, ou de quelques autres parties du corps; ou si elles dépendent de

la matrice, de la ratte, ou des poulmons premierement ou secondairement.

Il eſt facile à des eſprits mediocres ou à des gens déſœuvrez de former des controverſes ſur la médecine, d'en peſer les difficultez, & d'en juger avec prudence ; c'eſt une occupation aſſez penible, & digne de l'application des plus ſçavans profeſſeurs : mais la guériſon des maladies par des remedes efficaces eſt la fonction du médecin la plus utile & la plus eſtimable.

La femme d'un riche marchand, âgée d'environ 35. ans, étoit depuis longtems très infirme, mais entre les plaintes auſquelles pluſieurs femmes ſont ſujettes, la principale incommodité de celle ci conſiſtoit en ce que depuis dix-heures du ſoir qu'elle ſe mettoit au lit juſqu'à deux heures du matin, elle étoit obligée de reſter aſſiſe couverte de ſon petit manteau, ne pouvant tenir un ſeul inſtant ſa tête ſur l'oreiller, par la crainte qu'elle avoit que des vents qu'elle ſentoit s'élever vers les parties ſuperieures ne l'étranglaſſent.

Les narcotiques ne lui procurant aucun ſommeil, & lui cauſant plûtôt du trouble & des inquiétudes ; & les re- La Cure

medes chalybez qui lui avoient été prescrits par plusieurs médecins, aussi bien que differens autres remedes sembloient nuisibles à sa constitution délicate; je lui conseillai de prendre en se couchant le bol qui suit, & de boire par-dessus quatre cuillerées du julep, dont je vais donner la formule.

Prenez de la conserve de fleurs de bourache, du meilleur castoreum, demi scrupule; du sirop d'œillets, ce qu'il en faut pour former un bol.

Prenez de l'eau de lait alexitere, quatre onces; des eaux de pouillot & de rhuë de chacune deux onces; de l'eau de bryone composée, & de celle de pivoine aussi composée, de chacune une once; du sirop d'armoise, une once & demie; mêlez le tout pour un julep.

La malade sentit bien-tôt après un si grand soulagement de ces remedes, qui calmerent si bien ses esprits agitez à l'excès, qu'elle ne craignit plus de se coucher dans son lit, & quoiqu'elle ne reprit pas d'abord un sommeil de santé, elle passoit aisément la nuit, elle n'étoit plus tourmentée des vents, & elle ne laissoit pas de dormir depuis ce tems-là par intervalles.

Mais parce que les pilules furent plus de son goût, je lui prescrivis la formule suivante, elle en prenoit une ou deux quand elle se trouvoit un peu mal, & quand elle en prenoit, elle avoit toujours une nuit paisible & tranquille ; de maniere qu'ayant toujours en main ces pilules, elle n'eut plus besoin de mon secours, ni de celui d'aucun autre médecin.

Prenez du meilleur castoreum subtilement pulverisé, une drachme ; de la myrrhe & du galbanum, de chacun une demie drachme ; du safran, un scrupule ; de l'extrait de gentiane dissout dans l'eau de gentiane composée, ce qu'il en faut pour former de ces ingrediens des pilules de moyenne grosseur.

Les narcotiques sont contraires aux femmes hysteriques.

Je ne puis pas m'empêcher de remarquer ici que les narcotiques que l'on donne aux femmes hysteriques pour leur procurer du repos, leur sont souvent incommodes & préjudiciables, puisque les remedes hysteriques, proprement dits, comme le castoreum, la myrrhe, le galbanum, l'asse fetide, & d'autres de même qualité, procurent un sommeil efficace à plusieurs femmes, ausquelles les opiates, quoi-

que destinez pour l'ordinaire à procurer du repos, outre d'autres incommoditez, leur font souvent passer les nuits sans sommeil.

Plus encore aux femmes en travail.

Mais de tous les tems où les narcotiques sont plus contraires aux jeunes femmes, il n'y en a aucun où il me semble qu'il soit plus mal-à-propos de leur en donner, que celui de l'accouchement, & quoique les sages-femmes & les médecins même ne fassent pas de difficulté d'en donner hardiment à ces malades lorsqu'elles souffrent les douleurs de l'accouchement, dans la vûë de les calmer; je suis très-persuadé que ces sortes de remedes imprudemment donnez dans ces tems-là, nuisent infiniment à leur santé, qu'ils la pervertissent absolument, & qu'ils sont la véritable cause des infirmitez, auxquelles elles sont exposées dans la suite de leur vie.

C'est le malheureux usage de ces remedes qui produit ces obstructions opiniâtres qui sont suivies de la suppression des regles, des pâles couleurs, du dégoût de toutes sortes d'alimens, à l'exception des nourritures inusitées & pernicieuses par elles-mêmes, des dou-

leurs de ventre, des affections mélancholiques, & quelquefois de la manie. Enfin de-là vient qu'un caractere maladif, comme un cloud énorme entre si profondement dans leur constitution, que ni les remedes chalybez, ni aucuns autres remedes ne peuvent la remettre dans son état naturel, jusqu'au tems d'un nouvel accouchement, qui est la véritable crise de toutes leurs infirmitez, la seule capable de leur rendre leur premiere santé, & l'occasion favorable & unique de corriger les fautes qui ont été faites, qui ne se rencontre pas toujours quand on l'a perduë.

NEUVIE'ME OBSERVATION.

D'une grande douleur d'estomac, accompagnée de vomissement. De la douleur de colique; des moyens propres à la prévenir & à la guérir.

Une dame de qualité étoit atteinte d'une grande douleur d'estomac, accompagnée d'un vomissement fort incommode, qui lui arrivoit alternativement de semaine en semaine depuis plu-

ſieurs années. Elle avoient long-tems conſulté ſur ſa maladie nos plus fameux médecins ſans en avoir tiré de grands ſecours, quoiqu'ils euſſent tâché de mettre ſon eſtomac dans un meilleur état, tant par les ſaignées que par les émetiques, narcotiques, chalybez, & par d'autres remedes reputez très convenables. Après tant de ſecours inutilement employez, je lui ordonnai le vin médecinal qui ſuit, dont la malade ayant uſée d'abord aſſez ſouvent, & enſuite plus rarement, ſon eſtomac ſe trouva parfaitement rétabli, & exemt de tous les ſymptômes dont il avoit été juſqu'alors tourmenté, en ſorte que la malade ſans d'autres remedes ſe trouva joüir d'une ſanté trés-parfaite.

Prenez des ſomnitez d'abſinthe Romaine, & de petite centaurée, de chacunes une demie poignée; des fleurs de camomilles, deux pincées; de la racine de gentiane coupée deux drachmes. Faites infuſer le tout à froid pendant douze heures dans trois chopines de vin blanc, coulez l'infuſion, puis infuſez-y une ſeconde fois pareillement à froid, dix drachmes de la meilleure rubarbe; des racines de *calamus* aro-

matique ; de pivoine mâle séchée, de chacunes trois drachmes ; de la racine d'aulnée, une drachme & demie ; de la semence de coriandre, une drachme. Mêlez le tout, & le coulez seulement à chaque prise.

Le remede de Bateus pour les tranchées des intestins & des entrailles.

Notre célebre Bateus dans ses controverses particulieres, dont j'achetai par hazard un assez gros recueil, sur toutes les maladies qui peuvent arriver au corps depuis la tête jusqu'aux pieds ; qui contient tant les propres observations de cet auteur que celles qu'il avoit coutume de recueillir des autres dans le long commerce qu'il avoit eu avec les habiles gens de sa profession : cet habile médecin, dis-je, y décrit une formule que s'Hipton fameux apoticaire, avoit fait imprimer dans la Pharmacopée de Bath, sous le titre de teinture de Rubarbe, & qui étant venuë à la connoissance d'un gentilhomme, qui étoit attaqué depuis long-tems d'une douleur d'estomac & de contorsions d'entrailles, avant l'usage de ce remede, l'acheta de son apoticaire 40. livres de monnoye courante, n'en ayant pû obtenir la description de son médecin ordinaire car ce malade guérit bientôt

par ſon uſage, après avoir inutilement éprouvé beaucoup d'autres médicamens. En voici la compoſition.

Prenez de la rubarbe choiſie & coupée en lames, deux onces; des grands raiſins paſſez ſoixante; de la râpure de regliſſe, deux onces; du ſucre candi, une demie livre; de l'eau de vie ou d'anis, une pinte. Laiſſez le tout en macetation, puis le coulez; donnez-en deux ou trois cuillerées le matin quand il ſera neceſſaire.

La colique eſt une maladie de l'eſtomac & non du colon.

La colique eſt ainſi nommée mal-à-propos, puiſque tous les accès douloureux qu'on nomme coliques attaquent l'eſtomac plûtôt que l'inteſtin colon. L'ample canal de cet inteſtin eſt trés propre à contenir un grand amas d'excremens, & ſes replis multipliez peuvent aiſément arrêter ces ordures. Mais ſa ſubſtance groſſiere & ſerrée, quoique les vents qui s'y engendrent, s'élévant vers les parties ſuperieures, irritent quelquefois la tête, l'eſtomac & d'autres parties principales, lorqu'ils ſont retenus dans le bas ventre, il ne nous paroiſſent pourtant pas ſuffiſans pour cauſer les violentes douleurs & les convulſions qui tourmentent ſou-

vent ceux qui ſont ſujets aux coliques.

Au reſte, c'eſt à l'eſtomac dépravé par des cruditez & à ſes fonctions bleſſées qu'il faut imputer preſque toutes, les maladies, & ſur-tout les douleurs de colique, parce qu'on doit le regarder comme la cuiſine de tout le corps, où toutes ſortes d'aliméns ſont cuits, diminuez & changez dans une eſpece de crême ou de chile qui doit être diſtribué partout pour la nourriture de l'animal : & ces maladies ſont differentes ſelon la diverſité des temperammens, & la foibleſſe naturelle ou accidentelle des parties où elles ont leur ſiege.

L'orifice ou l'entrée de l'eſtomac eſt environné d'un plexus de nerfs trés-conſiderable, dont les eſprits ſemblent être placez dans cet endroit pour y faire une eſpece de ſentinelle, & empêcher que les choſes qui pourroient être nuiſibles ſous la forme amie d'alimens, n'y entrât ſans y cauſer un ſentiment déſagréable du trouble & de la douleur ; & qu'un hocquet ſurvenant, cette mauvaiſe nourriture n'entre pas ſans bruit dans le vaſte eſpace de l'eſtomac.

La tunique interieure de l'eſtomac eſt auſſi toute nerveuſe & très-ſuſceptible de ſentiment, de maniere que s'il ſurvient quelque trouble dans ce viſcere par l'impétuoſité des vents, les eſprits voiſins frémiſſent auſſi tôt, excitent des convulſions, tendent & gonflent ſes parois, & donnent par-là des marques de la ſouffrance où il eſt.

Concluons de tout cela, que c'eſt veritablement l'eſtomac qu'il faut établir comme le ſiege & la premiere & véritable cauſe de ces cruelles, & quelquefois funeſtes douleurs qu'on nomme des coliques qui travaillent impitoyablement ceux qu'elles attaquent

Certes, Galien & les plus ſages d'entre les médecins, ont regardé l'eſtomac comme la baſe & le fondement de toute la ſanté, en uſant auſſi ſouvent qu'ils faiſoient des remedes compoſez d'abſinthe, les bûvant dans l'eau pour peu qu'il y eut de fiévre, & dans le vin quand ils étoient ſans fiévre; comme ſi ces remedes euſſent été les ſeules capables de rendre la ſanté à des corps foibles.

Les juleps des Anciens.

Or les juleps d'aujourd'hui, auſquels la diſtilation a donné lieu, étoient

toient entierement inconnus aux anciens. L'eau, le vin, la tiſanne ou la décoction d'orge mondé ; le mellicrat, ou l'hydromel fait à l'heure même ; le vin miellé ; le vin tiré des raiſins ſecs nommé *Paſſum* ; le vin cuit appellé *Sapa ;* l'eau mêlée avec un peu de vinaigre, connu ſous le nom d'oxicrat, ou de *Poſca*, ont été les juleps dont nos anciens uſoient dans leur médecine.

C'eſt maintenant aux médecins ſenſez, habiles, & qui ont de la probité à décider ſi ces juleps des anciens ſimples, d'un bas prix & faciles à préparer, ſont préférables à ceux qui ſont plus agréables au goût délicat des riches, & que de grands frais font plus eſtimer de bien des gens, qui ne jugent de la bonté des choſes que par rapport à la dépenſe qu'il faut faire pour les obtenir.

A l'égard des moyens qu'il faut employer pour prévenir les douleurs de colique, la maſtication fréquente de la rubarbe eſt plus propre qu'aucun autre remede à fortifier l'eſtomac de ceux qui y ſont ſujets, de les ſoulager du fardeau des cruditez, & de diſſiper les vents avant qu'ils ſe ſoient aſſemblez

Moyens de prévenir les coliques.

en suffisante quantité pour causer un nouvel orage. Dioscoride conseille à ceux qui ont l'estomac malade de macher la rubarbe telle qu'elle est, c'est à-dire en substance & que sans l'avaler étant mêlée avec des liquides, ils la laissent couler doucement dans le gosier. J'en parle moi-même par experience, en ce qu'ayant souffert autrefois de cruels accès de coliques, & un ou deux entr'autres qui ressembloient fort à la passion iliaque, en me servant de ce remede j'en ai été bientôt délivré, sans m'en être depuis ressenti en aucune maniere.

Les moyens de remedier aux grands accès.

Quand on est attaqué de ces grands accès, il faut agir au plûtôt, & ne point differer à chercher des remedes, de crainte que les grands & continuels vomissemens, ne pervertissent le mouvement peristaltique des intestins, & ne donne lieu prématurement à la miserable passion iliaque.

Dans les maladies chroniques, & les legeres inflammations de l'estomac, dont les récidives sont fréquentes; les teintures de rubarbes, ci-devant décrites, ou la mastication de cet ingrédient, que l'on peut appeller l'élixir de

salut, suffisent souvent pour les calmer, aussi bien que le mithridat, la theriaque d'Andromachus, & quelques autres confections cordiales.

Que si les douleurs de la colique augmentent & deviennent très cruelles, qu'il survienne de vomissemens énormes, & que les excremens endurcis forment un obstacle invincible aux déjections, après la saignée faite au malade, & lui avoir fait prendre un lavement bien chargé de sels, les purgatifs joints au laudanum sont souvent capables d'arrêter le progrès du paroxisme; & le sel admirable aussi bien que le suc purgatif amer, dissous dans des eaux minerales, & réiterez jusqu'à ce que les routes inférieures soient ouvertes, sont d'un très-bon usage.

Ces deux purgatifs sont très-sûrs, & sont préférables au plus forts qui sont moins efficaces, & qui donnant de nouveaux aiguillons à la bile, ne servent qu'à épuiser les forces des malades, & principalement des mélancholiques, & laissent souvent après eux l'icteritie.

Après les remedes généraux, le quinquina mêlé avec le laudanum liquide, donné en petite quantité dans cha-

que intervale des vomiſſemens ; par un médecin prudent & experimenté, peut quelquefois appaiſer en peu de tems le plus violent accès.

DIXIE'ME OBSERVATION.

Du flux immoderé des Hemorroïdes.

Une veuve de diſtinction, de conſtitution maigre & d'un temperamment bilieux, fut ſoudainement attaquée dans la nuit d'un flux hemorrhoïdal ſi abondant, que les aſſiſtans prétendoient qu'elle en avoit perdu plus de quatre livres pendant la moitié de la nuit avant que j'arrivaſſe. Et l'on avoit lieu de croire que cette dame en avoit perdu une grande quantité par le ſiege ſans tranchées, ſur ce qu'elle me dit qu'une ſaignée du bras l'avoit autrefois réduite dans un grand danger, ſon ſang étant alors ſorti avec tant d'impétuoſité qu'elle fut prête à expirer avant qu'on arrêtât ſon ſang par tous les remedes dont on ſe pût aviſer

Or ſi le ſang qui ſortoit d'une veine ouverte au bras à decouvert, & en état de ſouffrir à l'inſtant l'application

de toutes sortes de remedes l'avoit réduite à l'extrêmité, dans quel péril ne devoit-elle pas être dans le cas présent, à l'occasion d'une veine rompuë ou rongée dans un endroit où le vaisseau étoit caché, & sur lequel on ne pouvoit appliquer aucun topique.

Après que cette dame languissante eut reçu les derniers sacremens par les mains d'un évêque qui étoit son ami, comme étant prête à quiter ce monde, je fis cependant préparer les choses dont j'avois besoin pour la soulager. Pour cela j'ordonnai à ses valets de faire chauffer dans un vaisseau convenable, une portion d'esprit de vin rectifié, & d'y tremper des morceaux d'étofe de laine, pour les appliquer l'un après l'autre étant bien imbus de cet esprit sur l'anus de la malade; & cette fomentation ayant été rejettée pendant un peu de tems, ce sang qui couloit avec profusion s'arrêta entierement, sans d'autre étalage de remedes, & la dame fut bientôt hors de danger.

Fomentation d'esprit de vin rectifiée pour un flux excessif d'hémorrhoïdes.

Je faisois chauffer cet esprit de sa nature fort pénétrant, afin que sa fumée pénétrant les veines interieurs, fit sur elle une plus prompte impres-

ſion par ſa vertu confortative, propre à ſupprimer cet écoulement : de ſçavoir maintenant ſi l'eſprit de terebentine, dans un cas pareil, auroit des vertus pareilles à celui du vin, dont notre célebre chirurgien Loang, qui exerce ſon art avec beaucoup de réputation dans le Comté de Devon, & à la ſatisfaction d'un grand peuple; je ne dirai rien ſur cet article. & ſi tout ce qu'il en dit s'accorde avec l'experience, je n'y formerai aucune oppoſition.

On compte beaucoup ſur la fomentation d'oxicrat dans les hemorragies exterieures; cette dame après ſon hemorragie fut atteinte d'une fiévre tierce, qui ceda aiſément au quinquina.

Cette fomentation eſt auſſi fort bonne pour le flux menſtruel immoderé.

J'ai encore obſervé que la fomentation de cet eſprit de vin rectifié, & celle du vinaigre de vin, peuvent également reprimer le flux exceſſif des menſtruës, quand tous les remedes interieurs ne produiſent aucun effet, & que l'on ne peut pas employer auſſi ſûrement les aſtringens & les narcotiques.

Avant que de terminer cette décade d'obſervations il me paroit juſte

d'avertir, qu'en me ſervant des termes d'un ou deux dans la deſcription des formules, pour des choſes de peu de conſéquence, ne paroîtront pas exactement conformes à ce que j'ai dit précedemment ſur le même ſujet, ainſi dans les choſes de peu d'importance, il faut un peu ſuppléer au défaut de la memoire; mais les choſes eſſentielles d'où dépendoient préciſement la guériſon des maladies dont je parlois, ont été décrites & rapportées partout & dans toute leur étenduë avec la plus exacte fidelité.

PETIT TRAITÉ DU MAL VENERIEN.

LE mal venerien eſt une grande & fâcheuſe maladie qui ſe gliſſe de tous côtez, & qui répand partout ſa malignité ; elle tourmente le plus ſouvent par des douleurs ſi peu ſupportables ceux qui ont le malheur d'en être attaquez, & il leur eſt ſi difficile de ſe rétablir en ſanté, que je n'ai pû m'empêcher abſolument de joindre ici quelques reflexions que j'ai faites ſur cette terrible maladie.

Que les premieres atteintes de ce mal, qui n'affectent d'abord que les parties honteuſes, ſoient comptées pour rien, & tournées en ridicules par les libertins & nos petits maîtres, & qu'ils en parlent comme de bagatelles qui ne méritent que leurs railleries, cela n'empêche pas que les premieres impreſſions de ce venin ayant paſſé dans la maſſe du ſang, & ſa virulence pernicieuſe s'étant diſtribuée en ſuivant le torrent

torrent de la circulation dans toute l'habitude ; ces étourdis ne payent bien cher les peines que méritent leur imprudence & leur mauvaises plaisanteteries.

On n'est pas d'accord sur l'origine de ce mal contagieux, pour sçavoir s'il a regné dès le commencement du monde, ou s'il a été apporté des Indes Occidentales en Europe, vers la fin du quinziéme siecle. On a plusieurs inductions assez plausibles de l'ancienneté de cette maladie. Mais il y a une dispute entre plusieurs royaumes ; on est encore indécis sur le reproche qu'on leur fait d'en avoir été les premiers infectez, qui se renvoyent cet opprobre les uns aux autres, & la dispute de ces royaumes est assez semblable à celle de plusieurs villes qui revendiquerent autrefois chacune en particulier, la naissance d'Homere. De l'origine de ce mal.

Son véritable & juste nom a été certainement inconnu jusqu'à ces derniers siecles, & les anciens medecins n'ont pas assez clairement & distinctement décrit la forme & la figure de ce monstre, qui n'a été bien connu que depuis sa nouvelle dénomination.

Sur quoi l'on fonde ſon antiquité.

Ce que nous ſçavons de mieux à cet égard, c'eſt qu'il eſt ſûr que l'on avoit bâti chez-nous pluſieurs hôpitaux pour retirer les lépreux, & que je ne crois pas qu'il y en ait un ſeul qui ſubſiſte à préſent pour le même uſage. Or la cauſe du mal venerien a de tout tems exiſté dans le monde; c'eſt la conjonction illégitime d'un homme avec pluſieurs femmes; & il n'y a point eu de ſiécle, où des femmes de mauvaiſe vie ne ſe ſoient proſtituées à tous venans dans la vuë d'un gain vil & illicite; & comme ſelon les philoſophes la cauſe étant poſée, l'effet ſuit neceſſairement, de même auſſi l'effet ceſſe, la cauſe étant ôtée.

Le mal vénérien eſt une ſuite de la débauche des femmes.

Car de même que dans tous les pays où l'on ne ſouffre point de proſtituées propres à corrompre la jeuneſſe, il n'y a point de mal venerien, partout auſſi où l'on permet les lieux de débauche, ſoit par l'autorité du magiſtrat ou par ſa tolerance, la verole avec cette iliade de maux & d'effroyables miſeres qui ſont à ſa ſuite, ſe montre tête levée, & fait un progrès inconcevable.

C'eſt donc, ſi je ne me trompe, dans la matrice des femmes publiques qui ſe

proſtituent à pluſieurs hommes, qu'il faut chercher l'origine de la verole, de même que les oiſeaux naiſſent dans les nids où leurs œufs ſont pondus. Et comme la corruption des meilleures choſes eſt toujours la pire, il ne faut pas s'étonner que la ſemence prolifique de l'homme, deſtinée de la nature à de ſi grands uſages, venant à dégenerer de ſes bonnes qualitez, produiſe en ſe corrompant la contagion venerienne, & tous les ſymptômes dont elle eſt ſuivie.

Au reſte, je ne doute pas qu'il n'y ait eu dans quelqu'endroit que ce ſoit très-peu de débauchez, qui ayant évité durant quelque tems la punition qu'ils méritent, ne tombent tôt ou tard dans les piéges que leur tendent les déreglemens auſquels ils ſe livrent, & qu'ils ne ſoient enfin ſoüillez de cette honteuſe & funeſte contagion.

Cette pernicieuſe maladie eſt certainement un redoutable fléau dont le ſouverain Juge ſçait quand il lui plaît punir les impudiques, & qu'il tient ſuſpendu ſur eux, comme cette épée fameuſe que Denys le tyran avoit fait ſuſpendre toute nuë dans un feſtin ſur

la tête de Damoclés ; il en eſt, dis-je tout de même de ce fleau qui menace ſans ceſſe ceux qui ſont livrez aux femmes, ce qui doit facilement éloigner d'un ſi mauvais commerce, ceux qui ont la vertu pour principe, & qui ne peut manquer d'accabler tous ceux qui ſe livreront ſans reſerve aux embraſſemens impurs de ces proſtituées?

Car comment un homme qui s'abandonne aux femmes, peut-il s'aſſurer qu'une femme débauchée qui feint de s'attacher à lui ſeul, ne s'eſt pas attachée auparavant, ou ne s'attachera pas dans la ſuite à pluſieurs autres, & qu'elle eſt par conſequent expoſée à contracter du mal venerien, quelques démonſtrations qu'elle faſſe d'ailleurs d'une grande pudeur par ſes menſonges, & en entaſſant parjures ſur parjures?

On appelle communément la verole le mal de Naples, & le vulgaire croit, que ce mal n'a commencé à ſe manifeſter qu'au ſiege de Naples en l'année 1494. lorſque Charles VIII. Roi de France aſſiegeoit cette Ville. Mais par ce que les bruits populaires ſont fort incertains, les perſonnes ſenſées n'affirment rien ſur bien des faits, à moins

qu'ils ne soient confirmez par des preuves inconteſtables, d'autant plus que l'origine des autres maladies n'eſt pas mieux connuë; & qu'il eſt de la nature ou de la condition des choſes humaines que la memoire de certains évenemens periſſe dans certains ſiecles, & que d'autres ſe renouvellent en d'autres tems.

Enfin comme le virus verolique, autant que nous en pouvons juger, eſt actuellement répandu dans tous les pays du monde depuis l'Orient juſqu'à l'Occident, depuis le Septentrion juſqu'au Midi; & comme de très-célébres Médecins aſſurent qu'avant le ſiege de Naples cette virulence contagieuſe avoit déja depuis long tems infeſté toute l'Europe: il eſt veritablement très-difficile d'établir quelque choſe d'indubitable ſur un fait ſi équivoque, quoique l'ancienne exiſtance de la cauſe de cette maladie ſemble être un ſûr garant de l'ancienneté de ſon origine, puiſqu'elle doit être auſſi ancienne que l'effrené libertinage des hommes y peut avoir lieu, par des conjonctions illegitimes.

Mais pour reprendre la choſe de

plus loin, Hipocrate, dont l'autorité eſt reſpectée de tous les ſçavans, au troiſiéme livre des maladies épidemiques, fait le dénombrement des plus affreux ſimptomes qui accompagnent le mal venerien, comme ſont de grandes puſtules qui s'élevent ſur tout le corps, & particulierement à la tête; des ulceres puans ſur le pubis, & à la ſurface des parties genitales; des éreſipeles malins & rongeans; des diarrhées & des dégoûts de toutes ſortes de nourriture; des atrophies, tantôt avec fievre, & tantôt ſans fievre; des mutilations d'os, de chairs & de nerfs, précedez par la carie; la chute des parties corrompuës par des abcès, des dénudations entieres des cuiſſes, des jambes & des pieds; la chute du bras ou du coude, & la perte d'un grand nombre de chairs lorſque le mal attaque le pubis & les parties genitales; des ſeroſitez fournies par les ulceres, & par les abcès differentes du pus, & encore plus mauvaiſes, la chute des cheveux, des fluxions fréquentes ſur les parties génitales, des grandes douleurs accompagnées d'inſomnies; des ulceres rongeans à la bouche; & des tubercules,

tant interieurs qu'exterieurs au tour des aînes ou des bubons ; des tumeurs au gosier, des ulcerations au tour des parties honteuses, & d'autres semblables. Il s'explique sur tout cela d'une maniere concise à son ordinaire, mais de sçavoir si tous ces simptomes étoient ceux d'une vraie peste ; ou ceux de cette contagion pestiferée, il est bon d'en laisser la dispute aux sçavans selon qu'il leur plaira de prendre parti pour ou contre.

Qu'il est bien facheux que les Médecins ayent abandonné la cure de la vérole aux Chirurgiens.

Au surplus quelque chose que l'on puisse dire de l'origine de cette contagion, il est en verité bien facheux que la cure d'une si grande maladie qui attaque toutes les parties du corps, tant interieures qu'exterieures, soit sortie des mains des habiles Médecins, & qu'elle soit communément releguée entre celles des Chirurgiens, & même des Barbiers les plus ignorans & les moins experimentez : car il n'y a point de si ignorant, de si sot & de si fade avanturier, qui ne devienne Medecin de hasard sur cette maladie, & cela sans instruction, sans frais & sans art, & qui ne promette effrontement de guérir une gonorrhée, & même la verole.

Mais quels ſont donc ces Médecins faits à la hâte ? ce ſont le plus ſouvent des ravaudeurs, ou d'autres ouvriers deſœuvrez, des Cabaretiers ſans emploi, des gens ruinez, & qui n'ayant pû rien faire dans leur premier état ne ſçavent de quel bois faire fleche. Combien donc la condition de ces malades eſt à plaindre d'être doublement punis de leur peché ; ſe trouvant d'abord expoſez à ſouffrir les douleurs de leur maladie, & en ſecond lieu à l'ignorance groſſiere de ces Charlatans ! Comme ſi les maladies les plus legeres demandoient neceſſairement pour leur guériſon les ſoins d'un habile Médecin, pendant qu'une maladie dont l'évenement eſt très-incertain, & qui eſt pour ainſi dire, enfoncée juſque dans la moëlle des os, eſt confiée au premier ignorant qui ſe preſente pour la guérir ?

Le mal venérien eſt un Prothée.

Or pour mieux concevoir la difference qu'il peut y avoir entre les malades qui ſont atteints de cette maladie ; il faut convenir que ce mal ſe preſente ſouvent ſous la forme d'un Prothée, & qu'après avoir paru guéri une premiere fois, il ſe preſente bientôt ſous de nouvelles faces. Je ſçai

en effet que tant de gens que j'ai vû périr par la phtyſie ſans que leurs poumons fuſſent que ſecondairement affectez étoient les victimes de ce virus encogné dans l'interieur ; & j'ai toujours obſervé que ces gens-là quand ils n'ont pas été attaquez de quelque maladie aiguë qui ait terminé leur carriere, ſont mort d'un maraſme ou d'une attrophie dont la cauſe n'a point été connuë.

On ordonne à ces malades, mais ſans ſuccès le lait d'âneſſe, les pectoraux, les narcotiques, & d'autres remedes de même qualité, qui n'ont point d'action ſur la premiere cauſe de la maladie, & qu'ils prennent inutilement & à grands frais, juſqu'au dernier jour de leur vie.

Pendant ce tems-là les Chirurgiens après avoir donné la ſalivation au malade, & reçu leur payement, leur promettent hardiment une parfaite ſanté ſans recidive, & quand après cela ils tombent de nouveau malades étant attaquez d'accidens tout-à-fait differens des premiers, on ne penſe en aucune maniere aux reſte du levain verolique, qui eſt demeuré comme aſſoupi pendant quelque tems, & qui eſt reſté ca-

ché au dedans, & qui se revivifie sous une nouvelle forme.

Cependant le Médecin quelque habile qu'il soit, n'a point d'occasion de soupçonner une cause venerienne, & le malade, soit par honte, ou par l'assurance qu'il croit avoir de sa guérison, ayant comme oublié ce qui s'est passé, n'en fait alors aucune mention.

A quel péril ne sont donc pas exposez ces sortes de malades, ne disant rien eux-mêmes de la cause de leur maladie, & les Médecins de leur côté combattant la maladie les yeux fermez, comme faisoient autrefois les gladiateurs!

Il y a eu pourtant quelques Auteurs plus fins que les autres qui ont préssenti cette vérité lorsque traitant des malades atteints d'une sciathique, ou d'un rumatisme opiniâtre qui ne cedoient pas aux remedes ordinaires & propres à ces maladies, ils conseilloient enfin d'avoir recours comme à une derniere ressource à la diete sudorifique, au moyen du Gayac, de la salsepareille, & des remedes semblables capables d'exterminer la cause du mal.

C'est néanmoins du peu d'égard que

l'on a à ces reſtes de verole qui demeurent quelquefois long-tems cachez, que procede non-ſeulement l'état infirme des peres & des meres débanchez, mais que leurs infirmitez ſe tranſmettent auſſi juſqu'à leurs enfans, chez leſquels elles ſont preſque incurables, & qu'il n'eſt pas à propos de nommer, de peur que ces enfans innocens des pechez de leurs peres, étant parvenus à l'âge d'hommes, n'en ſouffrent ſans raiſon quelque affront, n'en conçoivent de la triſteſſe, & n'en ſoient troublez à l'excès.

Car quoique la honte de ſes propres vices ſoit infiniment plus touchante que celle à laquelle une naiſſance infâme, & les vices des peres nous forcent de prendre part, j'ai pourtant connu des hommes de diſtinction & d'un grand courage, qui n'étant pas nez d'un mariage legitime ſouffroient fort impatiament que l'on leur parlât de leur bâtardiſe, quoique ſourdement & en cachete dans des compagnies particulieres; & il regne en cela plus de ſageſſe & d'équité parmi les Turcs, chez qui il ne ſe fait point de tranſfuſion des crimes des peres ſur leurs en-

fans; & chez qui ceux qui ſont nez d'un mariage illegitime n'en ſont point deshonorez.

Le mal venerien eſt un poiſon.

Au reſte il faut convenir que le mal venerien eſt une maladie venimeuſe & déſolante ; & quoiqu'elle ne faſſe pas périr ſi promptement les malades, cependant elle ne laiſſe pas de leur ôter ſurement la vie un peu plûtôt ou plus tard, comme font dans certain eſpace de tems les piqueures & les morſures des animaux venimeux, à moins que l'on ne ſe ſerve à tems des remedes propres à combattre leur venin.

Tâchons donc à comparer en peu de diſcours la nature du venin verolique avec les autres venins.

Entre les autres ſignes des venins un des plus ordinaires eſt la grande pâleur du viſage & de tout le corps, & le reffroidiſſement des extrêmitez qui ſont fort ſenſibles dans les maux veneriens. Toutes les fois qu'on a pris du poiſon la nature fait tous ſes efforts pour chaſſer la matiere venimeuſe à la ſurface du corps & aux parties exterieures, comme on le voit par differentes taches, puſtules, & exanthemes.

C'eſt auſſi l'effet que produit le mal

venerien ; il ne paroit tantôt que de petites taches qui ſont ſemblables aux taches de rouſſeur, tantôt elles ſont plus larges, rouges, ou un peu jaunâtres ; qui ſe montrent d'abord au front & aux tempes, enſuite à toute la tête, & enfin tout le corps s'en trouve couvert, & ce ſont quelquesfois non-ſeulement des taches, mais des puſtules & des tubercules qui s'elevent ſur la peau.

Comparaiſon du venin vérolique avec d'autres poiſons.

Quand on a pris par la bouche des poiſons chauds & corroſifs, on ſent un grand feu dans la bouche, dans l'eſtomac, & l'on ſouffre de cruelles douleurs, ou des tranchées très-vives dans les inteſtins : ceux qui ont la verole ſont toujours attaquez d'inflammation, & peu à peu d'ulceration au goſier ; leur eſtomac ſe trouve inſenſiblement abattu, & quoique leurs membres ſupportent mieux la violence des douleurs, j'ai vû quelquefois les inteſtins & les hypochondres de ces malades tourmentez de douleurs cruelles qui redoubloient vers le ſoir, mais qui ſont ordinairement plus regulieres aux extrêmitez & aux autres membres.

Enfin toutes ſortes de venins demandent pour être promptement & heureu-

ſement chaſſez, leurs propres remedes & leurs antidotes; & la verole à moins qu'elle ne ſoit attaquée par ſes remedes propres & ſpecifiques, ſa virulence ne cede point aux remedes ordinaires, & ne ſe ſoumet pas aux méthodes les plus ſçavantes & les plus approuvées.

La nature du venin vérolique eſt diverſe.

Mais la nature du venin verolique eſt differente, tant ſelon les regions plus ou moins approchantes du Septentrion ou du Midi, que ſelon la diverſité des temperamens. Car dans l'Eſpagne & dans le Portugal, où la verole eſt ſouvent fort douce & fort traitable, on en parle vulgairement comme l'on fait ici des vapeurs de ratte ou du ſcorbut. Car leurs Médecins étant appellez auprès des Dames de qualité, d'ailleurs très-ſages, leur demandent ſans façon ſi elles n'ont point la verole, comme les Médecins leur demandent ici & ailleurs ſi elles n'ont pas leurs regles.

Et dans ces pays-là où quelque portion de ce venin tranſpire ſans ceſſe, pluſieurs de ces malades reconnoiſſent ſouvent qu'ils peuvent quelquefois paſſer tranquillement toute leur vie avec

cette maladie. Il n'en eſt pas de même dans nos climats, cette cruelle & facheuſe contagion y fait des ravages tout-à-fait ſurprenans. Il n'y a point de fin aux tourmens que les malades endurent, à moins qu'on ne les adouciſſe par quelques Médicamens, juſqu'à ce que la contorſion des douleurs, l'éroſion des ulceres, la ſeroſité virulente corrompant leurs os, les délivrent de toutes leurs miſeres, & que leur cadavre tout pouri & tout déchiré ne ſoit pas même dans ſon infection en état de ſervir de pâture aux vers.

Ce même venin à raiſon de la diverſité des temperamens, produit chez nous des effets bien differens; il eſt beaucoup plus difficile à exterminer dans les conſtitutions mélancholiques & bilieuſes qu'il ne l'eſt dans les temperamens ſanguins & phlegmatiques. Les jeunes gens attaquez de ce mal ſe rétabliſſent plus facilement que les vieillards. Il faut dire la même choſe de la galle, des herpes, & de quelqu'autres maladies qui affligent differens temperamens.

Quels ſont les temperamens le plus difficiles à guérir du mal vénérien.

Et comme la difference des temperamens fait produire aux purgatifs dif-

ferens effets, de maniere que l'un ſera facilement purgé par les plus doux, & l'autre difficilement par les plus forts ; & comme le même remede donné dans la même à differens malades fera dans l'un une promte & violente operation, dans l'autre une operation fort douce, & dans l'autre elle n'en fera aucune ; il faut dire la même choſe des venins qu'il y en a qui cauſent la mort plûtôt ou plus tard, non-ſeulement par leur vertu pernicieuſe, mais auſſi ſelon la réſiſtance de la nature plus ou moins conſiderable de celui qui a pris le venin.

Car l'opinion vulgaire de ceux qui s'imaginent que les Indiens ont excellé dans l'art de ſi bien préparer les poiſons, qu'il ont pû fixer l'heure & le jour de faire périr avec la derniere préciſion ceux à qui ils en donnent, aux uns pour une ſemaine, aux autres pour un mois, pour un an, &c. cette opinion, dis-je, eſt une pure fiction, parce que la nature d'un homme ou d'un autre, comme on l'a dit des purgatifs, s'oppoſe plus ou moins à l'action du venin, & le réprime ou en empêche l'effet.

Il

Il y en a qui s'imaginent que la verole n'a presque plus de force étant maintenant accablée d'années, & quelle tend vers sa destruction totale étant parvenuë pour ainsi dire dans un âge décrepit. Il y a déja long-tems que cette opinion a été adoptée par des sçavans, parce que les gens lettrez aussi-bien que les gens de cour peuvent quelquefois se laisser séduire à la flaterie & aux discours imposans.

Il n'est pas vrai que la verole soit moins à craindre de notre tems qu'aux tems passez.

Mais les partisans de cette opinion n'ont qu'à entrer dans nos Hôpitaux, ou à consulter des Chirurgiens qui ayent autant de probité que d'experience ; ils y verront des malades qui sont accablez d'ulceres sans nombre, chancreux & rongeans, des tophes ou des nœuds, des tumeurs gommeuses, des os cariez, des pourritures aux chairs, des phtysies, des lipothymies, des cachexies, & la boëte de Pandore toute ouverte.

Qu'ils entendent aussi les horribles execrations de ces miserables, leurs gemissemens & leur heurlemens, & qu'ils nous disent après cela si Venus traite aujourdhui ses esclaves avec cette grande douceur qu'ils veulent bien lui

attribuer ;& qu'ils jugent auſſi qui de Mars ou de Venus en fait plus perir & laquelle de ces deux divinités prépare un plus mauvais ſort à ceux qui ſe rangent ſous ſes enſeignes.

La méthode de guérir la vérole eſt differente.

Pour ce qui eſt de la pratique que l'on ſuit pour guérir cette fâcheuſe maladie, elle eſt auſſi fort differente ; les uns la traitent par la ſalivation ; d'autres prétendent la guérir ſans ſe ſervir du Mercure & par de certains ſecrets dont on connoît bien tôt l'ineptitude ; & d'autres enfin s'efforcent de dompter ce venin par les émétiques & les purgatifs tirez du mercure, y joignant une diete ſudorifique.

Preſque tous les Médecins & toute la ſocieté des Chirurgiens d'un commun accord ſe ſervent de la ſalivation comme de la méthode la plus courte & la plus efficace pour accomplir cette curation.

Il n'y a perſonne médiocrement verſé dans la Médecine qui puiſſe nier que la ſalivation eſt de toutes les méthodes que la Médecine a juſqu'à préſent inventées, la plus prompte & la plus efficace pour émouſſer puiſſament le venin verolique, & ſubjuguer am-

plement ſa pernicieuſe malignité, quoiqu'elle ne ſoit pas toujours capable de l'exterminer entierement.

Certainement dans ces regions ſeptentrionales qui ſont ſujettes à de grands froids & où le virus verolique exerce ſa violence avec ſa fureur, la ſalivation eſt préferable à tous les autres remedes connus pour donner de promptes treves à cette virulence, pour retarder ſes pernicieux effets, & pour calmer très-promptement ſes plus violens ſimptômes: & l'on ne peut même diſconvenir qu'elle ne puiſſe guérir quelquefois abſolument quelques-uns des jeunes ſujets qui ſont d'une bonne conſtitution.

Mais d'un autre côté ſi l'on conſidere les horreurs, & les peines ſouvent inſupportables que cauſe aux malades cette terrible méthode, & les extrêmes dangers auſquels elle les expoſe, on ne ſçauroit s'empêcher de déſirer au moins, & même de faire des vœux ſolemnels pour decouvrir une méthode plus agréable, plus ſûre, & qui faſſe moins ſouffrir les malades.

La maniere la plus ſûre & la plus efficace de procurer la ſalivation, ſont

les onctions mercurielles, dont notre célébre Syndenham fait l'éloge, en disant que ce remede eſt comme le ſeul coin qui puiſſe entamer le nœud, *dignum nodo cuneum.*

Ce qu'on doit penſer de la ſalivation.

Mais il eſt important de ſçavoir & d'examiner avec attention, combien de malades periſſent vulgairement dans l'adminiſtration de ce remede, à quels périls elle les expoſe; quels horribles gonflemens elle cauſe dans la gorge, à la langue, & à toute la tête, qui les menacent d'une prochaine ſuffocation, & dont les mains les plus experimentées ont ſouvent beaucoup de peine à arrêter les effets.

Ceux qui font les frictions ſçavent à la verité combien elles cauſent des diarrhées, des diſenteries, des lipothymies aux perſonnes dont le temperament eſt oppoſé au mercure, mais ils ne ſe ſerviront pas pour cela d'un autre moyen, ces frotteurs s'en tiendront toujours à ce qu'ils ont appris de leurs maîtres.

Il ſe fait au ſurplus par cette ſalivation une grande fuſion des humeurs, & une ſi abondante diſſipation de tous les ſucs du corps, qu'il ne faut pas s'étonner que beaucoup d'eſprits vitaux

se perdent en même-tems, sur-tout lorsque la melancholie qui a un grand pouvoir sur l'esprit, se joint à cette perte, qui fait mourir plusieurs malades qui succombent sous la rapide profusion de tant de fluides.

Combien donc un plaisir passager est-il souvent suivi de peines très-affligeantes ! & avec quel soin & quelle adresse ne doit-on pas éviter les charmes de ces dangereuses sirenes, si l'on veut vivre en santé, menager son temperament, & finir une longue vie par une vieillesse gracieuse.

Mais si l'on examine avec attention les vertus du mercure introduit dans le corps en si grande quantité, & charié par le mouvement circulaire en toutes ses parties, comme il arrive dans la salivation ordinaire, si l'on considere que les qualitez de ce mineral sont contraires à la nature humaine, qu'il est sur-tout l'ennemi du cerveau & des nerfs, puisqu'il cause la paralisie, & des tremblemens fréquens ; si l'on a égard aux tranchées & à l'accablement où il réduit l'estomac & les intestins, & à la pâleur plombée qu'il donne au visage ; si l'on fait reflexion sur le juge-

Ce qu'on doit penser du mercure.

ment unanime qu'en ont fait tous les anciens Médecins qui l'ont tous mis au rang des poiſons : tout cela, dis-je, murement conſideré, il eſt ſans doute que tout Médecin qui a de la droiture ſe voyant obligé de traiter une maladie venimeuſe, par le moyen d'un mineral généralement réputé pour un poiſon qui lui eſt pourtant propoſé dans cette occaſion, comme un ſouverain remede ; ce Médecin qui a de la probité, n'a point d'autre parti à prendre que de chercher un antidote qui ſoit propre, ſalutaire, & excellent pour combattre cette maladie, ſans être par lui-même poiſon. Et ſi l'on peut trouver dans le carquois de la Médecine ordinaire des traits plus propres à fraper la maladie, on doit les préferer, ſi je ne me trompe, à ceux qu'il faudroit tirer des arſenaux, & des fabriques empruntées quels qu'ils fuſſent.

Cependant quoique la ſalivation ait été juſqu'à préſent préferée par tout à toutes les autres méthodes, il eſt à remarquer que Jules Paumier Médecin de Paris, très-ſçavant & très-célebre, qui avoit été diſciple du grand Fernel, & qui a compoſé un livre des

maladies contagieuſes écrit avec beaucoup d'érudition & d'élégance : ce excellent homme parlant de la ſalivation qui étoit de ſon tems fort en uſage, comme elle l'eſt encore aujourdhui, dit que de cent malades attaquez de la verole, il y en a à peine un ſeul qui ſoit parfaitement guéri par cette méthode, mais que tous ſouffrent des recidives, leur mal ſe renouvellant de quelques étincelles du venin qui avoient été aſſoupies, & cela ou plûtôt ou plus tard, quelquefois même après pluſieurs années : recidive qui jettoit ces gens là dans la langueur pendant tout le reſte de leur vie ; & qu'il y en avoit eu pluſieurs de ſa connoiſſance qui avoient eſſuyé dix ou douze fois la ſalivation ſans en tirer d'autres ſecours, que d'avoir ſouffert dans ces traitemens inutiles pour leur guériſon, des douleurs inexprimables, & une ſi terrible ſuite de miſeres, qu'il eſt mille fois plus avantageux à un homme raiſonnable de mourir une fois que de mener une vie pire que la mort lorſqu'elle eſt accompagnée de tant de ſouffrances.

La méthode de Fernel & de Paumier eſt à préférer.

Pour moi après avoir fait de longues reflexions ſur ces triſtes événemens,

je n'ai pû comprendre, comment les méthodes de Fernel, de Palmarius, & d'autres Médecins d'un grand merite plus sûres & plus agréables que celle de la salivation, ont eu si peu de sectateurs, & sont à présent absolument proscrites, si ce n'est pour les raisons suivantes.

1o. Ces excellens Médecins avoient conçu une trop forte aversion contre le mercure à cause du grand préjudice qu'ils lui voyoient souvent apporter au corps des malades. Et Fernel le premier des Médecins de son tems, entreprenoit la cure de la verole sans le moindre usage des remédes mercuriels pris interieurement, & promettoit hautement de les guérir tous par une méthode contraire, peut-être avec un peu trop de témerité, se fiant entierement sur l'efficace de ses préservatifs, & sur une diette sudorifique très-exacte jointe aux purgatifs réiterez à certains intervales.

Certes la seule entrepriſe d'une guérison si salutaire & si désirable à tout le genre humain, quand elle n'auroit pas eu tout le succès qu'on auroit pû en attendre, meriteroit à ce Médecin

toutes

toutes sortes de louanges, quoique l'usage de ce médicament que Pline appelle le venin de toutes choses, nous ait paru absolument necessaire dans le traitement de ce mal, parce qu'un mauvais œuf, comme on le dit d'ordinaire, convient fort à un mauvais corbeau.

Pour ce qui est de Palmarius, il étoit mal content de la méthode commune d'employer le mercure, tant à cause de ses mauvaises qualitez qu'à cause des extrêmes douleurs que ressentent les malheureux à qui l'on a fait des onctions mercurielles; qu'à raison de la méthode qu'il proposoit de guérir ce mal par le gayac, son amulete, ou par ses alexiteres joints au mercure qui étoit plus sûr & plus gracieux que les onctions propres à exciter une salivation qui épuise les forces des malades. Il proposoit enfin d'une maniere fort étenduë plusieurs autres méthodes de guérir la verole plus sûres, plus agréables, & plus efficaces, mais peut-être de plus longue durée.

2° Les Chirurgiens d'un commun avis préferent la salivation aux autres méthodes, ou parce qu'ils y font de plus gros gains, & qu'ayant par là les

malades ſous leurs yeux ils les voyent avec plus d'aſſiduité, & les regiſſent ſous un empire deſpotique, comme font les nourrices à l'égard de leurs nourriſſons ; ou bien ils ſuivent cette méthode plûtôt qu'une autre, parce qu'ils n'en ont pas appris d'autre dans leur apprentiſſage, ou qu'ils ne ſe veulent pas aſtreindre à la changer.

3°. Parce que les Chirurgiens ont eu l'adreſſe de s'emparer par tout autant qu'ils ont pû de cette partie de la Médecine, comme étant de droit de leur dépendance ; & que les Médecins ont mépriſé de ſe charger de ces traitemens, tant à cauſe de leur ſalleté que pour être employez à d'autres exercices ; de maniere qu'ils les en ont laiſſez prendre poſſeſſion, comme d'une fonction abandonnée au premier occupant.

4°. Parce que dans cette maladie, comme dans quelqu'autres, les ſources qui ont un tems limité & ſeulement pailliatives ſont plus agréables aux malades que les cures radicales qui ſont plus difficiles, & qui demandent des ſoins & des applications toutes particulieres. C'eſt pour cette raiſon que

les narcotiques qui calment ſoudainement les plus violentes douleurs, plaiſent davantage aux malades, & ſont quelquefois préferez par les Médecins mêmes à toute autre méthode, qui laiſſant ſubſiſter les douleurs un peu plus long-tems, guérit auſſi plus ſûrement la maladie.

Joignez à cela que la ſalivation efface ſi bien tous les ſimptomes du mal venerien qu'il ne reſte dès lors aucun ſoupçon de recidive, & que les malades ſe croyant guéris n'ont aucune raiſon valable de differer leur payement à ceux qui les ont traitez.

A l'égard de ces impoſteurs qui n'ont en vûe qu'un gain ſordide, & ces fripons de profeſſion, qui ſans mercure, ſans régime, & véritablement ſans cauſer aucune peine aux malades, leur promettent par des affiches publiques à la faveur de quelques prétendus ſecrets par une cure legere & très-courte une guériſon infaillible, il faut plûtôt employer le bâton contre ces gens-là que des raiſonnemens de Médecine, & employer l'autorité du Magiſtrat pour leur infliger les peines qu'ils méritent, parce qu'ils ſont plus dignes de la corde

en qualité d'affronteurs publics, que d'être contredits par des raisons solides, & par toute la force des argumens décisifs.

Enfin le troisiéme & dernier moyen de guérir la verole, après avoir mis les défauts de la salivation & les tromperies des charlatans dans toute leur évidence, consiste à se servir des purgatifs & des émetiques mercuriels y joignant la diete déficcative des bois & des racines convenables, & un regime conforme à cette idée. Cette méthode demanderoit un discours plus étendu que les précedentes; mais de peur que les fourbes & les charlatans dont on vient de dire deux mots, n'en tirent avidement quelque avantage pour se mieux conduire dans leurs mauvais procedez, je vais me renfermer dans peu de discours, & je me contenterai d'ajouter à ce que j'ai déja dit, certaines remarques que je ne crois pas inutiles.

Quelques remarques à faire dans la cure du mal vénerien.

Il faut premierement remarquer que les bois seccatifs, les gommes, les bois de Gayac & de sassafras, les racines de salsepareille & d'esquine sont aussi favorables à la nature du corps & sont

auſſi propres à la fortifier que le mercure eſt propre à lui nuire. Toutes ces drogues ſont des moyens de ſoulager ceux qui ſont atteints de cette maladie, mais ces moyens ſont imparfaits auſſi-bien que les alexiteres mercuriels, puiſque ſans le ſecours du mercure tout ce que nous pouvons operer eſt inutile.

Et quoique ces autres remedes ſeuls ne réuſſiſſent jamais, ne pouvant totalement éteindre & effacer le virus verolique s'ils ne ſont joints au mercure, ils ne laiſſent pourtant pas d'augmenter les forces naturelles du corps, & de les entretenir & conſerver; outre qu'elles changent la pâleur plombée du viſage, ſimptome ordinaire du mal venerien, dans une couleur vive & animée qui marque une ſanté parfaite.

Il faut obſerver en ſecond lieu que les purgatifs violens conviennent toujours moins pour combattre une maladie qui diminue beaucoup par elle même les forces des malades que les médicamens les plus doux & les moins irritans, & quand on eſt obligé de ſe ſervir d'une plus forte purgation il eſt

plus sûr d'y réussir dans les sujets foibles en se servant de senné, de la rubarbe, de l'agaric, du jalap, de l'épithime, du polipode, de la manne, des hermodactes, ou de quelques-uns d'entre eux les animant avec le sel admirable ou le sel carthartique amer, le sel polycresse, le cristal de tartre ; par ces remedes, dis-je, le ventre est souvent lâché plus aisément & plus sûrement, & ces deux purgatifs souvent réiterez, ne portent point au corps des malades de si grands préjudices que la scammonée, la coloquinte, l'hellebore, qui troublent beaucoup le ventre, ou font des érosions aux intestins, ou les tourmentent par de violentes tranchées, ou même impriment leur mauvaise qualité à tous les visceres & aux parties principales.

En troisiéme lieu, quoique l'on se serve indifferemment pour l'ordinaire des remedes mercuriels, & des onctions dans le traitement des verolez sans avoir égard à leur constitution particuliere ; il est pourtant à propos d'observer que les corps gras, phlegmatiques & reputez froids, sont ceux ausquels ils sont moins convenables ; & il est certain

que les desordres que cause le mercure dans le corps d'une semblable constitution ne se peuvent presque jamais réparer.

Les sanguins, les bilieux, & ceux qui sont du temperament le plus chaud suportent mieux l'action de ces sortes de remedes, que les froids & les mélancholiques ; parce que l'intemperie chaude & seche des visceres est corrigée par les qualitez du mercure qui lui sont directement oppossées, & lui sont même très salutaires, l'acrimonie farouche de la bile étant aussi par leur moyen fort adoucie.

Quatriémement toutes les fois que ceux qui sont attaquez de la verole depuis long-tems, qui ont déja souffert la salivation, ou qui aprés avoir été traitez par d'autres méthodes n'ont pourtant été soulagez que pour un tems, & dont le mal se montre de nouveau, ou prend une nouvelle forme, toutes les fois, dis-je, que ces malades tombent dans l'atrophie qui n'est causée ni par une phrisie pulmonaire ni par des vers, le Médecin doit religieusement s'abstenir de prescrire aucuns narcotiques, non plus qu'au-

cuns médicamens reſtrainctifs.

Car la malignité du venin verolique ayant été diminuée par les précedens remedes, & dépoſée vers la ſentine du corps, les propres anti-veneriens ne feront pas long-tems à produire leur effet, & le corps émacié du malade, & preſque conſommé par le virus reprendra chair contre toute attente.

Cinquiémement, comme le virus verolique eſt déja bien émouſſé & fort affoibli, que la violence de ſes ſimptomes eſt beaucoup réprimée; & que le foyer de ce venin qui n'eſt pas tout-à-fait éteint eſt caché ſous la cendre, toujours en état de ſuſciter de nouveaux troubles; & comme il arrive quelquefois dans d'autres cas lorſque les malades ſouffrent des ſimptomes irréguliers, & des douleurs vagues; pour lors les remedes nervins, arthritiques, amers, & antiſcorbutiques convenables continuez pendant quelque tems en y joignant par intervalles de doux purgatifs, extermineront ſurement les reſtes de ce venin, & feront plus en état que tous les autres remedes, de rétablir enfin le malade dans ſa parfaite ſanté.

Parce que ces remedes contraires à la corruption des humeurs malignes, ſont tres-propres à conſerver & à rétablir la ſanté, à prolonger la vie, & à en affermir les fondemens en fortifiant les eſprits qui en ſont le plus ferme appui.

Sixiémement, les enfans infectez du mal venerien par leurs nourrices, quoiqu'ils ſoient couverts de taches, de puſtules, & d'ulceres, & qu'ils ſoient tourmentez de douleurs nocturnes, ſont pourtant ceux que l'on guérit plus facilement, la farine de ſalſpareille preſque inſipide, ou qui n'a du moins aucun dégoût mêlée dans leurs bouillies en quantité ſuffiſante, y ajoutant en faveur de l'eſtomac une pincée de ſantal citrin qui n'a pas auſſi de goût deſagréable interpoſant de tems en tems, des purgatifs conformes à leur âge, cette farine, dis-je, a parfaitement guéri, comme je l'ai vû avec plaiſir, des enfans du premier âge. Au reſte il n'eſt pas neceſſaire d'avertir que les enfans ainſi gâtez par leurs nourrices, doivent en être ſequeſtrez avant que l'on commence à les traiter.

Enfin il faut obſerver que lorſque l'on traite ces ſortes de malades par une methode plus douce & plus benigne, que par cette rude & cruelle ſalivation, il ne faut pas ſe contenter de continuer les remedes pendant un certain nombre de jours préciſément fixez, au-delà deſquels il ne ſoit pas permis d'en faire un plus long uſage; mais qu'il y faut perſiſter plus ou moins, ſelon que la malignité du venin rend la nature plus rebelle aux remedes, & juſqu'à ce que par le ſecours d'un régime convenable joint aux medicamens, le virus ſoit entierement détruit, & que tous les accidens ſoient abſolument diſſipez.

Avant que de finir, je ne ſçaurois me taire ſur une erreur du peuple également ridicule & pernicieuſe qui s'eſt malheureuſement répanduë partout; c'eſt que le vulgaire a entendu dire, que ſi un particulier infecté du virus approche une femme ſaine, il ſe délivre en même tems de tout le venin qu'il avoit contracté.

Combien de filles innocentes entr'autres ont été les victimes de cette ereur: mais quand la virulence venerienne a

infecté la masse du sang, que le sot peuple croye donc aussi, si sa crédulité peut être la dupe de toutes sortes de fadaises, qu'il croye, dis-je, qu'il peut ôter la massuë des mains d'Hercule, ou la foudre de celles de Jupiter; & qu'il peut aussi par une espece d'enchantement déraciner les montagnes & les transporter ailleurs.

Mais pour finir sans un plus long délai, il se pourra faire que quelques-uns diront que j'ai trop maltraité une maladie, dont la benigne Venus fait présent à ses adorateurs; cette aimable déesse, à laquelle les plus grands princes ainsi que les derniers des hommes n'adressent que trop souvent leurs vœux, & dont les charmes allument presque dans tous les cœurs une flamme impuissante avec la derniere facilité, m'accuseront, dis-je, d'avoir plus maltraité la cruauté de cette maladie, que plusieurs medicastres qui semblent la mépriser & la compter pour rien, comme ils le publient; afin de faire mieux valoir une prétenduë science secrete, qu'ils prétendent avoir acquise avec beaucoup de peine par de longs voyages; mais en effet, pour avoir lieu de

mieux vuider la bourſe de ceux qui leur donnent leur confiance ſans ſe défier de leurs ruſes, pour opprimer leurs amis, & tourner toutes choſes à leur profit contre toute ſorte de juſtice.

Mais il eſt bien plus avantageux à un medecin qui a du ſçavoir & de la probité, d'agir avec ſincerité, que de ſe laiſſer conduire à l'avidité d'un gain ſordide, & il eſt bien plus ſéant d'enviſager l'utilité publique que la ſienne propre. Une mediocre fortune qui eſt bien acquiſe ne cauſe aucun repentir: car on peut quelquefois ſe contenter de peu, & de grands biens ne ſatisfont pas toujours la cupidité de ceux qui les poſſedent. Peu de choſes ſuffiſent pour mener une vie commode & reglée, & il eſt rare que le neceſſaire manque abſolument aux gens de bien; au lieu que dans le deſir d'accumuler des ſuperfluitez, les ſoins & les inquiétudes qu'il faut prendre n'ont jamais de fin, les plus grandes peines ne ſont point ennuyeuſes, les rapines n'ont point de terme; comme ſi cette funeſte illuſion, qui accompagne toujours les avares, les condamnoit à être pauvres dans l'opulence, indigens dans l'abondan-

ce, à passer toute leur vie dans l'agitation, & à ne jouir de rien avec tranquillité.

La briéveté de la vie s'écoule rapidement; la grande pompe des équipages n'est pas necessaire pour rendre ce départ agréable; & il ne faut pas faire de grandes provisions pour un si court voyage.

Je crois qu'on ne peut mieux employer le tems de sa vie, qu'en le passant tout entier à faire du bien, & que le sage ne doit pas se plaindre de la mort de son corps quand elle est suivie de l'immortalité de son ame; car nous serons sûrs de vivre veritablement quand nous serons affranchis de cette vie mortelle.

Ce que dit là-dessus le Philosophe Romain dans son traité de la vieillesse est excellent lorsque dans un âge déja avancé, plein d'esperance & de consolation, son esprit aspirant aux joyes de l'éternité, faisant éloquemment l'éloge de la vieillesse: si je me trompe, dit cet excellent homme, en croyant les ames des hommes immortelles, je me trompe avec plaisir, & je serois fâché d'être détrompe pendant ma vie d'une erreur qui me plaît infiniment.

FIN.

TABLE

DES MATIERES CONTENUES dans le premier Livre.

LE motif qui a porté l'Auteur à traiter ce ſujet, *pag.* 1
Les Médecins ſouhaitoient, que cette matiere fut bien traitée, 2
Elle eſt pourtant plus facile à traiter qu'on ne croit vulgairement, 4
On le prouve par la difference des âges & des temperamens, *ibid.*
Les maladies des enfans n'ont qu'une ſeule & même cauſe, 6
Quelle elle eſt, 7
Combien l'adminiſtration des remedes donnez à propos eſt utile dans les fievres, 8
Quelle difference il y a entre l'enfance & la puerilité, 9
De quels moyens il faut ſe ſervir pour connoître les maladies des enfans, 10
D'où dépendoit l'incertitude dans cette connoiſſance, 12
Qu'il faut moins obſerver le pouls des enfans, auſſi bien que leur urine, 13
La cauſe primitive de leurs maladies, 14
Que la ſanté de l'enfant dépend de celle de ſa mere, *ibid.*
Pourquoi la bonne ſanté des autres animaux eſt plus ſurement tranſmiſe à leur progeniture que celle de l'homme à la ſienne, 18
On rapporte les autres

causes des maladies des enfans, 19
Par exemple, qu'elles sont fort susceptible du froid, 20
Le mauvais lait de la nourrice, 21
La narration sincere du continuel danger où les enfans sont exposés entre les mains des nourrices de louage, 22. & 23
Leur faire manger trop tôt de la viande, 24
Aussi bien que la boisson prématurée des liqueurs spiritueuses, 25
Pourquoi le vin est utile aux filles adultes, & pourquoi les acides leur sont préjudiciables, 27
Qui sont ceux à qui le vin est utile & ceux qui en sont blessez, 28
Ce qui est plus nuisible aux enfans, 29
Toutes les causes des maladies des petits enfans se rassemblent en une *ibid.*
L'histoire des maladies des enfans, 30
Tous leurs accidens sont causez par un acide prédominant, 33
Que les Médecins ne doivent pas s'en faire acroire sur la facilité qu'ils ont à inventer des systemes, mais sur le succès de leur pratique, 36
Qu'Hipocrate n'a pas tiré ses indications curatives des premieres qualitez, mais des secondes, 38
Le pronostic des maladies, 41
Leur cure, 44
L'éloge de Sylvius Delboe & en même tems sa censure, 44
Quel doit être le principal fondement du traitement des enfans, 46
Il y a deux indications curatives, 47
Le célebre Sydenham a été le premier à nous fraier le chemin de purger même dans les fiévres, 48
Les grandes utilités de la purgation, 50

Que la purgation eſt trés-convenable à la fiévre épidemique qui regne à préſent, 52
La premiere indication conſiſte à bien préparer l'acide, 53
Que la préparation des humeurs dont on uſoit autrefois, étoit vaine & inutile, 54
Pourquoi la plupart des Médecins négligeoient anciennement de purger dans les fiévres, 56
La préparation des humeurs par les ſudorifiques, & les alexiteres rendent ſouvent la maladie plus fâcheuſe, *ibid.*
La coction des humeurs eſt plûtôt procurée par des évacuations que par d'autres remedes, 57
Le dénombrement des remedes préparans, 58
Quels ſont les coquillages que l'on doit préferer aux autres, 59
Remarque qui merite l'attention de ceux qui donnent volontiers & gratuitement leurs remedes aux Pauvres, 61
Quil faut peſer avec beaucoup de réſerve les ſentimens des autres ſur la vertu des remedes, 63
Pourquoi l'on ne met pas les Magiſteres au rang des préparans, 64
Pourquoi ni les ſels volatils ni les eſprits volatils, ni les ſels lexiviels ni toutes ſortes de remedes fort chauds, ne ſont pas beaucoup à eſtimer, 65
Parce que les préparans ſont tirez des anodins les plus puiſſans, 66
Leur uſage fort diminué; que les Médecins n'ont pas beaucoup obſervé cette qualité, 67
Par où il faut plûtôt juger de l'habileté des Médecins, 68
On ſe ſert d'une petite fable pour répondre à une objection, 73
L'on donne quelques formules

formules de doux purgatifs, 74
Comment il faut quelquefois ſe comporter pour remedier à des accidens bizares & qui n'ont aucune ſuite, 75
Remarque ſur l'uſage réiteré du Mercure doux vulgaire trois fois ſublimé, qui eſt dangereux, & ſur celui qui a été ſublimé, 12. & 13 fois, dont l'effet eſt plus ſur, *ibid.*
L'obſervation d'un célebre Medecin ſur l'uſage de ce remede aux affections comateuſes des enfans, 76
Emplâtre qu'il faut appliquer ſur la région de l'ombilique, 78
L'exaltation légitime de la Rhubarbe ſur tous les autres purgatifs, *ibid.*
Ce qu'on doit penſer de l'aloës, 79
On paſſe plus loin dans la methode curative, *ibid.*
Le traitement des enfans un peu plus avancé en âge, *ibid.*
Les précautions qu'il faut prendre la premiere fois qu'on purge les enfans, 80
Qu'il faut très-rarement mettre en uſage les forts purgatifs en traitant les enfans du premier âge, 81
Quelques objections de la part d'Hippocrate qui ſont contre nous, & contre l'uſage des purgatifs dans les fievres, 82
La réponſe que l'on y fait, *ibid.*
L'erreur de quelques Medecins qui uſent trop tard de la purgation, 85
De la ſaignée au ſujet des enfans, *ibid.*
Le reproche que l'on fait à certains Chymiſtes ennemis hautement declarez de la ſaignée, 86
Le portrait ſuccinct de ceux qu'on appelle adeptes, 87
La vertu & les facultez des coquillages, 88
Ce qu'il faut entendre ſous ce nom, 90
L'ignorance des quali-

tez de l'opium a été cauſe qu'on en a fait un uſage immoderé, 92
Les narcotiques dans le traitement des enfans ne ſont ni néceſſaires ni d'un uſage fort ſûr, *ibid.*
L'on raille un Medecin favorable aux narcotiques, 93
L'on fait connoître que l'uſage des remedes fort chauds & des cordiaques eſt dangereux dans la cure des maladies des enfans du premier âge *ibid.*
Sçavoir ſi l'uſage des coquilages cauſe des obſtructions, 95
Ce que les anciens de concert ont penſé des acides, 97
Que l'uſage que nous faiſons encore plus qu'ailleurs des acides nous donne lieu d'en apprehender les ſuites, *ibid.*
Ce qu'il faut penſer des criſes, *ibid.*
Que la nature des criſes demande des évacuations differentes, même dans les fiévres, 99
Ce qu'il faut penſer de l'uſage & des qualités des précipitans, 100
Que les purgatifs ſont les principaux precipitans, 101
Comment les fiévres les plus ſimples deviennent ſouvent des fiévres qu'on appelle malignes, 103
La méthode des Turcs de traiter la peſte, 104
Que la cauſe des fiévres eſt le plus ſouvent parmi nous la repletion, 106
Qu'il n'eſt pas vray, comme quelques ſçavans Medecins ſe l'imaginent, que les eſprits animaux dans les fiévres ne ſont infectez d'aucun venin, 107
L'on n'approuve pas la notion de malignité dans les fiévres, 108
Quels ſont les ſudorifiques, & juſqu'à

quel point ſont-ils utiles, 110
Hiſtoire de la fiévre qui a été très épidemique l'année précedente, 111
De la ſortie des dents difficile chez les enfans, 114
Sa curation, 115
La ſortie des dents a deux tems, *ibid.*
Quel inſtrument eſt plus propre à inciſer les gencives des enfans, 116
Que l'application des ſangſuës eſt fort convenable pour avancer la ſortie des dents, 117
La cure des aphtes, 118
Pourquoi les enfans y ſont ſi fort ſujets, 119
Pourquoi les medecins ont coutume de juger du temperament par l'inſpection de la langue, *ibid.*
Comment on guerit la diarrhée. 121
Du vomiſſement des enfans, *ibid.*
En quels cas & avec quelles précautions on peut permettre aux enfans l'uſage immoderé des narcotiques, *ibid.*
Quel eſt l'émetique que l'on peut quelquefois donner aux enfans ſans les expoſer à un grand peril, 123
Quels ſont les ſpecifiques contre les tranchées des enfans, *ib.*
Quels ſont ceux des convulſions, 125
Que ces remedes n'ont point un effet ſûr dans les accès convulſifs, mais bien dans les intervalles; & qu'il eſt même quelquefois neceſſaire d'y joindre la ſaignée 126
Les antiépileptiques des Anciens ont rarement les facultés ſpecifiques qu'on leur attribue, 127
L'exemple d'une petite fille qui fut attaquée de convulſions très-violentes, fut guerie par des remedes très-ſimples, 128
Ce qui fait voir que les

épipaſtiques ne conviennent pas aux enfans du premier âge, 130
Remarque qui eſt aſſez importante, 131
Les remedes les plus convenables dans les convulſions, *ibid.*
Il y a un remede très-ſingulier pour la vraye manie, 131
Il y en a qui ſont particuliere à la petite verole, & à la rougeole des enfans, 134
Preuve tirée de la nature de la petite verole contre l'uſage d'un regime trop chaud, 135
La plûpart des hommes s'eloignent de la verité, & qui ſont ce x qui en approchent le plus 136
Nous avons des exemples de pluſieurs enfans qui ont été délivrés de leurs fiévres par notre méthode, 137
Obſervation notable du préjudice qu'apporte l'aloës dans les fiévres des petits enfans, 138
La cure d'un enfant preſque déploré par une atrophie verminenſe, *ibid.*
Nouvelle deſcription de l'Æthiops mineral comparé avec la vulgaire, 158
Objection contre notre methode, 161
Reponſe à cette objection, 162
Ce que l'on doit penſer de la Chimie, 163
Les vins médecinaux & les teintures ſe peuvent fort bien préparer ſans feu 165
L'Elixir de proprieté préparé par une infuſion froide, eſt plus agréable à l'eſtomac, que celui qui eſt préparé par une infuſion chaude à l'ordinaire, *ib.*
C'eſt pour cela que ceux qui ſont trop infatuez de la Chimie, languiſſent ſouvent dans la pauvreté, 167
Quelle conduite on doit ſuivre pour a-

masſer des richeſſes 168
L'excellence des ouvrages de la nature au-deſſus de ceux de l'art 169
La défenſe de la matiere medicinale qui eſt répandue amplement dans les Livres de Dioſcorides & dans les autres Livres des Anciens ; & la préference qu'on doit lui donner ſur celle des modernes, 171
L'on fait l'éloge de Mollerus qui a ſçu reduire les écrits de Matthiole & de Dioſcorides à la pratique medicinale, 172
Il n'y a aucune matiere medicinale qui puiſſe ſubſiſter ſans une bonne méthode de guerir, *ibid.*
L'on propoſe aux curieux l'explication de deux admirables phœnomenes, dans leſquels on obſerve toujours des ſignes permanens de la puiſſance ſouveraine. On en propoſe quelques autres qui ne ſont pas indignes des reflexions des gens d'eſprit, 173

TABLE DES CHOSES qui ſont contenuës dans le dernier Livre.

POURQUOI un Medecin très-ſçavant n'a rien écrit des maladies de la tête, 184
De l'Epilepſie, 186
La deſcription de ſes accès, *ibid.*
Pourquoi on l'appelle maladie ſacrée, 187
Sa cure, *ibid.*
Deux ſimptomes conſiderables, dont les Auteurs n'ont pas parlé. Comment on les détruit, *ibid.*
D'une paralyſie generale à l'exception de

la tête, 193
Sa cauſe *ibid.*
Sa cure, 194
Les vertus de la Terebenthine, 196
S'il faut l'attribuer aux vents, 197
Les troubles que cauſent les vents, *ibid.*
Du Diabete, 198
La ſuppreſſion totale le précede, *ibid.*
La deſcription du Diabete, 199
Xenocrates medecin gueriſſoit toutes les maladies par le moïen des excremens & des urines, *ibid.*
Le Diabete eſt la diarrhée des reins, 200
La cure d'un vieillard de 80. ans, *ibid.*
Les eaux minerales de Briſtol, 202
De l'uſage du vin de Bourdeaux dans cette maladie, *ibid.*
D'une plaïe des poumons, 203
Louange ironiqued'un combat ſingulier, *ib.*
Le bleſſé étoit arrêté dans ſon lit ſans fiévre avec bon appetit & des forces ſuffiſantes, 204
D'où venoit cet accident, *ibid.*
Sa cure, 205
La petite verole cauſée par des vers, 207
Après la fiévre ſecondaire guérie, les vers en produiſirent une autre, 208
Sa cure, 209
Cinquante-ſix vers longs de neuf pouces ſortis des inteſtins, 210
La maniere d'exterminer cette vermine, & d'en empêcher le retour, 211
Le ſel purgatif amer, *ibid.*
Ce que c'eſt, *ibid.*
Le ſel gemme eſt preſque la ſeule de la vertu purgative des eaux minerales, 212
Ces ſortes d'eaux minerales ne ſont pas d'un trop bon uſage *ibid.*
D'où l'on peut tirer la cauſe de la ſalure de l'eau de la mer, 213
De l'Eſquinancie, 214
Ce qu'il faut faire

quand la déglution eſt entierement abolie, *ibid.*
Sa cure, 215
La précaution que l'on doit prendre en ſe ſervant du ſouffre, 216
De la petite verole irreguliere, ou accompagnée de la rougeole, *ibid*
De la petite verole de la Reine d'Angleterre, 216
La theriaque eſt quelquefois d'unfuneſte uſage, 218
L'hiſtoire & le progrès de ces petites veroles ſi malignes, 219
De l'affection hiſterique, 222
Sa cure, 223
L'on donne ſouvent mal-à-propos des narcotiques aux femmes hiſteriques pour leur procurer le ſommeil, 225
Les narcotiques, ſont ſur-tout pernicieux aux acouchées, 226
Les deſordres qu'ils cauſent, 227
De la cardialgie. du vomiſſement, & de la colique, *ibid.*
La cure de la cardialgie, 228
La formule de Bath pour les tranchées de l'eſtomac & des entrailles, 229
Que la douleur de colique eſt une maladie de l'eſtomac, & non de l'inteſtin colon, 230
Le denombrement des juleps des anciens medecins, 232
Précaution contre la colique, 233
La cure d'un violent accès de colique, 234
Du flux exceſſif d'Hémorroïdes, 236
La fomentation d'eſprit de vin rectifié eſt propre à l'arrêter, 237
La même fomentation convient pour arrêter le flux exceſſif des mois, 238
De la maladie venerienne, 240
De ſon origine, & ſi elle eſt fort ancienne, 241

Quelques preuves de son antiquité, 242
Que cette maladie est une suite inseparable de la débauche, *ibid.*
Et que les débauchez y sont toujours exposez 244
Si la verole a regné du tems d'Hyppocrate, 246
Qu'il est fâcheux que les medecins ayent abandonné la cure de cette maladie à des ignorans, 247
Cette maladie est un Prothée, 248
Qu'il y a d'autant plus de differences dans cette maladie qu'elle est souvent moins connuë, 249
La verole donne lieu à beaucoup d'autres maladies, 251
La verole est une maladie venimeuse, 252
Sa comparaison avec les autres venins, 253
Combien le venin de la verole est divers, 254
Quels sont les temperamens qui resistent moins aux insultes de la verole, 255
Si la verole est à present plus traitable qu'elle ne l'étoit anciennement, 257
Les differentes manieres de la traiter, 258
Ce qu'il faut penser de la méthode de la salivation, 260
Remarques sur les mauvais effets du Mercure, 261
Pourquoi les méthodes de Fernel, de Paumier & d'autres medecins cedent d'ordinaire à la salivation, 263
Quelques précautions à prendre qui sont de consequence, & qui regardent la cure de la verole, 268
La ridicule pensée du peuple qui s'imagine, qu'on peut se guérir de la verole quand on a aussitôt commerce avec une femme saine, 274
Conclusion, 275 & suiv.

Fin de la Table.